

**Université de Montréal**

**Le choc de la rencontre. *Vers une littérature de la Relation dans l'écriture de voyage*  
suivi de  
Vers Sagana**

**par  
Camille Caron Belzile**

**Département des littératures de langue française  
Faculté des arts et des sciences**

Mémoire présenté à la Faculté des arts et sciences  
en vue de l'obtention du grade de maîtrise ès lettres  
en littératures de langue française

Mai 2016

© Camille Caron Belzile, 2016

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :

Le choc de la rencontre. *Vers une littérature de la Relation dans l'écriture de voyage*

suivi de

Vers Sagana

Présenté par  
Camille Caron Belzile

a été évalué par un jury composé de :

Jean-Philippe Beaulieu président-rapporteur  
Micheline Cambron directrice de recherche  
Claire Legendre directrice de recherche  
Thomas Wien membre du jury

## **Résumé :**

Dans l'essai de ce mémoire, les propositions théoriques de Paul Ricoeur sur la mise en récit seront reliées à celles d'Édouard Glissant quant à l'émergence d'une littérature de la Relation, entendue comme le déploiement poétique d'un imaginaire fondé sur le rapport à l'*autre* sans crainte de dilution. Mon corpus est composé de trois textes phares de la littérature québécoise, soit les *Relations* de Jacques Cartier, les *Dialogues avec un Sauvage* de Lahontan et *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin. Le rapport à l'*autre*, qui est au cœur de l'intrigue de chacune des œuvres, permettra d'analyser la progression d'une littérature, mais également d'une culture de la Relation au Québec.

Dans le roman *Vers Sagana*, Rose et Yann décident dès leur première rencontre de voyager ensemble alors qu'ils sont tous deux en perte de repères. Dans un contexte de résurgence du processus de dépossession lié à l'histoire américaine depuis l'arrivée des Européens, les voix des personnages s'enchevêtrent pour donner forme à l'obsession d'un enracinement toujours fuyant.

## **Mots clés :**

Identité narrative; Littérature de la Relation; Écriture de voyage; Conquête; Autochtones; Paul Ricœur; Édouard Glissant; Jacques Cartier; Lahontan; Jacques Poulin.

## **Abstract :**

Throughout the essay component of this master's thesis, Paul Ricoeur's theoretical approaches regarding the narrative form will be juxtaposed with those of Édouard Glissant regarding the emergence of a « poetics of relation », understood as the poetic deployment of an imaginary realm based on the relation to the *other*, without fear of dilution. My corpus consists of three key texts in Quebec travel literature: Jacques Cartier's *Relations*, Lahontan's *Dialogues avec un Sauvage*, and Jacques Poulin's *Volkswagen Blues*. The relation to the *other*, at the heart of the stories in those three texts will permit the analysis of the progress of a literature, but also that of a culture of the Relation in Quebec.

In the novel *Vers Sagana*, Rose and Yann decide upon their first meeting to travel together, while both at loss for reference points. In a context of the resurgence of the dispossession process related to the American history ever since its genesis, the voices of the characters mingle to give shape to the obsession with ever-elusive roots.

## **Key words :**

Narrative identity; Poetics of relation; Travel accounts; Conquest; Natives; Paul Ricoeur; Édouard Glissant; Jacques Cartier, Lahontan, Jacques Poulin.

## Table des matières

### Avant propos :

Résumé	et	mots	clés	en
français.....				i
Résumé	et	mots	clés	en
anglais.....				ii
Table des matières.....				iii
Remerciements.....				iv

### Corps de l'ouvrage :

<b>Introduction.....</b>	<b>1</b>
<b>Chapitre I <i>La découverte préméditée dans les Relations de Jacques Cartier</i>.....</b>	<b>8</b>
1. <i>Jacques Cartier : capitaine plus grand que nature</i> .....	8
2. <i>La peur de l'autre vers la clôture du récit</i> .....	15
<b>Chapitre II <i>Les premières armes d'une créolisation dans les Dialogues</i>.....</b>	<b>22</b>
1. <i>Une guerre à coup de plume</i> .....	22
2. <i>Le monde de Lahontan : entre création et héritage</i> .....	29
<b>Chapitre III <i>Littérature de la Relation dans Volkswagen Blues</i>.....</b>	<b>36</b>
1. <i>Crise et mise en intrigue</i> .....	36
2. <i>Le Volks : générateur de synthèse de l'hétérogène</i> .....	43
<b>Conclusion : <i>Une culture de la Relation</i>.....</b>	<b>51</b>

<b>Création :</b>	<b>Vers</b>
<b>Sagana.....</b>	<b>55</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>156</b>

## **Remerciements**

Je tiens tout d’abord à remercier Micheline Cambron et Claire Legendre qui ont accepté de diriger ce mémoire et dont l’accompagnement attentif m’a enseigné une éthique de travail dont je compte bien continuer à faire usage dans les projets que j’entreprendrai.

Merci également à mes collègues du Café l’Artère, coopérative de solidarité, tout particulièrement à Marilou Benoit-Charbonneau, dont la passion, la créativité et le sens de la coopération m’ont grandement inspirée. Merci d’avoir su me donner l’espace dont j’avais besoin pour mener à terme ce mémoire en recherche-crédation.

Merci à ma mère Fabienne Caron et à ma sœur Myriam Caron Belzile qui partagent avec moi depuis toujours l’amour des lettres et dont le support et l’écoute seront toujours à la source de mon écriture.

Je tiens finalement à remercier mon amoureux Rafat Bahar qui a le don d’éveiller ma créativité.

Je reconnais l’aide financière du gouvernement provincial par l’entremise du Fonds de recherche du Québec - Société et culture, qui aura été essentiel à la réalisation de ce mémoire.

## Introduction

À l'heure où la recherche de l'exportation de l'or noir extrait des sables bitumineux en Alberta fait réagir, on voit émerger les grandes lignes d'un consensus entre les groupes environnementaux et les groupes autochtones, dont Idle No More<sup>1</sup>. L'enjeu de l'environnement montre que l'établissement d'un rapport de force face au gouvernement semble passer par la collaboration entre Autochtones et non-Autochtones<sup>2</sup>. Suite à l'élaboration d'une ligne directrice commune, c'est une communauté de pensée qui émerge de cette prise de position. Ce travail politique s'inscrit dans la logique d'un processus historique suivant lequel il est possible de cerner les repères de l'établissement d'un dialogue entre les Autochtones du Québec et les descendants d'Européens. Les écrits des voyageurs européens, depuis les débuts de la colonisation de l'Amérique du Nord, font partie de la documentation historiographique donnant à lire les jalons de cette mise en relation. Il est effectivement possible d'y repérer des mouvements de recul, d'y

---

<sup>1</sup> Pour appuyer cette idée, voici ce qu'on peut lire dans le blogue politique de *L'Actualité* dans l'article « Idle No More : un message qui porte », publié par Josée Legault le 10 janvier 2013 : « Et c'est ici – précisément sur cette problématique environnementale, sociale et économique –, qu'il pourrait y avoir convergence d'intérêts entre le mouvement autochtone *Idle No More* et ces citoyens et groupes tout aussi inquiets face à cette atmosphère généralisée de Ruée vers l'or ». Et un peu plus loin dans l'article : « De fait, dans cette filière, si on retrouve en Amérique du Nord plusieurs groupes environnementaux, on y trouve aussi plusieurs groupes et activistes autochtones. Il arrive même qu'ils y travaillent ensemble! On les trouve, autochtones et non-autochtones, s'exprimant sur plusieurs projets dont les impacts potentiellement négatifs sur l'environnement inquiètent. Ici et ailleurs sur le continent. » (Josée Legault, « Idle No More : un message qui porte », *L'Actualité* [En ligne], 20 février 2015, <http://www.lactualite.com/blogues/le-blogue-politique/idle-no-more-un-message-qui-porte/>).

<sup>2</sup> Le géographe, poète et essayiste Jean Morisset montrait déjà la voie en ce sens dans son essai *Les chiens s'entre-dévorent...Indiens, Blancs et Métis dans le Grand Nord canadien*, alors qu'il terminait une enquête sur un projet de création de pipeline. Jean Morisset, *Les chiens s'entre-dévorent. Indiens, Blancs et Métis dans le Grand Nord canadien*, Mémoire d'encrier, coll. « Essai », 1977, 230 pages.

cerner les événements provocateurs de rupture, ainsi que d'y relever les situations qui témoignent d'un rapprochement fondateur. L'utilisation de récits de voyage axés sur la rencontre avec les Autochtones semble risquée lorsque la visée est d'analyser l'établissement d'un rapport à l'*autre*; l'historien Peter Cook soutient que « [m]algré sa partialité [...] la documentation européenne des premiers contacts entre les Autochtones et les Européens reste indispensable : elle offre une vitrine sur les toutes premières étapes de ce processus dramatique qui a transformé le monde<sup>3</sup> », soit la colonisation des Amériques. Suivant la posture de Cook, je compte me servir de la documentation européenne des premiers contacts en guise d'ancrage historique ouvrant vers l'analyse des transformations du rapport établi avec l'*autre*. Si Cook souligne l'importance historique des premiers écrits européens en Amérique, Tzvetan Todorov, dans *La conquête de l'Amérique*, affirme pour sa part que la découverte de l'Amérique est l'événement qui a marqué le début de l'ère moderne :

Mais ce n'est pas seulement parce que c'est une rencontre extrême, et exemplaire, que la découverte de l'Amérique est essentielle pour nous aujourd'hui : à côté de cette valeur paradigmatique, elle en a une autre, de causalité directe. L'histoire du globe est, certes, faite de conquêtes et de défaites, de colonisations et de découvertes des autres; mais, comme j'essaierai de le montrer, c'est bien la conquête de l'Amérique qui annonce et fonde notre identité présente; même si toute date permettant de séparer deux époques est arbitraire, aucune ne convient mieux pour marquer le début de l'ère moderne que l'année 1492, celle où Colon traverse l'océan Atlantique<sup>4</sup>.

Force est de constater l'importance historique de la rencontre européenne avec l'Amérique et les Premières Nations. Aussi l'analyse de cette rencontre devrait-elle permettre d'apporter un éclairage lucide sur l'identité américaine contemporaine.

---

<sup>3</sup> Peter Cook, « Les premiers contacts vus à travers les sources documentaires européennes », Chap. dans *Les Autochtones et le Québec*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2013, p.57.

<sup>4</sup> Tzvetan Todorov, *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 1982, p.13.



Selon l'anthropologue de la culture Michel de Certeau, la place occupée par l'*autre* dans l'écriture de l'histoire révèle une tentative de traduction :

Le sauvage devient la parole insensée qui ravit le discours occidental, mais qui, à cause de *cela* même, fait écrire indéfiniment la science productrice de sens et d'objets. La place de l'*autre*, qu'il représente, est donc doublement « fable » : au titre d'une coupure métaphorique (*fari*, l'acte de parler qui n'a pas de sujet nommable), et au titre d'un objet à comprendre (la fiction à traduire en termes de savoir)<sup>5</sup>.

La parole de l'*autre* est la grande absente de cette fable selon de Certeau, qui déploie alors tout un arsenal de métaphores pour signifier l'absence de la voix de l'*autre*: « bijou absent », « moment d'un ravissement », « instant volé », « souvenir hors texte<sup>6</sup> ». La rencontre avec l'*autre* peut alors être comprise comme ce moment où l'observateur s'oublie, alors que, ravi, il est « saisi par la voix de l'*autre*<sup>7</sup> », tandis que le relais permettant un retour au *soi* et à la narration est assumé par l'écriture.

J'ai effectivement constaté que l'écriture de voyage donne vie à des intrigues très variées en ce qui a trait au rapport établi avec les Premières Nations. Je ne cherche donc pas à analyser l'exactitude du portrait des Autochtones dressé dans ces textes, mais plutôt à y observer la progression vers une écriture dialogique où l'existence de l'*autre* est prise en charge dans la forme du texte, dans l'intrigue, ainsi que dans le parcours des protagonistes. Je chercherai à démontrer que, à même certaines œuvres issues de l'écriture de voyage, il est possible de déceler un processus de configuration d'une « culture composite » au Québec, c'est-à-dire une culture créolisée née de la mise en relation d'éléments hétérogènes, équivalents en valeur, produisant des résultats

---

<sup>5</sup> De Certeau, Michel, « Ethno-graphie. L'oralité ou l'espace de l'*autre* : Léry », *L'écriture de l'histoire*, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1975, p.283.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.250.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p.251.

imprévisibles sur le plan de l'identité<sup>8</sup>. Le terme de créolisation s'applique selon Glissant « [...] à des chocs, à des harmonies, à des distorsions, à des reculs, à des repoussements, à des attractions entre éléments de culture<sup>9</sup> ».

Paul Ricoeur, dans *Soi-même comme un autre*, soutient que les configurations narratives de l'histoire d'une vie, du récit d'un roman et de l'histoire d'une communauté, relèveraient toutes d'un principe de concordance/discordance résolu par l'acte de composition, lequel permet une synthèse de l'hétérogène<sup>10</sup>. Ainsi, toutes les histoires étant configurées de la même façon, la narration consisterait en une mise en intrigue de l'identité admettant la discordance à même un ordre créant la concordance nécessaire au récit<sup>11</sup>. L'intrigue peut alors être lue comme une forme de médiation permettant de raconter les ruptures de l'action et la présence du variable et du disparate selon un enchaînement, « [...] ce qu'Aristote appelle « agencement des faits »<sup>12</sup> », particulier à chacune des oeuvres. La configuration de l'identité narrative, nécessairement provisoire et évolutive, peut être lue, selon Ricoeur, comme la résultante d'une synthèse globale de la diversité des récits qui circulent à propos du *soi*, la constitution du *soi* émergeant de la dialectique de l'*ipséité* et de la *mêmeté*<sup>13</sup>. C'est sur la base de cette conceptualisation de l'identité narrative que le philosophe en vient à lier l'intrigue romanesque au récit d'une vie et au récit historique : le point de convergence de ces narrations étant situé dans les soubresauts de la configuration de l'identité, Ricoeur présentant l'événement comme

---

<sup>8</sup> Édouard Glissant, *op. cit.*, 1995, p.19.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.17.

<sup>10</sup> Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points/ essais », 1990, p.169.

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> *Ibid.*, p.168.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.167.

« [...] la pierre de touche de l'analyse du soi<sup>14</sup> ». Ces synthèses de l'hétérogène relèvent du même travail que la définition du *soi* lorsqu'on accepte de concevoir l'identité comme composée, entre autres, par l'altérité :

Tant que l'on reste dans le cercle de l'identité-mêmeté, l'altérité de l'autre que soi ne présente rien d'original : « autre » figure, comme on en pu le remarquer en passant, dans la liste des antonymes de « même », à côté de « contraire », « distinct », « divers », etc. Il en va tout autrement si l'on met en couple l'altérité avec l'ipséité. Une altérité qui n'est pas – ou pas seulement – de comparaison est suggérée par notre titre, une altérité telle qu'elle puisse être constitutive de l'ipséité elle-même. Soi-même comme un autre suggère d'entrée de jeu que l'ipséité du soi-même implique l'altérité à un degré si intime que l'une ne se laisse pas penser sans l'autre [...] <sup>15</sup>.

Il s'agit donc d'un travail d'analyse fondé sur une herméneutique du sujet.

Mon corpus est composé de trois œuvres relevant de l'écriture de voyage : les *Relations* de Jacques Cartier, les *Dialogues avec un Sauvage* du Baron de Lahontan et *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin. L'action de ces œuvres est focalisée sur l'événement de la découverte de l'Amérique du Nord et sur les premiers contacts avec les Autochtones. En effet, si dans ces trois textes la découverte est l'événement, la pierre de touche au sens de Ricoeur, leur intrigue prend forme à partir du choc de la rencontre avec l'altérité des Premières Nations. De ce choc initial émerge tout un développement du rapport à l'*autre* et à *soi*, car comme le dit Édouard Glissant, la confrontation entre le voyageur allochtone et le Nouveau Monde constitue, en partie du moins, un mouvement qui a provoqué l'émergence des littératures de la Relation :

L'intervention coloniale de l'Occident, découvertes et conquêtes, a si évidemment permis et facilité (malgré l'intention initiale de son entreprise et malgré ses volontés de séparer, de poser frontières) le ralliement du Tout-monde, que nous pouvons supposer qu'elle est en partie à la source de l'apparition des littératures de la Relation<sup>16</sup>.

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p.169.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p.14.

<sup>16</sup> Édouard Glissant, *op. cit.*, 2009, p.43.

Je m'appuie sur la conception de la mise en récit de Paul Ricoeur, pour formuler l'hypothèse que les littératures de la Relation, c'est-à-dire le déploiement poétique d'un imaginaire fondé sur le rapport à l'*autre* sans crainte de dilution du *soi*<sup>17</sup>, c'est-à-dire d'effacement du *soi*, sont un terreau fertile pour analyser les intrigues narratives issues de la rencontre avec les Autochtones d'Amérique du Nord. De plus, le développement narratif caractéristique de l'écriture de voyage me paraît définitoire d'une identité collective en lien avec un processus historique d'ouverture à l'altérité des Autochtones. En effet, il s'agit bien d'un processus complexe, « [c]ar à la conscience non naïve de cette communauté nouvelle et totale se pose la question : comment être soi sans se fermer à l'autre et comment consentir à l'autre, à tous les autres sans renoncer à soi? <sup>18</sup> ».

J'ai choisi d'analyser des textes éloignés dans le temps les uns par rapport aux autres et qui abordent la question de l'altérité selon des perspectives très différentes. Les trois relations de Jacques Cartier sont rédigées en 1534, 1535-1536 et 1541-1542, les *Dialogues avec un Sauvage* du Baron de Lahontan sont publiés en 1703 et le roman *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin en 1984. J'analyserai les œuvres suivant l'ordre de leur parution et je m'intéresserai, dans les trois cas, à la construction d'une image de soi liée au caractère du personnage de l'écrivain voyageur, celui-ci ayant tout à voir avec le déploiement de l'intrigue, puisque « [l]e récit construit l'identité du personnage, qu'on peut appeler son identité narrative, en construisant celle de l'histoire racontée. C'est l'identité de l'histoire qui fait l'identité du personnage<sup>19</sup> ». Le concept d'*ethos*, défini dans le *Dictionnaire d'analyse du discours* comme « l'image de soi que le locuteur

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p.20.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p.30.

<sup>19</sup> Paul Ricoeur, *op. cit.*, p.175.

construit dans son discours pour exercer une influence sur son allocataire<sup>20</sup> », me permettra de comprendre selon quelles modalités ces personnages entretiennent une relation polémique avec le monde, mais aussi avec eux-mêmes<sup>21</sup>. Je m'arrêterai donc sur trois portraits d'écrivains voyageurs afin d'analyser les images de soi qui se dégagent de leurs récits. Identité, mise en intrigue et configuration résultent d'un même mouvement qui intègre, selon Ricœur, la variabilité à la permanence dans le temps. Dans chacun des textes, je proposerai de saisir la configuration d'une image de soi, plus précisément de l'*ethos* de l'écrivain voyageur, en relation avec le choc de la rencontre qui, suivant le dynamisme de la configuration identitaire, débouche sur la mise en intrigue du personnage, celle-ci se poursuivant au fil du récit<sup>22</sup>.

---

<sup>20</sup> Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Éditions du Seuil, coll. « Philosophie générale », 1992, p.238.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p.238.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p.170.

## Chapitre I

### *La découverte préméditée dans les Relations*

#### *1. Jacques Cartier : capitaine plus grand que nature*

À la lecture des *Relations*, récit des trois voyages de Jacques Cartier lors de sa découverte de l'Amérique du Nord, nous entrons en dialogue avec la mise en intrigue d'une expérience européenne nouvelle, alors que le voyageur fonde l'éthique de son entreprise sur l'idée de faire l'expérience du jamais vu. S'éloignant par là des philosophes qui ont pensé le monde sans s'y aventurer, Cartier se présente comme l'humble serviteur de la connaissance française:

[...] le dict des saiges philosophes du temps passé qui ont escript et fait division de la terre par cinq zones dont ilz en dient et afferment trois inhabitees [...] et qu'ilz le trouvoient par aucunes raisons naturelles là où ilz prenoient leur fondement et d'icelles se contentoient seulement sans adventurer ny meptre leurs personnes es dangiers esquelz ilz eussent peu encheoir\*[tomber] à sercher l'expérience de leur dire<sup>23</sup>.

Ainsi, les *Relations* auraient, selon leur auteur, pour fonction d'ébranler les fondements épistémologiques de la vision européenne du monde. D'entrée de jeu, le capitaine Cartier propose d'inscrire son œuvre dans une onde de choc qui permettrait de déjouer une certaine stagnation de la connaissance depuis les « saiges philosophes du temps passé ». Cette ambition, caractéristique de la quête de l'explorateur, permet de lire une tension fondatrice dans la composition narrative de ses relations, celle-ci étant située entre, d'une part, l'allégeance du navigateur envers sa communauté d'origine et, d'autre part, sa volonté de relater la diversité visible du monde. Le concept d'*ethos* permet d'interroger le portrait du voyageur en fonction de son inscription dans un rapport au monde, celui-ci

---

<sup>23</sup> Jacques Cartier, *Relations*, édition critique par Michel Bideaux, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986, p.126.

oscillant entre ses origines et l'ailleurs auquel il se confronte par le déplacement. L'ambition énoncée par le voyageur laisse transparaître un *ethos* de découvreur, le lecteur étant avisé que s'il navigue c'est « pour aller descouvriz<sup>24</sup> ». La volonté de découvrir ne paraît pas portée uniquement par le capitaine Cartier. Il s'agit plutôt d'une ambition partagée par sa communauté d'origine. En effet, si les propos et les actions du navigateur sont rapportées à la troisième personne du singulier, celui-ci étant systématiquement nommé « cappitaine », le récit des *Relations* est principalement écrit au « nous », en référence à tout l'équipage. De par cette narration réalisée à la première personne du pluriel, il apparaît que l'*ethos* de Jacques Cartier est irrémédiablement lié à une image collective. À travers la figure de Cartier, c'est aussi toute la France qui est désireuse de découvrir et de faire l'expérience du nouveau. Cela dit, cette volonté de découverte est loin de toujours conduire à l'établissement de relations :

Pareillement aussi voyt on comme au contraire de iceulx enffens de Sathan les princes chrétiens et vraiz pilliers de l'église catholicque s'efforcent de icelle augmenter et acroistre ainsi que a fait le Catholique Roy d'Espagne es terres qui par son commandement ont esté descouvertes à l'occident de ses pays et Royaumes quelles auparavant nous estoient incongneues estranges et hors de notre foy comme la Neufve Espagne [Mexique], l'Izabelle [île de Cuba], Terre ferme [région de Panama] et aultres isles où on a trouvé innumerable\* peuple qui a esté baptizé et reduict à notre tres sainte foy. Et maintenant en la presente navigation faicte par votre royal commandement en la decouverte des terres occidentalles estantes soubz les climatz et paralleles de vos pays et Royaumes non auparavant à vous ny à nous congnes pourrez veoyr et sçavoir la bonté d'icelle [...]<sup>25</sup>.

Ce passage pose la fonction de la découverte comme étant de ramener l'inconnu et l'étrange du côté du connu et de la foi. En effet, Cartier souhaite continuer l'œuvre espagnole au Nord en contribuant à la conversion des Autochtones, mais c'est d'abord et avant tout le territoire qu'il cherche à « découvrir », verbe d'action qui est corollaire en

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p.112.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p.127.

l'occurrence d'un travail de prise de possession des terres au nom du destinataire du texte, le roi.

Le capitaine inscrit son allégeance au roi et à la chrétienté de manière récurrente sur le territoire, en y plantant des croix de bois : « [...] ladite croix avoit esté plantee pour faire merche\* [marque]<sup>26</sup> », « et sus la prochaine yslle plantasmes une grande croix de boys pour merche\* [marque]<sup>27</sup> », « fict ledit cappitaine planter une belle grande croix sur la poincte d'icelle et commanda aprester les barques<sup>28</sup> ». Ces actions, mettant en scène un Européen qui laisse des traces de son passage, montre que Cartier vient d'abord poser sur le territoire les marques de la communauté qu'il représente. Les croix font figures de traces du pouvoir royal et religieux disséminées sur le territoire nord-américain. D'ailleurs, le lien étroit entre l'identité de l'écrivain voyageur, qui plus est découvreur, et le fil du récit est traduit on ne peut plus explicitement par le fait que Cartier s'octroie le pouvoir de nommer les lieux, il nomme, par exemple, un port de son propre nom : « Et iceluy fut nommé le hable\* Jacques Cartier<sup>29</sup> ». Cela dit, Cartier conserve également certains noms de la toponymie autochtone tels que les noms d' « Hochelaga<sup>30</sup> » et de « Saguenay<sup>31</sup> ». Il s'intéresse d'ailleurs principalement à ce dernier lieu car il croit pouvoir découvrir un royaume imaginaire « [...] à la terre du Saguenay où il y a infiny or rubiz et aultres richesses et y sont les hommes blancs comme en France et acoustrez de draps de laine<sup>32</sup> ». Cartier se présente tel un découvreur, mais il expose aussi d'entrée de

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p.117.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p.131.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p.157.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p.101.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p.132.

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.176, 177.



jeu la visée de son entreprise, soit de faire rayonner la monarchie de droit divin dont il est issu:

Car premièrement icelle [2 v°] notre sainte foy a esté semee et plantee en la Terre sainte qui est en Asie à l'orient de *notre* Europe et depuis par succession de temps apportee et divulguee jusques à nous et finalement en l'occident de *notre* dicte Europe à l'exemple dudit soleil portant sa clarté et chaleur de orient en occident [...]<sup>33</sup>.

La métaphore du soleil utilisée par Cartier ne laisse aucun doute quant à la part d'ombre qui caractérise le territoire nord-américain et ses habitants dans la perspective qui est la sienne. En l'occurrence, on assiste, avec la formulation d'une volonté de refonder la connaissance sur l'expérience d'une part, puis avec celle d'apporter la clarté de l'Europe en terres inconnues d'autre part, à l'énonciation de deux programmes narratifs distincts. Selon Ricoeur, la relation polémique entre des programmes narratifs distincts fait émerger une « opposition entre sujet et anti-sujet », alors que le parcours narratif forge les prises de position et donc l'identité du personnage<sup>34</sup>. Cette tension entre l'appel de la nouveauté et les impératifs créés par l'ordre ancien est au cœur de l'intrigue des *Relations*.

Dans un dialogue évocateur de son rapport à l'*autre*, Cartier s'entretient avec le protagoniste autochtone du récit, soit le seigneur iroquoien Donnacona, l'Européen laisse entendre qu'il ne doit obéissance qu'à son roi : « Et lors notre cappitaine fict responce que pour tout ce ne laisseroit y aller s'il luy estoit possible parce qu'il avoit commandement du Roy son maistre aller le plus avant qu'il seroyt possible [...]<sup>35</sup> ». Cette prescription du roi François I<sup>er</sup> réfère au caractère transitoire que représente le territoire nord-américain, alors que « [...] les îles à épices sont le but réel de l'entreprise

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p.127.

<sup>34</sup> Paul Ricoeur, *op. cit.*, p.173.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p.74.

[...], [l]es rares audacieux qui tentent l'aventure en Amérique du Nord espèrent ardemment que les îles « frigides » de l'Atlantique ne seront qu'une étape, qu'il sera aisé de naviguer outre<sup>36</sup> ». Dès lors, celui qui se dépeint tel un découvreur cherche avant tout à trouver une route vers l'Asie, et cet objectif est fondateur de son rapport à l'altérité nord-américaine alors qu'il perçoit ce territoire comme un passage obligé. Cartier agit avec obéissance alors qu'il intègre à la lettre la prescription royale de naviguer le plus loin possible dans les terres nouvelles.

En effet, la valeur transitoire du voyage de Cartier tient lieu de fondement dans l'intrigue de sa découverte et oriente largement ses descriptions du territoire. Robert Melançon a analysé comment Cartier décrit ce continent étranger en étroite liaison avec ses référents culturels. Le navigateur estime d'abord être face à la terre que Dieu donna à Caïn, ne lisant en ces lieux qu'un relais pour atteindre le véritable objet de sa quête. Or, son interprétation change ensuite de référents pour entrer dans un registre positif, soit celui du jardin d'Éden. Dès lors, écrit Melançon :

Le paysage du Nouveau Monde incarne le paysage originaire de l'Ancien Monde, le paradis terrestre d'avant la faute ou l'Arcadie de l'âge d'or. La description de Cartier se charge en effet de signes qui renvoient directement à ces mythes de la splendeur originelle du monde<sup>37</sup>.

Il en résulte une mise en récit du lieu issue d'une pré-compréhension du monde : l'Amérique se dévoilant sous le réseau sémantique d'un redoublement. L'identité-*idem* du narrateur, relié selon Ricoeur au registre de la mêmété et de la permanence dans le temps, s'oppose déjà à l'identité-*ipséité* qui seule permet et provoque l'intégration du

---

<sup>36</sup> Marie Hélène Fraïssé, « Introduction » des *Voyages au Canada*, [1534-1542], Lux éditeur, coll. « Mémoire des Amériques », 2002, p.10.

<sup>37</sup> Robert Melançon, « Terre de Caïn, Âge d'or, prodiges du Saguenay : représentations du Nouveau Monde dans les Voyages de Jacques Cartier », *Studies in Canadian Literature/Études en littératures canadiennes*, 1979, volume 4, numéro 2.

variable et du divers<sup>38</sup>. La prépondérance de l'identité-*idem* se communique donc à toute la perception de son environnement immédiat jusqu'au point où le nouveau est perçu comme homologue aux lieux construits par l'imaginaire européen, soit la terre que Dieu donna à Caïn et le jardin d'Éden. La place occupée par l'altérité se fait de plus en plus ténue alors que l'« identité racine unique qui tue tout autour d'elle<sup>39</sup> », pour reprendre les termes de Glissant, vient tracer les contours du réel :

Partout donc où apparaissent des mythes fondateurs, au sein de ces cultures que j'appelle cultures ataviques, la notion d'identité se développera autour de l'axe de la filiation et de la légitimité; en profondeur, c'est la racine unique qui exclut l'autre comme participant<sup>40</sup>.

Paradoxalement, c'est précisément sur la base de l'énonciation de ces repères culturels, tandis que le souci de la synthèse de l'hétérogénéité du monde fait ombrage à la connaissance du nouveau, qu'il est possible de saisir l'impact de la rencontre avec l'altérité autochtone comme un événement configurant l'intrigue du récit des *Relations*:

Alors que, dans un modèle de type causal, événement et occurrence restent indiscernables, l'événement narratif est défini par son rapport à l'opération même de configuration; il participe de la structure instable de concordance discordante caractéristique de l'intrigue elle-même; il est source de discordance, en tant qu'il surgit, et source de concordance, en ce qu'il fait avancer l'histoire<sup>41</sup>.

La description de l'Amérique, dépeinte comme un lieu de transition, une sorte de non-lieu par rapport à l'objet recherché, influence la façon dont le navigateur entre en relation avec les Autochtones du territoire. Dans cette perspective, il est essentiel de prendre en compte le biais interprétatif du navigateur lorsqu'il dit retranscrire les propos des membres des Premières Nations. En l'occurrence, le lecteur contemporain peut en venir à douter de la véracité des propos rapportés par le capitaine lorsque celui-ci écrit avoir

---

<sup>38</sup> Paul Ricoeur, *op. cit.*, p.12.

<sup>39</sup> Édouard Glissant, *op. cit.*, 1995, p.20.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p.47.

entendu parler d'un territoire peuplé par des êtres mi-humains/ mi-fantastiques : « Plus dict avoir veu aultre pays où les gens ne mangent poinct et n'ont poinct de fondement et ne digerent poinct ains\* font seulement eaue par la verge<sup>42</sup> ». Melançon explique en quoi le registre merveilleux, s'il peut sembler prendre en charge la reconnaissance de l'altérité, consiste plutôt en une tentative d'endiguer le choc causé par le constat de la variabilité identitaire. En effet, comme le soutient Melançon, l'*ethos* du navigateur se fonde sur son rapport avec les institutions et l'imaginaire de son lieu d'origine<sup>43</sup>. C'est ce qui explique l'usage de récits déjà existants de la mythologie chrétienne pour décrire ce nouveau territoire, tout comme l'intégration du merveilleux. En effet, le merveilleux fait alors figure de recours narratif permettant d'intégrer le choc de cette rencontre au récit du découvreur.

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, p.113.

<sup>43</sup> Robert Melançon, *op. cit.*.

## 2. La peur de l'autre vers la clôture du récit des *Relations*

Dans *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique* de Tzvetan Todorov, l'hétérologie est définie comme le lieu de la « diversité irréductible des types discursifs », ce terme s'accompagnant de l'hétérophonie, soit la diversité des voix et de l'hétéroglossie, soit la diversité des langues<sup>44</sup>. Si le genre privilégié du théoricien Mikhaïl Bakhtine est le roman dialogique, la réflexion du penseur aboutit, selon Todorov, à une anthropologie, puisque « [...] c'est l'être humain même qui est irréductiblement hétérogène, c'est lui qui n'existe qu'en dialogue : au sein de l'être on trouve l'autre<sup>45</sup> ». Selon Bakhtine, dont la réflexion se situe à mi-chemin entre la littérature et les sciences humaines, les instances représentatives du pouvoir politique travaillent à l'unification recherchée par l'État unique, ce qui les tient éloignées de la diversité des discours. Pourtant,

[l]'hétérologie est en quelque sorte naturelle à la société, elle naît spontanément de la diversité sociale. Mais tout comme celle-ci est contrainte par les règles qu'impose l'État unique, la diversité des discours est combattue par l'aspiration, corrélative à tout pouvoir, d'instituer une langue (ou plutôt une parole) commune<sup>46</sup>.

J'ai déjà établi que le récit des *Relations* de Jacques Cartier témoigne de cette tension entre la culture d'origine du navigateur et le Nouveau Monde qui devient, sous les impératifs étatiques, moins à découvrir qu'à traverser pour atteindre un objectif pré-établi<sup>47</sup>. Si l'ethos de « découvreur » de Jacques Cartier est fondé sur son lien fort à la France, son récit est aussi truffé d'observations sur ces « sauvages » qui les accueillent,

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p.89.

<sup>45</sup> Tzvetan Todorov, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1981, p.9.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p.90.

<sup>47</sup> « Ces îles du Septentrion –ainsi les conçoit-il, et non comme la façade maritime d'un continent –représentent autant de terres semées sur la trajectoire (supposée) en direction de l'Asie par le nord. Cipango, le Cathay, les îles à épices, sont le but réel de l'entreprise » (Marie-Hélène Fraïssé, *op. cit.*, p.9-10)

lui et son équipage, en : « [...] dansant et faisant plusieurs signes de vouloir nostre amytié nous disant en leur langaige *napou tou daman asurtat*<sup>48</sup> et aultres parrolles que n'entendions<sup>49</sup> ». Dans ce passage, dont la teneur se répète à maintes reprises dans ses *Relations*, on voit que Cartier interprète librement comme une expression joyeuse et accueillante les signes et gestes des Iroquoiens et Algonquiens qu'il croise le long des rives du Saint-Laurent. Selon Peter Cook, « cette rhétorique de la joie cadre avec les descriptions des cérémonies politiques françaises de l'ère moderne, dans lesquelles le comportement joyeux des gouvernés est interprété comme un signe de consentement à l'autorité du roi de France<sup>50</sup> ». Les danses et les chants décrits par Cartier sont plutôt interprétés par les études ethnographiques récentes comme des rituels visant des effets précis comme « l'intervention d'êtres puissants non humains<sup>51</sup> ». Sous l'angle de l'hétérophonie des *Relations*, il n'est pas étonnant de constater qu'on assiste à une découverte sous le signe de l'incompréhension. Ceci dit, le capitaine manifeste son désir d'hétéroglossie en intégrant un glossaire à la suite de sa deuxième relation. Ce glossaire, décrit comme « le langaige des pays et royaume de Hochelaga et Canada aultrement dicte la Nouvelle-France<sup>52</sup> », se termine par une note précisant « qu'il fault une lune à naviguer avecques leurs barques despuis Hochelaga pour aller à terre où se prent ladicte canelle et girofle<sup>53</sup> ». Si la tentative de traduction de l'*autre* apparaît assujettie à l'impératif colonial parce que l'*autre* et son langage représentent une sorte de courroie de

---

<sup>48</sup> Note 231 dans le texte : En micmac : *nitap, gtodem na gsalotóa* : Ami, ton semblable (d'une autre nation) t'aimera (veut t'aimer). Voir le P. Pacifique, « Jacques Cartier à Port-Daniel », *Bibliothèque de la Société de généalogie du Québec*, vol. 16, 1922, p. 142, n. 13.

<sup>49</sup> Jacques Cartier, *op. cit.*, p.110.

<sup>50</sup> Peter Cook, *op. cit.*, p.60.

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> Jacques Cartier, *op. cit.*, p.184.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p.186.

transmission vers les richesses recherchées, il n'en demeure pas moins que le navigateur tente de comprendre cet *autre*.

En fait, c'est la confrontation avec l'altérité autochtone qui sera provocatrice d'intrigue narrative dans le texte. Si Cartier perçoit d'abord les Autochtones comme exprimant de la joie, expression d'un *pathos* lié à une forme d'ouverture face à l'interlocuteur, cette lisibilité de l'*autre* se transforme. En effet, il commencera à percevoir chez eux l'expression d'une méfiance qu'il interprètera comme une volonté de trahison alors qu'il refuse de céder à leur tentative de le faire changer d'itinéraire. Au cours de la deuxième relation, Cartier assiste à une sorte de mise en scène qu'il interprète comme une tentative de la part du peuple de Stadaconé de le dissuader d'aller jusqu'à Hochelaga. Il fait la narration de cet épisode dans le chapitre nommé

Comment lesdits Donnacona, Taignoagny et aultres songerent une finesse et firent habiller troys hommes en guyse de dyables faignans estres venuz de par Cudouagny leur Dieu pour nous empescher d'aller *audit* Hochelaga<sup>54</sup>.

Ainsi, Cartier comprend assez tôt qu'il agit contre la volonté des membres des Premières Nations rencontrés. Néanmoins, le dialogue avec l'*autre* persiste, et s'il est la source de discordance, c'est précisément cette tension générée par la rencontre qui rend possible l'intrigue du récit :

Par discordance, j'entends les renversements de fortune qui font de l'intrigue une transformation réglée, depuis une situation initiale jusqu'à une situation terminale. J'applique le terme de configuration à cet acte de composition qui fait médiation entre concordance et discordance<sup>55</sup>.

S'opposant à la volonté de Cartier, les Autochtones expriment leur capacité d'agir et même de tenir tête. Il n'en faut pas plus pour que les membres du peuple de Stadaconé

---

<sup>54</sup> Jacques Cartier, *op. cit.*, p.144.

<sup>55</sup> Paul Ricoeur, *op. cit.*, p.168.

soient désormais perçus en bloc comme des ennemis : des anti-sujets, c'est-à-dire la cible à combattre par le sujet au sens rhétorique<sup>56</sup>. Sans qu'il s'agisse d'une confrontation explicite, l'acte d'affirmation d'une prise de position singulière déclenche dans le récit une guerre identitaire, c'est-à-dire une situation agonique dont « le propre [...] est de ne permettre aucune échappatoire : le sujet ne peut ignorer l'objet qui l'affecte, il doit le prendre en charge. Il ne reste donc plus que deux solutions : ou bien l'abolir, ou bien le modifier »<sup>57</sup>. C'est ce à quoi s'attarderont Cartier et son équipage à travers une série d'actions, mais également par le biais de la description –ou narration– du peuple de Stadaconé.

Cet anti-sujet du récit de Cartier, le peuple de Donnacona, propose un programme narratif concurrent à celui du capitaine en refusant de lui indiquer la route vers Hochelaga et en usant de stratégies pour l'en dissuader. Cette opposition se cristallise lorsque le scorbut se met à faire des ravages dans l'équipage de Cartier qui note que celui-ci est « [...] en une crainte merveilleuse des gens du pays qu'ilz ne s'apersussent de notre pitié et foiblesse<sup>58</sup> ». Le capitaine invente alors une mise en scène pour faire croire aux Autochtones que les marins sont en bonne santé et au travail, voulant leur laisser voir une image d'invincibilité. Chez les Autochtones comme chez l'équipage, on assiste à des tentatives de persuasion. De leur côté, même si les Autochtones ne sont pas dupes, ils offrent de prêter main forte aux voyageurs. Ainsi, Domagaya, fils de Donnacona, envoie deux femmes informer Cartier du seul remède à cette maladie meurtrière. Le remède est utilisé,

---

<sup>56</sup> Garand, Dominique, « Propositions méthodologiques pour l'étude du polémique », *État du polémique*, Éditions Nota bene, « Les Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise », 22, 1998, p.232.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p.216.

<sup>58</sup> Jacques Cartier, *op. cit.*, p.171.



mais l'aide des « Sauvages » n'est pas reconnue. Cartier explique plutôt « [c]omment par la grace de dieu nous eusmes congnoissance de la sorte d'un arbre par lequel nous avons esté gariz et recouvert<sup>59</sup> ». C'est donc un Cartier angoissé et suspicieux que nous laisse entrevoir la deuxième relation, alors que l'hiver provoque chez lui le sentiment déstabilisant d'être « enfermez dedans les glasses<sup>60</sup> ». S'il se refuse à assumer la perte de repères et la peur face à l'*autre*, c'est que cela ébranlerait les fondements mêmes de sa posture énonciative de capitaine chargé de faire rayonner la monarchie de droit divin.

Ici, il apparaît que l'*idem* de l'identité évacue à nouveau la variabilité inhérente à l'*ipse*. Cartier se met à avoir « suspicion de trahison » envers la communauté de Donnacona, qu'il côtoie pourtant depuis son arrivée sans la considérer comme ennemie. C'est lorsqu'il voit les Iroquoiens nombreux au retour de Donnacona qu'il décide de

leur jouer finesse et prandre leur seigneur Taignoagny Domagaya et des principaulx et aussi qu'il estoit bien deslibéré\* mener *ledit* seigneur Donnacona en France pour compter et dire au roy ce qu'il avoyt veu es pays occidentaulx des merveilles du monde<sup>61</sup>.

Cartier cesse alors d'exprimer de la curiosité face aux Autochtones et compare leur rapport à celui de « brebiz davant le loup<sup>62</sup> ». Par l'usage de cette métaphore, Cartier énonce et confirme un rapport à l'altérité ancré dans la violence plutôt que dans le dialogue. Cette attitude paraît liée à une vision du monde issue du Moyen-Âge, pourtant peu compatible avec le désir de modernité de Cartier. En effet, la peur qu'en vient à ressentir Cartier n'est pas étrangère à celle véhiculée en Europe en lien avec l'intuition de mondes radicalement différents. Timothy Husband explique dans *The wild man, medieval*

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, p.172.

<sup>60</sup> *Ibid.*

<sup>61</sup> *Ibid.*, p.176.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p.179.

*myth and symbolism*, que l'homme sauvage incarnait le pendant contraire de la construction de soi propre à l'homme médiéval et avait la fonction sociale de contenir les pulsions contraires à l'ordre que l'homme médiéval s'était créé, soit un ordre fondé sur une structure sociale hautement organisée, une croyance en sa capacité de la diriger rationnellement et la foi en Dieu :

As medieval man became progressively obsessed with a highly ordered social structure, a rational disposition to direct it, and a committed faith in God to sustain it, the wild man came to represent the opposite. Sublimated in the wild man were the preeminent phobias of medieval society -chaos, insanity, and ungodliness<sup>63</sup>.

Dans le déploiement narratif des *Relations*, la peur de la mort et de l'échec provoque la clôture de l'intrigue, entendue comme tension entre concordance et discordance. Que ce soit par l'emploi du registre merveilleux ou par des descriptions plus réalistes, le navigateur cantonne alors l'autre dans une altérité radicale, ce dernier perdant toute emprise sur l'issue du voyage. Ce n'est qu'après le décès des Autochtones amenés en France, à l'exception d'une petite fille ayant survécu au périple, que Cartier reviendra au Canada<sup>64</sup>. Dans la suite de cette abrupte clôture de l'intrigue, alors que le lien qui unissait Donnacona et le navigateur avait été rompu sans cérémonie, la troisième relation se termine sur le constat d'une importante rivalité entre Européens et Autochtones :

Mais il ne fallait pas se fier a ces belles manifestations et signes de joie car, s'ils s'étaient crus les plus forts, ils auraient tout fait pour nous tuer comme nous nous en rendîmes compte par la suite. [...] Et lorsque nous fumes rendus a notre fort, nous fumes informes par nos gens que les sauvages de ce pays ne venaient plus autour de notre fort comme ils en étaient accoutumés pour nous apporter du poisson et qu'ils montraient une inquiétude et une peur étranges à notre égard<sup>65</sup>.

---

<sup>63</sup> Timothy Husband, *The wild man. Medieval Myth and Symbolism*, The Metropolitan Museum of Art, coll. « Americana », 1980, p.5.

<sup>64</sup> Jacques Cartier, *op. cit.*, p.129

<sup>65</sup> Jacques Cartier, *op. cit.*, p.200.

La communication rompue entre Autochtones du Canada et Européens signe la clôture de la relation embryonnaire qui avait été établie tandis que le dialogue a été remplacé par de la méfiance.

## Chapitre II

### *Les premières armes d'une créolisation dans les Dialogues*<sup>66</sup>

#### 1. *Une guerre à coups de plume*

Dans les textes de Jacques Cartier, la rencontre avec l'altérité devient un problème qui sera finalement résolu par la marginalisation des Autochtones relayés au rang d'anti-sujets. Dans les *Dialogues avec un Sauvage* du Baron de Lahontan, l'effet déstabilisant du contact avec les Premières Nations est pensé et mis en texte selon une perspective tout à fait différente. La forme du texte, le dialogue, est d'emblée évocatrice d'un changement de trajectoire. L'auteur, qui donne son propre nom à l'un des deux personnages, est fils de petite noblesse provinciale ruinée, âgé d'à peine 17 ans à l'époque où il s'embarque pour l'Amérique. Il occupe alors un poste de cadet en Nouvelle-France et c'est à Terre-Neuve, alors qu'il participe à la défense de Plaisance, que Lahontan est nommé lieutenant de roi<sup>67</sup>. Suite à cet épisode de reconnaissance de ses services pour la France, un violent conflit l'opposant au gouverneur Mombeton de Brouillan lui vaut son poste d'officier et plus encore, puisqu'il « se retrouve sans 'patrie', sans argent et sans emploi. Il errera à travers l'Europe pendant près de huit ans<sup>68</sup> ». La verve polémique de Lahontan s'affirme déjà lors de ce conflit, alors qu'il écrit des chansons satiriques contre le représentant du

---

<sup>66</sup> L'édition de Lux éditeur a été choisie car elle proposait une introduction originale signée par Réal Ouellet et portant exclusivement sur les *Dialogues avec un Sauvage*. La notice sur l'établissement du texte précise que le texte des *Dialogues* reproduit est celui de l'édition des œuvres complètes établie pour la collection « Bibliothèque du Nouveau Monde » aux Presses de l'Université de Montréal.

<sup>67</sup> Réal Ouellet, « Introduction », *Dialogues avec un Sauvage*, [1703], Lux éditeur, coll. « Mémoire des Amériques », 2010, p.15.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p.16.

roi<sup>69</sup>. La publication des *Dialogues* en 1703 suit la parution, en 1702, des *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale* et des *Mémoires de l'Amérique septentrionale*<sup>70</sup>. Son œuvre reçoit alors un succès immédiat et est reprise par Leibniz pour appuyer sa philosophie politique optimiste, et donc contestataire des prémisses de Hobbes, synthétisées par le postulat pessimiste selon lequel « l'homme est un loup pour l'homme »<sup>71</sup> :

En effet, chez les sauvages de nombreux endroits de l'*Amérique*, à l'exception du gouvernement des petites familles dont la concorde dépend de la lubricité naturelle, il n'y a pas de gouvernement du tout, et ils vivent en ce moment même à la manière des animaux [...]. Quoi qu'il en soit, on peut se faire une idée de ce qu'est le genre de vie là où n'existe aucune puissance commune à craindre, par le genre de vie dans lequel sombrent, lors d'une guerre civile, ceux qui vivaient précédemment sous un gouvernement pacifique<sup>72</sup>.

À l'opposé, le mythe du Bon Sauvage repose sur l'idée que l'homme est naturellement bon, la société européenne étant à la source de sa corruption morale. C'est notamment ce que donnent à lire les *Essais* de Montaigne, publiés en 1580, dans un passage du chapitre sur « Les Cannibales » :

Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits [...]. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. [...] [I]l me semble que ce que nous voyons par expérience en ces nations-là, surpasse non seulement toutes les peintures de quoi [par lesquelles] la poésie a embelli [donne une belle image de] l'âge doré [l'âge d'or] et toutes ces inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le désir même de la philosophie<sup>73</sup>.

---

<sup>69</sup> *Ibid.*

<sup>70</sup> *Ibid.*

<sup>71</sup> *Ibid.*, p.18.

<sup>72</sup> Thomas Hobbes, *Léviathan*, Éditions Gallimard, coll. « Folio/Essai », 2000 [1651], p.227.

<sup>73</sup> Michel de Montaigne, *Essais*, Éditions Bordas, coll. « Les Petits classiques Bordas », 1980 [1967], p.73, 74.

Les *Dialogues* donnent corps à ce mythe du Bon Sauvage, mais le prestige de Lahontan dans la sphère intellectuelle européenne ne lui rendra guère le droit de retourner en Nouvelle-France ou en France.

L'œuvre de cet écrivain exilé constitue une balise importante durant la période de la « crise de la conscience » européenne qui a précédé les Lumières, et « l'historien Michelet voit en lui un précurseur de tout le XVIIIe siècle contestataire<sup>74</sup> ». Dès lors, force est de constater, comme l'avance Melançon, que la mise en discours du « Civilisé » qui s'oppose au « Sauvage », ce « philosophe nud<sup>75</sup> », prend tout son sens lorsqu'intégrée à l'histoire des idées en Europe<sup>76</sup>. Dans les *Dialogues* de Lahontan, l'enjeu paraît être, avant Rousseau, d'éliminer un « intermédiaire », voire une frontière, entre le *soi* et l'*autre*, entre *soi* et l'objet de son désir<sup>77</sup> »:

Il me semble qu'il faut être aveugle pour ne pas voir que la propriété des biens (je ne dis pas celle des femmes) est la seule source de tous les désordres qui troublent la Société des Européens; il est facile de juger sur ce pied\*-là que je ne prête en aucune manière le bon Esprit & la sagesse, qu'on remarque dans les paroles & dans les actions de ces pauvres Américains\* [Amérindien]<sup>78</sup>.

Dans sa préface, Lahontan relie intrinsèquement le déplacement de l'identité personnelle vers une identité partagée qui reposerait sur les modes d'interactions caractéristiques d'une communauté. Il juge le mode d'interaction privilégié par la communauté européenne comme étant fautif et il se donne pour tâche d'agir en guide, ou en éclaireur, pour mener les Européens vers la part d'inconnu du Nouveau Monde, cette zone jadis effrayante pour Cartier. La peur paraît d'ailleurs être un sentiment étranger à Lahontan, qui se montre plutôt indigné par le portrait qu'il dresse des Européens. Il s'agit pour

---

<sup>74</sup> Réal Ouellet, *op. cit.*, p.8.

<sup>75</sup> Lahontan, *op. cit.*, p.57.

<sup>76</sup> Robert Melançon, *op. cit.*.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p.37.

<sup>78</sup> Lahontan, *op. cit.*, p.58.

l'auteur d'une guerre à finir, « [...] car ils [les Ministres d'État ou de l'Évangile] auront toujours raison, quelque tort qu'ils aient, jusqu'à ce que l'Anarchie soit introduite chez nous, comme chez les Américains, dont le moindre s'estime beaucoup plus qu'un Chancelier de France<sup>79</sup> ». S'étant fait exclure et juger tel un criminel, Lahontan a choisi le camp des exclus et il intègre l'*ethos* des « Sauvages » détachés du matériel qui n'ont pas été corrompus par les Européens et « [...] n'ont ni tien ni mien, ni loix, ni Juges, ni Prestre<sup>80</sup> ». Il s'agit donc de vérifier si Lahontan épouse, dans ses *Dialogues*, le divers, le changeant, le variable, le discordant pour s'affirmer, selon la proposition philosophique de Paul Ricoeur, en tant qu'*autre*<sup>81</sup>.

La préface des *Dialogues avec un Sauvage*, constitue en un peu plus de cinq pages, un véritable plaidoyer en faveur d'un renversement de la perspective européenne à l'endroit des Premières Nations des Amériques. Lahontan, tout comme Cartier l'a fait avant lui, attire l'attention du lectorat sur sa qualité de témoin en écrivant que « [l]e tout est écrit avec beaucoup de fidélité [sic]<sup>82</sup> ». Ironiquement et non sans paradoxe, Lahontan est pourtant en train de présenter une œuvre de fiction où il utilise son nom pour représenter les positions idéologiques du colon lourdaud à propos de la religion, des lois, du bonheur et de la médecine, thèmes qui correspondent aux quatre parties des *Dialogues*. En effet, il met en œuvre un dialogue qui pose « [...] le Civilisé (appelé ici « Lahontan »), corrompu et malheureux, face au Primitif [le Sauvage] (« Adario »), bon, sage et heureux »<sup>83</sup>. Cette vérité que revendique l'auteur est radicalement éloignée, tant

---

<sup>79</sup> Lahontan, *op. cit.*, p.60.

<sup>80</sup> *Ibid.*

<sup>81</sup> Paul Ricoeur, *op. cit.*, p.14.

<sup>82</sup> Lahontan, *op. cit.*, p.56.

<sup>83</sup> Réal Ouellet, *op. cit.*, p.26.

par la forme employée que par le fond, de celle des autorités politiques et ecclésiastiques qui cherchent selon lui à noircir son image :

On m'écrit de Paris, que Messieurs de Pontchartrain cherchent les moiens de se venger de l'outrage qu'ils disent que je leur ay fait [...]. On m'avertit aussi que j'ay tout lieu de craindre le ressentiment de plusieurs Eclésiastiques [...]. Ce qui me console, c'est que je n'ay rien écrit que je ne puisse prouver autenticquement<sup>84</sup>.

Malgré une mise en scène du réel très construite, l'auteur affirme n'écrire que la vérité. Cette assertion prend sa signification dans le contexte polémique du texte, alors qu'il s'agit, comme dans les *Relations*, de la confrontation directe entre deux programmes narratifs distincts : celui du « Civilisé » à celui du « Sauvage ».

Dans sa préface aux *Dialogues*, Lahontan soutient que son image est mise en péril par les ecclésiastiques et les dirigeants politiques, qui incarnent la dimension *idem* de son identité, liée à ses origines. En guise de réponse, l'écrivain voyageur crée ses *Dialogues*, composé de deux voix distinctes, et inscrit le texte dès sa préface sous le signe on ne peut plus explicite d'une guerre : « Je m'en moque, je feray la guerre à coups de plume, puisque je ne la puis faire à coups d'épée<sup>85</sup> ». Si cette guerre a été déclenchée par les attaques dirigées à son encontre, ses *Dialogues* travaillent à en déplacer l'enjeu à l'échelle collective. En effet, les valeurs européennes font d'emblée partie de son identité, ce qui est exprimé par la posture du « Civilisé ». La fiction élaborée par Lahontan relève d'un acte de configuration du réel, ce dernier étant traité comme fragmentaire et constitué d'éléments hétérogènes à organiser pour donner à lire la vérité sur son histoire. Par exemple, alors que le nom d'une personne est lié à la permanence dans le temps et donc à l'identité-*idem*, cette dimension élémentaire de l'identité est renversée, voire contredite,

---

<sup>84</sup> *Ibid.*, p.59.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p.59.



par l'auteur. En effet, les prises de position du « Civilisé » qui porte son nom dans le texte sont contraires à celles qui ont été annoncées par l'auteur dans la préface. La fiction de Lahontan est donc basée sur une contradiction assumée lui permettant de se moquer de l'autorité de sa communauté d'origine.

Il est établi dès les premières lignes des *Dialogues* que le texte suit la logique du *polemos*, soit un « [...] corps-à-corps dont l'enjeu principal est la primauté d'une identité sur l'autre<sup>86</sup> ». En l'occurrence, c'est l'identité du chef huron Adario qui intéresse, tandis que Lahontan, en tant qu'exclu du système colonial, lui donne déjà raison dans la préface:

J'envie le sort d'un pauvre Sauvage, qui leges & Sceptra terit [Qui foule aux pieds le livre de lois et le sceptre], & je souhaiterois pouvoir passer le reste de ma vie dans sa Cabane, afin de n'être plus exposé à fléchir le genou devant des gens qui sacrifient le bien public à leur intérêt particulier [...]<sup>87</sup>.

Ainsi, l'enjeu des *Dialogues* n'est pas de connaître l'issue de la joute, plutôt dans le processus même du dialogue ou dans la complexité du rapport établi entre l'*autre* et *soi*. En effet, cette joute donne à lire de manière explicite les germes d'une « synthèse de l'hétérogène », caractéristique de la fiction littéraire selon Paul Ricoeur, qui relève d'une composition narrative où la tension entre la concordance et la discordance configure le récit du début à la fin<sup>88</sup>. Dans la perspective de l'auteur, et suivant également les prises de position établies dans sa préface, la configuration de deux instances d'énonciation en deux pôles de l'identité par la création de deux voix distinctes s'avère être une stratégie pour sortir du solipsisme despotique caractéristique de la pensée coloniale.

La volonté d'établir un rapport intime avec l'altérité peut-elle effectivement rendre *autre*? Pour Melançon, les publications de Lahontan participent plutôt de l'élaboration de

---

<sup>86</sup> *Ibid.*, p.217.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p.60.

<sup>88</sup> Paul Ricoeur, *op. cit.*, p.169.

la figure du Bon Sauvage, *ethos* d'une figure mythique. C'est dans cette perspective qu'il conçoit que

[a]u lieu finalement de rencontrer un univers vraiment nouveau en Amérique du Nord, les Français [comme Lahontan] s'y sont inventé une utopie antithétique, une image qui n'a de sens qu'en relation avec l'Europe et qui n'avait d'usage que pour les Européens<sup>89</sup>.

Selon Melançon, Lahontan fonde sa lecture de l'identité des « Sauvages » sur des références à l'Ancien Monde, ce qui occulterait, comme chez Cartier, ce qu'il y a de véritablement nouveau dans l'organisation sociale des Premières Nations. Tout de même, le voyageur propose dans ses *Dialogues* une nouvelle conception de l'être au monde qui rejoint la proposition de Michel de Certeau dans *L'écriture de l'histoire*, selon lequel le ravissement interviendrait pour agir comme déclencheur de l'écriture de l'*autre*, à savoir l'écriture ethnographique. Il m'apparaît en effet que Lahontan fait évoluer son *ethos* de voyageur à travers sa faculté de subir le ravissement de l'*autre* :

C'est en effet dans l'histoire racontée, avec ses caractères d'unité, d'articulation interne et de complétude, conférés par l'opération de mise en intrigue, que le personnage conserve tout au long de l'histoire une identité corrélative de celle de l'histoire elle-même<sup>90</sup>.

Le ravissement subi par l'auteur apparaît ici bien plus producteur de fiction, d'intrigue, que d'une réalité objective et vérifiée, si bien que, lorsque Lahontan devient personnage, la frontière entre la fiction et la réalité se fait de plus en plus ténue. La « fable savante » qui résulte du ravissement pose l'*autre*, qui est aussi un sujet d'énonciation chez Lahontan, à la source de l'inspiration historiographique et ethnographique.

---

<sup>89</sup> Robert Melançon, *op. cit.*.

<sup>90</sup> Paul Ricoeur, *op. cit.*, p.170.

## 2. *Le monde de Lahontan : entre création et héritage*

Selon Réal Ouellet, le texte de Lahontan s'inspire du « Sauvage concret » décrit dans les relations d'autres explorateurs tels que Samuel de Champlain et Gabriel Sagard<sup>91</sup>. Sous la plume de Lahontan, le propre de l'étude de l'altérité est d'examiner en quoi le *soi* se définit par rapport à un *autre* mais aussi à travers cet *autre*. On assiste à une tentative de création du « troisième monde », ce lieu de l'altérité décrit par Lorenzo Bonoli, théoricien de la lecture de l'altérité: « [Ce monde] n'est pas le résultat d'un dire explicite et direct de l'autre, mais il demeure un « reste » de l'opération visant à « ramener l'extériorité au « même »<sup>92</sup> ». C'est dans la perspective de la création de ce « troisième monde » que le texte de Lahontan s'inscrit puisqu'il propose une œuvre à mi-chemin entre la fiction et l'anthropologie. Cette ambiguïté générique est d'ailleurs un trait caractéristique de la relation de voyage selon Ouellet, qui souligne que « [c]'est justement dans cette parenté avec les genres à finalité documentaire qu'elle a apporté des connaissances nouvelles dans des domaines aussi divers que l'histoire, la géographie physique, l'ethnologie, la botanique, la zoologie »<sup>93</sup>. Pour l'écrivain voyageur, l'enjeu est donc de représenter et de mettre en forme l'événement de la découverte. Avec ses *Dialogues*, Lahontan fait le choix formel de situer son texte dans la lignée de la tradition du dialogue cynique, qui, depuis Lucien de Samosate, repose sur la destruction de figures épiques. Les *Dialogues avec un Sauvage* se rapprochent également, tant par la forme que par le fond, des *Dialogues des morts* de Fontenelle, publiés en 1683, dans lequel on

---

<sup>91</sup> Réal Ouellet, *op. cit.*, p.27.

<sup>92</sup> Lorenzo Bonoli, *Lire les cultures. La connaissance de l'altérité culturelle à travers les textes*. Éditions Kimé, coll. « Philosophie », 2008. p.26.

<sup>93</sup> Réal Ouellet, « Pour une poétique de la relation de voyage. L'encyclopédie du monde découvert », Chapitre dans *Aux confins de l'ailleurs*, Université de la réunion, coll. « Klincksieck », 2007, p.35.

assiste à la confrontation du conquistador Cortés avec son ennemi, l'empereur aztèque Montezuma<sup>94</sup>. Dans les deux cas, le représentant des Autochtones a le rôle d'un « philosophe aux pieds nus » qui démystifie les idées reçues de son interlocuteur : « [L]e personnage sauvage, caractérisé par un discours de l'excentricité et du paradoxe, est le moyen discursif de l'inversion<sup>95</sup> ». C'est bien un renversement que Lahontan met en oeuvre, alors que le « Civilisé » demande à ce que le « Sauvage » cesse sa tirade : « Tu dois me parler de la félicité Huronne, & au lieu de cela tu nous pincés, & nous mordis plus que jamais<sup>96</sup> ». Épuisé et donc vaincu par les attaques de son adversaire, le « Civilisé » admet désirer en savoir plus sur les mœurs des Hurons. Ainsi, si les propos du personnage de Lahontan sont d'abord inconciliables voire injurieux, le personnage d'Adario fait preuve au contraire d'un grand respect vis-à-vis de son interlocuteur. Or, « [...] à la fin des entretiens les rôles seront inversés », si bien que le « Civilisé » accepte les propositions du « Sauvage » alors que ce dernier emprunte à son tour la posture autoritaire<sup>97</sup>. Avec Lahontan, la cible, soit l'objet du renversement, est située du côté de l'intrépide découvreur européen.

Lahontan et Fontenelle écrivent durant la période de la crise de la conscience européenne, analysée par Paul Hazard<sup>98</sup>, durant laquelle « [L]es temps sont à la critique de l'idéalisation excessive du héros classique<sup>99</sup> ». Lahontan, comme Fontenelle, offre à lire une voie alternative à l'héroïsation des figures de conquérants, porteurs de vérité, en

---

<sup>94</sup> Martine Thiébaud, « Modèle antique et leçon sauvage : l'ancien et le moderne par Cortez et Montezuma », *Pour une poétique de l'échange philosophique : Le dialogues d'idées et ses formes littéraires*, Éditions de L'Harmattan et Université de la Réunion, *Cahiers du Centre de Recherche littéraires et Historiques*, 15, 2008, p.123.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p.130.

<sup>96</sup> Lahontan, *op. cit.*, p.284.

<sup>97</sup> Réal Ouellet, *op. cit.*, 2010, p.27.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p.7.

<sup>99</sup> Martine Thiébaud, *op. cit.*, p.127, 128.

proposant une immersion dans un monde autre. Pour le personnage du « Sauvage », l'enjeu rhétorique est d'entraîner son interlocuteur dans les « affaires visibles ou probables », alors que le personnage de Lahontan cherche à l'entraîner vers « les certitudes & preuves de la Religion Chrétienne » en sommant le « Sauvage » de se fier aux livres qui traitent des choses saintes « dont cent auteurs diférens ont écrit sans se contredire<sup>100</sup> ». Ici, le débat paraît perdu d'avance pour le « Civilisé » en raison de la forme même du texte, qui est employée depuis l'Antiquité pour critiquer les figures épiques et héroïques. En somme, le « dialogue d'idées<sup>101</sup> » vise à « instruire, combattre et connaître<sup>102</sup> » en instituant la confrontation, opposée à la fixation du sens, comme mode de connaissance. La forme dialoguée telle que réactualisée par Lahontan, à partir de Lucien de Samosate et Fontenelle, emprunte donc aux outils de l'Ancien monde pour introduire le Nouveau Monde à une reconfiguration identitaire de l'Européen où l'altérité serait accueillie du même mouvement que le regard critique face aux figures et institutions représentatives de l'autorité européenne.

Ceci dit, le Lahontan fictionnalisé rappelle que le fil du dialogue est fragile puisqu'il est mené entre deux individus issus de cultures radicalement différentes : « Je suis fou de raisonner avec un Sauvage qui n'est pas capable de distinguer une supposition\*[fausse allégation; invention] chimérique d'un principe assuré, ni une conséquence\*[grande importance; conclusion] bien tirée, d'une fausse<sup>103</sup> ». L'auteur relie alors l'*ethos* de son personnage fictif à celui du fou par la périlleuse entreprise à laquelle il se livre, soit de mettre en jeu, ou plutôt en dialogue, les normes sociales qui lui sont familières et qui

---

<sup>100</sup> Lahontan, *op. cit.*, p.70.

<sup>101</sup> Martine Thiébaud, *op. cit.*, p.133.

<sup>102</sup> *Ibid.*

<sup>103</sup> Lahontan, *op. cit.*, p.77.

étaient jusque-là inscrites en lui comme des référents<sup>104</sup>. C'est déjà tout l'enjeu de la transmission culturelle qui est soulevé : alors que l'Européen voudrait déverser son savoir sur l'*autre*, ce dernier résiste en affirmant:

[...] il n'est rien de si raisonnable à des gens sans préjugés, comme sont les Hurons, d'examiner les choses de près », puis il ajoute « [q]uand tu parles de l'homme, di l'homme François, car tu sais bien que ces passions, cet intérêt, & cette corruption, dont tu parles, ne sont pas connues chez nous<sup>105</sup> ».

Les *Dialogues avec un Sauvage* ouvrent donc effectivement vers une sorte de troisième monde : le lieu de l'altérité dont parle Bonoli. Ce troisième monde, lisible entre les lignes des *Dialogues*, résulte de la configuration identitaire engendrée par l'attention accordée à l'altérité au cours du voyage. Le troisième monde de Bonoli n'est pas éloigné du concept de l'identité narrative, lieu de la rencontre de l'histoire collective et de l'histoire personnelle selon Ricoeur<sup>106</sup>. Car, en effet, les *Dialogues* se terminent par la reconnaissance de l'importance de la découverte de l'*autre* pour la configuration de *soi*, aux risques et périls de l'identité-*idem* de l'écrivain, mais au secours de l'*ipséité* :

Pourquoi le Huron, qui va essuyer les fatigues de la Pêche & de la Chasse ne porte-t-il point d'envie au Huron qui reste tranquillement dans sa Cabane? [...] C'est que nous consultons uniquement la Lumière naturelle, & que nous y ajustons nos sentimens & nos volontez<sup>107</sup>.

Ainsi, le débat des *Dialogues* se termine sur un conseil qui remet en question la foi en Dieu, alors que, selon Adario, celle-ci ne serait pas source d'harmonie dans une communauté.

---

<sup>104</sup> Thiébaud, *op. cit.*, p.162.

<sup>105</sup> Lahontan, *op. cit.*, p.79, 84.

<sup>106</sup> Paul Ricoeur, « L'identité narrative », *Revue Esprit*, (Éditions Esprit), juillet 1988, p.1.

<sup>107</sup> Lahontan, *op. cit.*, p.284.

Par ailleurs, comme le souligne Réal Ouellet, même si le lecteur semble être mis face à une démonstration philosophique, le texte de Lahontan laisse place à une ouverture du sens. En effet, l'Européen lourdaud porte le nom de Lahontan, auteur qui est un critique acerbe de la *doxa*, tandis que le « Sauvage », en la figure d'Adario, a aussi des esclaves en sa possession<sup>108</sup>. Le « philosophe aux pieds nus » n'est donc pas forcément le juste incarné. C'est le dialogue qui permet à Lahontan de mettre en œuvre la démonstration de la faillite d'une connaissance monologique du monde et de proposer une ouverture aux intrigues humaines, résolument dialogiques, qui émergent justement au contact de l'*autre*.

L'œuvre de Lahontan traverse les frontières au sens littéral comme au sens figuré, mais travaille aussi à les brouiller. Naviguant entre philosophie, littérature et anthropologie, nous l'avons vu, l'écrivain voyageur met en forme le réel de façon inédite en situant son texte au croisement de plusieurs genres. Ce travail lui permet d'occuper une position marginale aussi bien dans le domaine intellectuel que diplomatique, ce qui n'empêchera pas ses publications de provoquer une onde de choc en Europe.

Pour Édouard Glissant, le processus de créolisation, impliquant la configuration de l'identité à travers les relations, a commencé à s'affirmer à partir de la colonisation. Il remarque que :

[c]e qui se fait jour ici, sous le spectacle des hégémonies, c'est bel et bien la fracture de l'universel généralisant et à priori, la surprise de l'étant, de l'existant surgissant, à l'encontre de la permanence de l'être<sup>109</sup>.

---

<sup>108</sup> Réal Ouellet, *op. cit.*, 2010, p.41.

<sup>109</sup> Édouard Glissant, *op cit.*, 1995, p.51.

Glissant explique en effet en quoi la créolisation relève d'un état de fait quant à la situation actuelle du monde et il la définit comme un processus où « [l]es éléments hétérogènes les plus éloignés sont mis en présence et produisent un résultat imprévisible<sup>110</sup> ». La créolisation résulterait selon lui d'une « mutation douloureuse de la pensée humaine » dont la littérature de voyage québécoise témoigne depuis ses premières armes<sup>111</sup>. Déjà, avec Lahontan, il y aurait émergence de l'idée d'une recomposition par traces de l'identité chez les migrants, une identité qui pourrait être valable pour tous, une identité-monde. Chez Glissant, cette dernière est à concevoir telle une riposte aux pensées de système qu'il relie à la conquête<sup>112</sup>.

C'est pour ces raisons que je pense que le terme de créolisation s'applique à la situation actuelle du monde, c'est-à-dire à la situation où une « totalité terre » enfin réalisée permet qu'à l'intérieur de cette totalité, les éléments culturels les plus éloignés et les plus hétérogènes s'il se trouve puissent être mis en relation et que cela produise des résultantes imprévisibles<sup>113</sup>.

Dans la visée d'être en symbiose avec les crises qui parcourent le monde, Glissant propose de prêter attention à l'émergence d'une « poétique de la Relation » où l'identité est ouverte à l'*autre* sans pour autant se diluer. Cette refonte littéraire tend vers ce que Dominique Fisher nomme une « fiction documentaire », qui s'accompagnerait d'une mise en crise du sujet:

La fiction documentaire envisage le roman non plus à partir de la narrativité, mais à partir de ses ruptures et de l'agencement des structures narratives et de la forme. Selon Pireyre, cet assemblage de matériaux hétérogènes ne vise pas à créer un effet de réel, mais plutôt à traiter le réel comme un problème<sup>114</sup>.

---

<sup>110</sup> Édouard Glissant, *op. cit.*, 1995, p.21.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p.14.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p.15.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p.19.

<sup>114</sup> Dominique D. Fisher, « L'esthétique et la politique du réel dans la littérature aujourd'hui », Chap. dans *Art et politique : la représentation en jeu*, Presses de l'Université du Québec, « coll. Esthétique », 2011, p.61.



En cela, l'*ethos* d'écrivain voyageur du Baron de Lahontan paraît être porteur d'une tendance forte de la littérature contemporaine qui travaille le réel comme un matériau à assembler : un matériau détaché du cadre des frontières nationales et critique des mythes fondateurs liés à la figure des conquérants du Nouveau Monde :

Pour ce qui est des sociétés où ne fonctionne pas de mythe fondateur, sinon par un emprunt – et je veux ainsi parler des sociétés composites, des sociétés de créolisation - la notion d'identité se réalise autour des trames de la Relation qui comprend l'autre comme inférent<sup>115</sup>.

C'est bien là où la fonction subversive du dialogue apparaît efficiente, puisqu'il remet en question la notion même d'identité pour tendre vers une « société composite ». Cette posture épistémologique est générée par un regard se rapprochant de l'anthropologie culturelle, alors que l'écrivain explore et questionne les avenues de la prise de parole pour commenter le réel. Le choc de la rencontre fonde la structure du texte et génère, par le biais de la fiction, une pensée du brouillage, du doute et du tremblement qui ébranle les certitudes et les discours monologiques.

---

<sup>115</sup> Édouard Glissant, *op. cit.*, 1995, p.48.

## Chapitre III

### *Littérature de la Relation dans Volkswagen Blues*

#### 1. *Crise et mise en intrigue*

Dans *Volkswagen Blues*, le personnage de Jack Waterman tient le rôle de l'écrivain voyageur qui entre en interaction avec l'altérité, celle-ci étant d'abord incarnée par le personnage de Pitsémine, signifiant « La Grande Sauterelle » en Montagnais. Tout comme dans les *Dialogues avec un Sauvage*, le voyageur allochtone du texte porte le même prénom que l'auteur. La mise en récit de *Volkswagen Blues* entretient un rapport étroit avec le réel de l'auteur puisque Jack Waterman et Jacques Poulin poursuivent la même quête d'accomplissement personnel à travers l'écriture. En effet, Poulin a affirmé en entrevue que le personnage de Jack Waterman était son *alter ego* fictif, bien que ce dernier possède sa trajectoire propre<sup>116</sup>. Jack occupe la posture de celui qui doute, alors que dans les *Relations* de Jacques Cartier, ainsi que dans les *Dialogues* de Lahontan, les voyageurs s'évertuaient justement à convaincre de la justesse de leur quête. Cette dernière était d'ailleurs très claire dès le départ, alors qu'il en va tout autrement dans *Volkswagen Blues*. Ceci dit, l'enjeu identitaire est au cœur du roman et est lisible à chacun des trente-trois courts chapitres où est filé un long dialogue entre Pitsémine et Jack qui se sont mis sur la route de l'Ouest pour retrouver Théo, le frère du protagoniste. Le casse-tête de l'identité est immédiatement posé comme épice du roman lorsque

---

<sup>116</sup> Isabelle Houde, « Jacques Poulin : entre la mémoire et l'imagination », *La Presse* [En ligne], 7 février 2015, <http://www.lapresse.ca/arts/livres/entrevues/201502/06/01-4841969-jacques-poulin-entre-la-memoire-et-limagination.php>.

Jack explique que Théo est celui qui a jadis choisi son nom de plume : Jack Waterman<sup>117</sup>. Si c'est Théo qui a choisi le nom de plume de l'écrivain voyageur, on peut en déduire que Jack exprime la volonté de retrouver la source de son propre nom et donc de retrouver le secours de l'*idem* pour se rebâtir. Jack indique aussi très tôt qu'il cherche à « se raccrocher » à quelque chose, alors qu'il ressent qu'« [i]l y a des jours où vous avez l'impression que tout s'écroule... en vous et autour de vous [...]»<sup>118</sup>. Cette volonté d'effectuer un voyage sur les traces de son frère inscrit le voyage de Jack dans un déplacement vers le *même*, ce *même* étant le grand absent de la vie du personnage qui dit avoir ressenti un effondrement en lui et autour de lui. À la lumière de ces informations sur l'origine du voyage de Jack, le motif du voyageur semble découler d'une tension vers un « pôle supérieur de l'identité narrative », phénomène qui se produit lorsque « [...] l'*ipse* pose la question de son identité sans le secours et l'appui de l'*idem*»<sup>119</sup>. En clair, Jack ne semble plus trop savoir qui il est et s'il se présente à Pitsémine comme un écrivain, il lui avoue aussi n'avoir aucun chantier d'écriture en cours<sup>120</sup>.

Chez Jack Waterman, l'obsession de l'écriture cède le pas à celle de retrouver son frère, alors que la volonté de définir une quête se dégage comme le leitmotiv du protagoniste masculin, et corrélativement de l'intrigue du roman. Aussi le narrateur précise-t-il que Jack pense sans arrêt à son frère. Ce point de départ de l'histoire permet de penser que les origines, ici énoncées par le biais du lien fraternel et de l'enfance, et

---

<sup>117</sup> Jacques Poulin, *Volkswagen Blues*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1984, p.42.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p.14.

<sup>119</sup> Paul Ricoeur, *op. cit.*, 1990, p.150.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p.43.

l'écriture, formeront un duo d'où émergeront le questionnement, le doute et finalement une quête de sens.

L'indice que détient Jack pour retrouver son frère est révélateur du lien qui unit la quête de Jack aux écrivains voyageurs des temps passés. Il s'agit d'une carte postale, d'abord indéchiffrable pour lui, où apparaît l'extrait suivant de la première relation de Cartier :

Le XXIII<sup>me</sup> jour dudict moys nous fismes faire une croix de trente piedz de hault qui fut faite devant *plusieurs* d'eulx sur la poincte de l'entree *dudit* hable\* soubz le croysillon de laquelle mismes ung escusson en bosse a troys fleurs de lys et dessus ung escripseau en boys engravé en grosse lettre de forme où il y avoit Vive le Roy de France. Et icelle croix plantasmes sur *ladite* poincte devant eulx lesquelz la regardoyent faire et planter. Et apres qu'elle fut eslevée en l'air nous mismes tous á genoulx les mains jointes en adorant icelle devant eulx. Et leur fismes signe regardant et leur monstrant le ciel que par icelle estoit nostre redemption dequoy ilz firent *plusieurs* admyrations en tournant et regardant icelle croix<sup>121</sup>.

À l'image de l'équipage de Cartier dont le regard est rivé sur une croix de bois affichant « Vive le roi de France », il semble que Jack cherche à se donner un but précis comme si cela avait plus d'importance que l'issue de la recherche. Sur plusieurs plans, cet extrait semble agir dans le roman à titre de mise en abyme du voyage qu'effectueront Jack et Pitsémine. Le personnage indique qu'il a trouvé cette carte dans le livre *The Golden Dream* de Walker Chapman, qui traite de la quête de l'« Eldorado », royaume mythique qui a fait rêver les conquistadores espagnols. Le livre de Chapman enveloppe donc l'indice principal dont dépend Jack pour retrouver son frère. On peut déjà se douter que cet indice ouvrira sur une transformation de la visée historique de la colonisation par Jack, l'*ethos* du personnage s'annonçant d'emblée très éloigné des figures de conquérants. Ainsi, ce livre est une indication quant à la source du texte de la carte

---

<sup>121</sup> Jacques Cartier, *op. cit.*, p.116.

postale, mais il renvoie aussi aux sources auxquelles s'abreuvaient Jack et son frère pour peupler leur imaginaire, comme le révèle Jack lorsqu'il raconte à la Grande Sauterelle des bribes de son passé :

Ils marchèrent sur la grève. Ils se mirent à parler de Théo et l'homme raconta quelques souvenirs de l'enfance qu'ils avaient vécue, son frère et lui, dans une grande maison de bois située au bord d'une rivière, tout près de la frontière des États-Unis; ensuite il évoqua plusieurs exploits des découvreurs et explorateurs de la Nouvelle-France : Champlain, Étienne Brûlé, Jean Nicolet, Radisson, Louis Jolliet et le père Marquette, Cavalier de La Salle, d'Iberville et La Vérendrye. Brusquement le visage de la fille se ferma et elle prit un air triste et buté<sup>122</sup>.

Ici le personnage de la Grande Sauterelle est heurté par les références culturelles de Jack ce qui laisse déjà présager des prises de position historiographiques divergentes. Jack tente d'ailleurs plus loin de défendre l'explorateur Étienne Brûlé devant sa compagne de voyage, mais il confie ensuite qu'il prend peut-être le parti de ce voyageur étant donné qu'il le confond avec Théo.

- C'est pas Étienne Brûlé que vous cherchez à défendre, c'est votre frère Théo. Vous avez peur que votre frère ait fait quelque chose de mal...mais comme cette idée vous déplaît, vous la refoulez dans votre inconscient et, au lieu de défendre la conduite de votre frère, vous défendez celle d'Étienne Brûlé.

[...]

- Vous avez peut-être raison [...]. J'admets que, dans le fond, c'est à Théo que je pense. Probablement que je me sens coupable de quelque chose. Mais de quoi? C'est difficile à dire parce qu'il y a toujours de la brume dans ma tête... [...] – Ah oui. Je me sens coupable...de ne pas avoir aidé mon frère au moment où il avait besoin de moi. Voilà, je pense que c'est ça<sup>123</sup>.

Ainsi, Pitsémine paraît être en mesure d'aider Jack à chasser la brume qui lui embrouille les idées et s'annonce déjà comme une partenaire essentielle dans la résolution de la quête, voire de l'énigme que représente la disparition de son frère. Jack revendique d'ailleurs avant tout une posture d'écrivain, de littéraire, et cela tend à justifier son *ethos* d'errant. En effet, écriture et voyage se complètent et se répondent dans sa perspective.

---

<sup>122</sup> Jacques Poulin, *op. cit.*, p.27.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p.77.

Sa traversée transaméricaine, comme il l'explique sans détour à sa compagne de voyage, vient pallier un manque qu'il vit.

Plus loin dans le roman, Jack annonce que pour lui « l'écriture [est] une forme d'exploration », puis il ajoute qu'il aimerait « un beau jour », comprendre « comment ça marche, le rapport entre les gens<sup>124</sup> ». Cette sorte de révélation répond à son observation initiale, alors qu'il se présentait comme n'ayant pas encore subi l'épreuve du réel : « Et il ne put s'empêcher d'ajouter, un peu tristement : -Tout ce que je sais, ou presque, je l'ai appris dans les livres<sup>125</sup> ». Par une sorte d'amalgame, Jack se met sur la route de son frère, de lui-même, ainsi que des colons français des siècles passés, toutes ces identités étant reliées à la permanence égarée de son identité. Comme si le support écrit ne suffisait plus, il semble devoir se tourner vers un autre mode de mise en contact avec la connaissance.

C'est ici également que le personnage de Pitsémine intervient. En effet, elle explique très tôt à Jack qu'elle est portée par une toute autre vision du monde que la sienne, comme s'il était indispensable qu'il le comprenne pour qu'ils puissent continuer à voyager ensemble dans une certaine harmonie :

Quand vous parlez des découvreurs et des explorateurs de l'Amérique...Moi, je n'ai rien en commun avec les gens qui sont venus chercher de l'or et des épices et un passage vers l'Orient. Je suis du côté de ceux qui se sont fait voler leurs terres et leur façon de vivre. [...] On est arrivés par l'Ouest et vous êtes arrivés par l'Est. Il y a 7000 kilomètres qui nous séparent!<sup>126</sup>

Ce que Pitsémine reproche à Jack, c'est de ne parler que d'une seule version de l'histoire : celle des vainqueurs. Or, il était indispensable que Jack rencontre la jeune

---

<sup>124</sup> *Ibid.*, p.289.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p.30.

<sup>126</sup> Jacques Poulin, *op. cit.*, p.28.

métisse pour être en mesure de prendre conscience des failles de son discours. Il répond d'ailleurs à la critique en faisant la narration du rituel indien qui aurait donné naissance à la légende de l'Eldorado<sup>127</sup>. La relation interculturelle est ici sans équivoque et montre que le dialogue intervient directement dans la formation de l'identité narrative des personnages. Par opposition à l'absence de la parole des Autochtones dans l'historiographie nord-américaine, il apparaît ici que le Pitsémine a voix au chapitre et contribue en plus à situer la quête romanesque dans une perspective de réécriture de l'histoire. L'altérité du personnage de Pitsémine par rapport à Jack et à sa version de l'histoire se manifestent notamment lorsqu'elle dialogue avec ses souvenirs en allant dormir près de la tombe du vieux chef autochtone Thayendanega.

Pitsémine est une grande lectrice et sa connaissance de l'histoire repose notamment sur le savoir écrit, mais sa façon d'y accéder repose sur un geste subversif. En effet, elle bâtit ses connaissances en empruntant des livres à la bibliothèque à sa manière, soit en les dissimulant pour les renvoyer ensuite par la poste. En fait, Pitsémine s'approprie l'histoire à un niveau très intime. Elle paraît d'ailleurs être en proie à un ravissement lorsqu'elle et Jack arrivent au camping des Mille Îles. Elle n'adresse pas la parole à Jack de la soirée et lorsqu'il lui demande à quoi elle pense elle répond : « Je ne pense pas [...]. Je rêve<sup>128</sup> ». Puis, à l'air maussade qu'affiche Jack elle comprend qu'il aimerait continuer le dialogue. Elle lui explique alors qu' « on est tout seul quand on rêve et [que] ça ne peut pas être autrement<sup>129</sup> », mais elle poursuit en lui donnant accès au contenu de sa rêverie et raconte qu'elle observait les grands canots d'écorce de leurs ancêtres. L'histoire est donc

---

<sup>127</sup> *Ibid.*, p.29.

<sup>128</sup> Jacques Poulin. *op. cit.*, p.55.

<sup>129</sup> *Ibid.*

à la source du ravissement de la jeune femme. Corrélativement à cet épisode, la relation des protagonistes atteint un niveau de transparence et d'intimité qui ira en s'accroissant tout au long de leur voyage : Pitsémine a accès au *blues* de Jack et ce dernier a accès aux rêves de Pitsémine. Ensemble, ils travaillent à dénouer ces réseaux de références chargés d'émotions vives. Un autre exemple de situation de transfert qui intervient dans leur parcours figure dans le passage où Pitsémine emprunte les vêtements de Jack pour se faire passer pour un homme. À ce moment, la frontière entre le domaine de l'intime, relié notamment à la corporalité, et celui du collectif est déjouée par la protagoniste qui n'a que faire des règlements et des normes sociales puisqu'elle les réinvente. Sans le secours de « l'identité racine », « [...] conception sublime et mortelle que les peuples d'Europe et les cultures occidentales ont véhiculée dans le monde, à savoir que toute identité est une identité à racine unique et exclusive de l'autre<sup>130</sup> », Jack et la Grande Sauterelle sont poussés vers la création des relations indispensables à la configuration de *soi* dans un monde où les cultures des Premières Nations se sont effritées au contact de la totalité-monde. Le choix de Poulin de donner une identité métisse au personnage de Pitsémine semble d'ailleurs prendre en charge cet effritement qui, bien que vertigineux, est créateur de culture. Selon Glissant, cette totalité ne pourrait tendre vers l'harmonie politique que par un travail d'ouverture de l'imaginaire et c'est bien la tâche à laquelle les protagonistes de *Volkswagen Blues* paraissent s'attacher<sup>131</sup>.

---

<sup>130</sup> Édouard Glissant, *op. cit.*, 1995, p.19.

<sup>131</sup> Édouard Glissant, *op. cit.*, 1995, p.50.



## 2. *Le Volks : générateur de synthèse de l'hétérogène*

La synthèse de l'hétérogène réalisée par l'agencement des faits est déclenchée dans *Volkswagen Blues* par la rencontre concrète entre Jack et la Grande Sauterelle. Aussi, la jeune métisse s'affirme-t-elle très tôt comme guide dans la quête de Jack, comme pour prendre en charge le rendez-vous manqué entre les Autochtones et Jacques Cartier, tel qu'il figure sur la carte postale qu'a reçue Jack, il y a des années. La Grande Sauterelle en vient d'ailleurs à appeler Jack du nom de Watson ce qui la pose du coup comme le Sherlock Holmes du couple. Si on accepte de lire la recherche de Théo, le frère de Jack, comme une sorte d'enquête, dès lors l'entrée en scène de la Grande Sauterelle évoque un renversement du rôle de l'*autre* dans l'expérience du voyage, puisqu'ici l'*autre* acquiert la position du découvreur : il manœuvre le gouvernail. À l'opposé, cet extrait des *Relations* montre clairement comment Cartier et son équipage enlevaient des membres des Premières Nations pour les amener dans leur embarcation: « [...] et les fist on entrer dedans *notre* navire. Dequoy furent bien estonnez. Et eulx estans entrez furent asseurez par le cappitaine qu'ilz [n'auraient] nul mal en leur monstrant grant signe d'amour<sup>132</sup> ».

Dans *Volkswagen Blues*, l'*autre*, par la figure de la métisse, intervient dans l'intrigue par le mouvement inverse, soit en choisissant d'intervenir dans l'histoire plutôt que d'y être entraîné de force: « [...] la fille leva le pouce de la main gauche sans se retourner. Il la dépassa, immobilisa le Volks sur l'accotement de la route et fit clignoter ses feux d'urgence. La fille ouvrit la portière<sup>133</sup> ». La Grande Sauterelle s'invite dans le Volks pour ensuite rapidement prendre le volant du Volks...et de l'enquête! C'est elle

---

<sup>132</sup> Jacques Cartier, *op. cit.*, p.117.

<sup>133</sup> Jacques Poulin, *op. cit.*, p.10.

aussi qui suggère d'aller débiter les recherches au musée de Gaspé. Ce faisant, elle dirige également Jack vers sa propre quête, puisque sa mère travaille au musée. Il est donc clair que Pitsémine amène Jack vers une nouvelle compréhension de son histoire passée, tant collective que personnelle. En effet, l'intrigue démarre avec une sorte de duel qui est mis en tension tout au long du roman, entre les programmes narratifs distincts des protagonistes. C'est ce qu'expose on ne peut plus clairement l'épisode où chacun regarde une carte différente au musée de Gaspé : Jack observant une carte du territoire de l'Amérique du Nord alors qu'il appartenait à la France au milieu du 18<sup>e</sup> siècle et Pitsémine s'attardant plutôt à celle qui montre l'Amérique du Nord avant l'arrivée des Blancs<sup>134</sup>.

Adoptant la perspective de Michel de Certeau, il est possible d'affirmer qu'une critique des lieux d'émergence du discours historiographique est ici fictionnalisée dans la mise en récit.

Le réel qui s'inscrit dans le discours historiographique provient des déterminations d'une place. Dépendance à l'égard d'un pouvoir établi par ailleurs, maîtrise des technique concernant les stratégies sociales, jeu avec les symboles et les références qui font autorité dans le public, tels sont les rapports effectifs qui semblent caractériser ce lieu d'écriture<sup>135</sup>.

Dans son article « Pour une nouvelle symbolique francophone. La construction d'une identité interculturelle », Paul Dubé rappelle la proposition de l'historien Albert d'Haenens : « « Pour se réidentifier », dit ce dernier, « une communauté doit changer d'histoire »<sup>136</sup> ». Cette affirmation s'applique tout à fait au chemin parcouru par les conducteurs du Volks. En effet, la nécessité d'écrire l'histoire autrement et d'en

---

<sup>134</sup> Jacques Poulin, *op. cit.*, p.20.

<sup>135</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, p.17,18.

<sup>136</sup> Paul Dubé, « Pour une nouvelle symbolique francophone. La construction d'une identité interculturelle », chapitre dans *Des cultures en contact. Visions de l'Amérique du Nord francophone*, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2005, p.35.

réordonner le parcours est mise en relief lors de leur passage au musée de Gaspé. Lorsque Jack essaie d'avoir des explications auprès du commis à propos du texte qui figure sur la carte postale, celui-ci est présenté comme quelqu'un au regard figé... sur un album de *Superman*. Il répond sèchement aux questions de Jack ne pas pouvoir l'aider, n'étant pas lui-même un expert en textes anciens. Là-dessus, il se replonge dans sa lecture<sup>137</sup>. Ce personnage est chargé de transmettre l'histoire, mais s'intéresse manifestement plus à un livre sur les super-héros qu'à une recherche historiographique. La capacité de s'ouvrir à une quête de sens paraît entravée dans le musée, mais des réponses se trouvent dans les marges du musée, puisque, de son côté, « [l]a femme de ménage essay[e] de voir la carte par-dessus l'épaule de Jack. [...] – On peut voir? fit-elle<sup>138</sup> ». Mais comme Jack ne répond pas elle doit lui prendre la carte postale des mains. Elle identifie tout de suite l'origine du texte.

Selon le critique Pierre L'Hérault, *Volkswagen Blues* s'inscrit sous le signe de la mouvance et du transfert et est résolument dialogique. Les rapports entre Jack, le blanc, et Pitsémine, la métisse, tour à tour au volant du Volks, sont analysés par L'Hérault en termes de décentrement. Selon lui, Pitsémine intervient dans la quête de Jack pour l'amener vers le multiple. Ce faisant, elle participe à un renversement du modèle narratif occidental classique s'inscrivant dans la linéarité<sup>139</sup>. En effet, le déplacement de *soi* des protagonistes s'effectue au fil de leur dialogue, celui-ci étant ponctué par des rencontres sur « la piste de l'Oregon » vers la Californie<sup>140</sup>. La rencontre avec l'*autre* infléchit le

---

<sup>137</sup> *Ibid.*, p.17.

<sup>138</sup> *Ibid.*

<sup>139</sup> Pierre L'Hérault, « Volkswagen Blues: traverser les identités », *Voix et Images*, volume 15, numéro 1 (1989), p. 29.

<sup>140</sup> Jacques Poulin, *op. cit.*, p.239.

parcours et les détours du voyage, elle n'est jamais naïve et des médiations, ou des barrières signifiantes, interviennent de façon récurrente dans les relations des voyageurs. On assiste par exemple à un dialogue entre Jack et une femme qui est derrière une vitre, ainsi qu'à l'impossibilité pour les personnages de rencontrer les propriétaires d'une maison à cause de leurs chiens de garde<sup>141</sup>. Ces épisodes au dénouement infructueux inscrivent la prudence dans leur rapport à l'altérité.

Ces situations ne sont pas sans rappeler les obstacles au dialogue avec l'*autre*, tels que la langue, la recherche d'épices et de pierreries, l'incapacité à voir le nouveau, qui marquent également l'histoire des premiers contacts européens avec les Premières Nations. C'est en effet ce que donne à lire la carte postale qui provoque le déplacement de Jack, où figure, rappelons-le, un extrait des *Relations* de Cartier. La Grande Sauterelle en vient à « examiner » et à « étudier » la carte : elle y repère alors le mot « croix », tandis que Jack propose d'y lire « voix<sup>142</sup> ». L'idée de remplacer la croyance en un discours unique, ici symbolisé par la croix, par une diversité de « voix » fait ainsi son entrée dans le texte. Le changement est alors recherché comme une nécessité par Jack, qui en vient progressivement à intégrer une autre version de l'histoire que celle des explorateurs du Nouveau Monde. En effet, si Pitsémine occupe d'abord une posture hors-cadre, son intégration dans le Volks et dans la quête de Jack va provoquer un dialogue davantage orienté vers la recherche d'un consensus que vers une confrontation. Aussi l'identité de Pitsémine fera-t-elle partie intégrante du développement de l'intrigue.

---

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 14, 15.

Il est possible d'imaginer, à la suite de Pierre Nepveu, les protagonistes de *Volkswagen Blues* comme des êtres qui s'exposent à la pluralité du monde :

Mais le pluralisme fort *expose* les différences, il les mesure et les interroge, les traverse comme un incessant problème, comme un brouillage ou un désordre à assumer et à surmonter autrement que par des appels dogmatiques à l'unité, à l'identité ou au recentrement<sup>143</sup>.

Éloge du pluralisme, mais également de la relation, *Volkswagen Blues* propose également de revisiter l'historiographie nord-américaine. Jack affirme s'être mis à la recherche de Théo parce que son frère « [...] comme les pionniers, était absolument convaincu qu'il était capable de faire tout ce qu'il voulait ». Par la condensation des souvenirs de l'enfance, le personnage de Théo est relié aux explorateurs des temps anciens. Or, Jack retrouve ce dernier dans un état lamentable, souffrant de « creeping paralysis », cette maladie évoquant pour les deux compagnons de route « [...] l'image d'un homme rampant sur le sol comme un insecte<sup>144</sup> ».

Pour Jack, ce renversement de situation, alors que le frère retrouvé se révèle définitivement absent, n'est pas sans rappeler le travail d'inversion de la figure héroïque du conquérant opéré dans les *Dialogues avec un Sauvage*. Jacques Poulin a affirmé en entrevue: « [...] la première version [...] s'arrêtait lorsque Jack revoit Théo en fauteuil roulant et que celui-ci ne le reconnaît même pas. Je trouvais que c'était une fin normale, logique, mais quelqu'un à qui j'ai fait lire le texte m'a dit que c'était trop « brutal »», et il ajoute, « mais je trouvais que l'histoire ne pouvait pas finir autrement, étant donné ce qui s'était passé avant<sup>145</sup> ». L'identité disparue de Théo évacue l'idée que s'était construite

---

<sup>143</sup> Pierre Nepveu, *L'écologie du réel*, Boréal, 1988, p.215.

<sup>144</sup> Jacques Poulin, *op. cit.*, p.286.

<sup>145</sup> Jean-Denis Côté, « Un entretien avec l'écrivain Jacques Poulin », *Études canadiennes/Canadian Studies*, Bordeaux-Pessac, no 46 (1999), p.91.

Jack à propos de son frère, celui-ci constituant originellement le motif du voyage. À ce sujet, il dit à la Grande Sauterelle : « Peut-être que j'aimais seulement l'image que je m'étais faite de lui », mais il accepte rapidement de s'en détacher, puisque la recherche de son frère constituait une sorte de prétexte pour se retrouver lui-même<sup>146</sup>. Jack et Pitsémine ont suivi la route de l'Ouest, mais n'ont découvert ni « Eldorado », ni « Paradis perdu », ni le Théo aventurier issu des souvenirs de Jack. Ceci dit, les protagonistes expriment la même satisfaction à la fin lorsqu'ils affirment tout simplement vouloir continuer le voyage : « Elle voulait rester un certain temps à San Francisco : elle pensait que cette ville, où les races semblaient vivre en harmonie, était un bon endroit pour essayer de faire l'unité et de se réconcilier avec elle-même<sup>147</sup> ». C'est que leur enquête n'a jamais porté que sur la possibilité de réaliser une synthèse de l'hétérogène, dont le développement relève de l'« acte de composition » même du roman. Jack, de son côté, continuera son exploration de l'écriture et, comme le dit Pierre Nepveu,

[i]l faudrait peut-être alors concevoir le vieux Volks de Poulin comme une métaphore même de la nouvelle culture québécoise : indéterminée, voyageuse, en dérive, mais « recueillante » [...]. Il y a là l'affirmation d'une culture qui ne se contente pas de repérer les traces et les différences, de patauger dans le pluriel et de jouir de son déracinement, mais qui suppose une véritable conscience éthique, capable d'accueillir l'ici à même une attention aux formes et un constant dialogisme<sup>148</sup>.

En somme, la fonction du Volks et de l'écriture fictive paraît être la même, soit de donner forme à une culture multiforme. La séparation finale du duo signifie la clôture du récit sans pour autant résoudre l'enquête initiale, comme si la clé de cette dernière résidait dans l'exploration de la fragmentation de l'identité. Celle-ci s'inscrit d'ailleurs tel un leitmotiv dans la forme même du roman divisé en trente-trois courts chapitres.

---

<sup>146</sup> *Ibid.*, p.289.

<sup>147</sup> Jacques Poulin, *op. cit.*, p.288.

<sup>148</sup> Pierre Nepveu, *op. cit.*, p.217.

L'intégration de quelques photographies le confirme, alors que ces images donnent à voir les traces du réel agencées par le récit grâce au développement de l'intrigue, tels des ancrages permettant aux personnages de se réconcilier avec une identité issue du pluralisme. Dès lors, le voyage agit tel un acte épistémologique ouvrant le même champ des possibles que l'écriture.

À travers son aspiration à saisir l'*autre*, Jack trouve l'inspiration au bout de sa route.

Jusqu'à la dernière ligne du roman, l'*autre* est source de ravissement créateur :

[...] il souriait malgré tout à la pensée qu'il y avait, quelque part dans l'immensité de l'Amérique, un lieu secret où les dieux des Indiens et les autres dieux étaient rassemblés et tenaient conseil dans le but de veiller sur lui et d'éclairer sa route<sup>149</sup>.

L'écrivain se tourne résolument vers la quête de l'écriture, mais celle-ci est portée par un espoir nouveau semble-t-il, un espoir détaché de son sort individuel, soit l'espoir de participer à la reconfiguration du « Grand rêve de l'Amérique »:

Avec le temps, le « Grand Rêve de l'Amérique » s'était brisé en miettes comme tous les rêves, mais il renaissait de temps à autre comme un feu qui couvrait sous la cendre. Cela s'était produit au 19<sup>e</sup> siècle lorsque les gens étaient allés dans l'Ouest. Et parfois, en traversant l'Amérique, les voyageurs retrouvaient des parcelles du vieux rêve qui avaient été éparpillées ici et là, dans les musées, dans les grottes et les canyons, dans les parcs nationaux comme ceux de Yellowstone et de Yosemite, dans les déserts et sur les plages comme celles de la Californie et de l'Oregon<sup>150</sup>.

Si Jack est bien loin de correspondre à sa propre conception de l'écrivain idéal, celui qui pond une œuvre grandiose en quelques jours de travail acharné, il n'en est pas moins en mesure de redonner un sens à cette Amérique qui se serait « désémantisée<sup>151</sup> ».

*Volkswagen Blues* propose une réhabilitation de l'écriture de voyage comme littérature de la Relation permettant l'émergence d'un Nouveau Monde où les éléments culturels du *soi* ne se définissent plus par opposition à ceux de l'*autre*, mais se créolisent plutôt à son

---

<sup>149</sup> Jacques Poulin, *op. cit.*, p.290.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p.101.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p.47, 50.

contact « [...] c'est-à-dire qui réellement s'imbriquent et se confondent l'un dans l'autre pour donner quelque chose d'absolument imprévisible, d'absolument nouveau et qui est la réalité créole<sup>152</sup> ». La recherche d'une définition de *soi* figure tel l'objet inaccessible qui fait écrire, selon le même principe que le ravissement produit par la rencontre avec les Autochtones. Le roman est donc configuré comme une sorte d'enquête pour retrouver le frère perdu d'une part, mais aussi pour que les protagonistes se retrouvent eux-mêmes d'autre part. Le Volks fait alors simultanément figure de lieu de rencontre et de vecteur de déplacement permettant aux personnages de traverser l'Amérique d'Est en Ouest et d'ainsi ponctuer leur réflexion de rencontres fantasmées et réelles. La reconfiguration identitaire qui en découle est donc nécessairement issue d'une combinaison de narrations dont l'agencement particulier, bien que mouvant, contribuerait à la spécificité de la culture québécoise : une culture de la Relation.

---

<sup>152</sup> Édouard Glissant, *op. cit.*, 1995, p.14.



## Conclusion

### *Une culture de la Relation*

L'analyse de trois textes relevant de l'écriture de voyage, aux formes aussi variées que le récit avec un seul narrateur, le dialogue philosophique fictif et le roman, m'a permis de comparer des mises en intrigue liées à des prises de position très différentes dans le rapport établi avec l'*autre*. Les littératures de la Relation, dont font partie certaines formes de l'écriture de voyage, soit celles, selon le vocabulaire de Glissant, qui s'éloignent de l'« identité racine » pour tendre davantage vers une « identité rhizome », m'apparaissent bien ancrées dans la tradition littéraire québécoise. En effet, si la rencontre avec les Autochtones constitue un enjeu essentiel dans les textes de Cartier, de Lahontan et de Poulin, c'est qu'elle est à la source d'un choc, voire d'une crise, à laquelle les auteurs semblent conférer une importance fondamentale. Cet enjeu, développé sous l'angle d'une analyse du sujet, avec l'appui de la contribution théorique de Paul Ricoeur, permet de mettre en lumière les tensions entre l'identité-*idem* et l'identité-*ipse* qui vont orienter le personnage du voyageur dans le choix des paramètres de sa relation avec le personnage autochtone. Dans cette perspective, l'étude des transformations de l'écriture de voyage se révèle une piste féconde pour saisir la particularité d'une culture traversée depuis sa genèse par le contact avec l'altérité. À travers le parcours des relations établies dans les différents textes analysés, il est possible de saisir la transformation des formes et des intrigues comme témoignant d'une certaine progression dans la configuration des histoires : il s'agirait d'un travail de configuration tendant vers l'intégration des Premières Nations à une définition identitaire collective. De par cette prise en charge

particulière de l'altérité, cette littérature de voyage s'éloignerait de toute forme d'instrumentalisation de l'*autre* puisque, comme le rappelle Glissant « [v]ivre la totalité-monde à partir du lieu qui est le sien, c'est établir relation et non pas consacrer exclusion<sup>153</sup> ». Justement, la persistance du « problème » de la rencontre avec l'altérité, depuis les premiers contacts européens jusqu'à l'histoire québécoise contemporaine, permet d'affirmer que l'intégration de l'histoire de l'*autre* dans le chemin particulier effectué par les non-autochtones constitue, au Québec, une nécessité identitaire.

L'*autre* comme sujet et allié paraît ici être affaire de littérature, celle-ci prenant le relais de l'impossibilité de l'aboutissement de la découverte du Nouveau Monde. J'ai également soutenu que les *Dialogues avec un Sauvage* et *Volkswagen Blues* mettaient en œuvre une intrigue où l'*autre* en venait à faire partie intégrante de l'identité des voyageurs allochtones, ceci pouvant s'expliquer par le fait que l'identité selon Ricoeur peut intégrer le divers et le disparate au point où il est possible de s'affirmer « soi-même comme un autre ». Aussi, si l'échine formelle de ces deux fictions repose sur la grande place accordée au dialogue entre les protagonistes, n'est-ce pas justement le dialogue qui constitue la condition d'existence de l'ouverture à l'*autre* dans la configuration d'une histoire personnelle et collective :

Quant au fameux « soi-même comme un autre », source de la réflexion de Ricoeur, décrirait-il autre chose que l'évidence du dialogue? Cette mise au point ne signifie pas que nous abandonnions à leur sort les dépossédés, les exclus et les marginaux de la vie quotidienne. Au contraire, j'entends faire valoir que la dépossession, moins qu'une contrainte, est un récit dont le sujet doit manier les facettes avec ingéniosité. Il n'y a, en effet, aucun mérite à vanter les infortunes d'une prise de parole solitaire qui met de l'avant l'impuissance et le désarroi<sup>154</sup>.

---

<sup>153</sup> Édouard Glissant, *op. cit.*, 1995, p.50.

<sup>154</sup> Simon Harel, *Humanités jetables*, PUL, coll. « Intercultures; Espaces en perdition », 2008, p.200.

Il s'agirait, selon Harel, de repérer les modalités d'une écriture de la dépossession obligeant le personnage à infléchir sa course, à rompre le pas et à passer outre<sup>155</sup>. En effet, bien que les œuvres de Lahontan et de Poulin mettent en scène des protagonistes en proie à la dépossession identitaire, à un renouveau ou à l'entrée dans un « troisième monde », tel que nommé par Bonoli, elles ouvrent également à un changement de paradigme sur le plan collectif.

Dans les cas de l'écriture de voyage analysée dans le présent essai, cette identité, qui se transforme et se délie, est intrinsèquement reliée à la constitution de l'*ethos* des personnages, qui n'est jamais étranger à celui de l'auteur. Jacques Cartier, Lahontan et Jack Waterman sont tous les trois mis à l'épreuve et sortent changés des relations qu'ils ont établies au fil du voyage et du dialogue. Cartier affirmait vouloir faire l'expérience du nouveau, mais les *Relations* témoignent plutôt de la dominance du registre du *même*. La volonté initiale du découvreur réapparaît dans les œuvres de Lahontan et de Jacques Poulin. La tension entre la concordance, permettant de conserver la cohérence de l'histoire, et la discordance, générant l'intrigue à travers des renversements, est maintenue par le dialogue avec l'*autre*. En effet, la présence de l'altérité devient le lieu de la focalisation de l'intrigue où les enjeux phares, comme le renversement d'un système de valeur ne collant plus à l'identité des protagonistes, se développent et sont filés tout au long des parcours des voyageurs. Dès lors, ces œuvres permettent de mesurer l'étendue des variations du traitement textuel d'une quête identitaire collective. Ainsi, à travers la quête d'unité menée dans les *Relations* il est possible de saisir le caractère d'un voyageur qui résiste au ravissement par l'*autre* tout en projetant sur lui des intentions malveillantes

---

<sup>155</sup> *Ibid.*, p.211.

par rapport à ses objectifs personnels. Sous la guerre à coup de plume menée par Lahontan, l'« acte de composition » réalise la configuration d'une identité orientée vers le renversement de la posture coloniale. Les *Dialogues avec un Sauvage* témoignent de manière radicale du potentiel subversif de l'échange interculturel parce que le personnage de Lahontan se présente comme le porte-parole d'une identité collective immédiatement confrontée, par la voix du « Sauvage » Adario, aux frontières qu'elle s'impose à elle-même. En 1984, le roman de Poulin donne corps à un état de dérive collectif. Ce « blues » est d'ailleurs immédiatement mis en relation par l'auteur avec un véhicule, comme s'il était porteur de la possibilité d'une progression. Ainsi, les configurations identitaires réalisées dans certains textes issus de la littérature de voyage créent des personnages contribuant à la spécificité de la culture québécoise : une culture de la Relation. Loin d'être une réponse intégralement satisfaisante aux inégalités et injustices vécues par les personnes issues des communautés autochtones, ces fictions dialogiques se joignent plutôt aux mouvements revendicateurs initiés par les Premières Nations elles-mêmes pour tourner la page de la passivité et entamer le dialogue entre Allochtones et Autochtones.

## Vers Sagana

*La descendance se fait par le lien maternel. Les femmes sont la source de la Nation, elles possèdent le pays et sa terre. Les hommes et les femmes sont d'un rang inférieur à celui des mères.*

*Article 44 de la constitution iroquoise*

*C'est merveille de voir comme, quand un homme désire beaucoup quelque chose et s'y attache fortement dans son imagination, il a l'impression à chaque instant que tout ce qu'il entend et voit plaide en faveur de cette chose.*

*B. de LAS CASAS*

- Tes livres sont à l'Île. Tu passes toujours ce soir comme prévu?

Je lis le message de mon ex en boucle. J'en oublie de lui répondre. Les mots ne viennent pas. J'avais complètement oublié qu'il venait ce soir. De toute façon je fais ce qu'il faut et c'est tout ce qui importe : j'y vais. Refaire mon ancienne bibliothèque me prendra probablement toute la nuit. Ça m'aidera à me faire une tête pour la suite. Assise dans le premier siège de l'autobus, j'essaie de me remémorer dans l'ordre les événements que je

viens de vivre : le client de *l'Île*, sa main sur ma cuisse, la performance, Grégoire qui est débordé, la foule, la boule disco et puis *blackout* pour me réveiller face à l'artiste, face à Yann. Son regard vif posé sur moi m'a tout de suite appelé. Du coup, je ne sais pas si je l'ai embrassé ou si j'ai rêvé cette partie-là... Demain il part dans le Bas du fleuve et je lui ai dit que j'irais le rejoindre tôt. Ça, je suis certaine de l'avoir dit. Je ne sais pas encore précisément ce qu'il cherche. Un port? Des voiles? Une partenaire de voyage? Déjà, je voudrais tout lui donner. J'ai vraiment mal à la tête. Il a brièvement évoqué une lutte environnementale. Il n'y a rien de plus beau que de se battre pour la mer. Je suis en pleine rage de chocolat, mais je dois aller organiser la bibliothèque. On ne peut tout de même pas ouvrir *l'Île* avec une montagne de livres éparpillés par terre... En plus, j'ai promis à Grégoire que je ferais ma part pour ramasser les dégâts du cabaret. Déjà qu'il y en a pour dire que c'est tout croche là-dedans... S'ils savaient comme on travaille fort pour que notre salle de spectacle resplendisse à chaque représentation, pour que les petits plats qu'on y prépare maison soient savoureux et soient à la hauteur de notre prétention à réinventer le monde... La magie est dans l'amour des ingrédients. S'ils savaient comme on y croit à notre projet de réappropriation durable et éthique du patrimoine religieux, peut-être que ça leur ferait peur et qu'ils ne voudraient pas participer à une telle épopée. Je vois bien que pour beaucoup ce n'est qu'un restaurant qui bat de l'aile... Heureusement j'ai commencé à me créer une carapace face au manque d'imagination d'une grande partie de la clientèle. Il y a quelque chose de cérémonieux au fait d'aller à *l'Île* la nuit, un samedi, sachant que j'y serai seule pour y découvrir des boîtes échouées dans lesquelles il y a un livre qui m'est sacré.

Je dirige mon regard vers mon poing crispé. À l'intérieur il y a la clé de *l'Île*. Je m'aperçois au même instant que je suis arrivée à bon port. Deux minutes plus tard, je délie finalement les doigts et j'ouvre la porte. Parfois je me fais peur à moi-même.

Il faut que je me calme. Alors que cette pensée traverse mon esprit, j'aperçois mon ex étendu sur le canapé. Je l'interpelle. Il ne me répond pas. Je m'approche et constate qu'il dort à poings fermés. Les boîtes sont là. Il y en a au moins une vingtaine. Des grosses et des petites, mais surtout des petites. C'est plus pratique. On était prêt à recevoir les livres. On a déjà commencé à récolter des donations, Grégoire et moi. Rapidement, on a réalisé qu'on aurait besoin de plus d'espace pour entreposer tous ces bouquins. J'ai demandé un budget pour construire une bibliothèque. Elle sera un éloge à *l'Île*, chœur de centaines de voix. Cette bibliothèque construite par les dons des autres sera la première chose qu'on verra en entrant. Moi, la première chose que j'ai vu en poussant la porte c'est mon ex. Étrangement, ça ne me dérange pas qu'il soit là. Il a toujours été une présence rassurante. La douleur de notre rupture n'est plus aussi aigüe. C'était en janvier, ça fera donc bientôt six mois.

Je constate que les livres sont déjà classés par genre. Je prends le temps de respirer profondément pour me calmer. Il faut que je prenne mon temps. Il est impératif que je parvienne à situer ma position. Avant de partir, je vais devoir recomposer le trajet qui m'a menée jusqu'ici. Est-il compatible avec celui de Yann? Ce sera une sorte de ligne du temps réalisée à rebours.

Si j'y allais, ça pourrait commencer comme un rêve. Yann et son voilier Sagana, nommé en référence au royaume mythique jamais découvert par Cartier, ce royaume, à mi-chemin entre l'invention et le fantasme, regorgeant d'or, de rubis et d'épices. L'Eldorado du Nord. Je m'approcherais de Yann sur la grève à l'aurore et nous nous sentirions comme les enfants d'un lieu défiguré par des fantasmes irréalisables...Je lui dirai qu'un vieux capitaine m'a appris une règle élémentaire: il faut savoir modifier la tension de



l'écoute pour être à la limite de faseyement. Alors il saura que j'ai de l'expérience et il n'aura pas peur de prendre le large avec moi.

### **10h PM**

Je me réveille en sursaut. Je voulais attendre Rose. Pour les boîtes...et puis aussi pour connaître l'effet de leur contenu sur elle. Ses pas résonnent dans toute l'église. Il faut dire que l'acoustique est le point faible de ce grand dôme : le son rebondit d'une paroi à l'autre sans rien pour l'arrêter. Dans l'air, partout, il y a des ondes sonores qui zigzaguent. J'ai bon espoir que les livres auront la fonction physique de réduire l'écho. Si ça fonctionne, ce sera mon petit apport à sa grande œuvre. Je me suis endormi sur un canapé qui fait dos à la salle. J'ai envie de venir l'aider à amener les boîtes de livres jusqu'à la structure en bois qu'elle a construite, mais si elle me voit je devrai partir. Elle a l'air pleine d'énergie. Il y a quelque chose d'étrange dans ses gestes. Quelque chose d'un peu déphasé.

### ***Juin***

#### **Rose**

Tanya performe ce soir à *l'île*, mais je ne ressens rien et il y a comme un gros flou dans ma tête...peut-être dû à l'absence de conversation du gars qui m'a invitée à sortir. En fait, dans mon cas il ne s'agit pas vraiment d'une sortie. D'ailleurs, je me sens déjà mal à l'aise d'être assise là pendant que Grégoire se démène derrière le comptoir.

C'est ce que ça donne d'accepter l'invitation d'un client, quelqu'un dont je ne connaissais que les regards appuyés et la douceur des mains : contact humain qui me remplissait pourtant entièrement durant mes heures de service ici, qui me faisait trembler lorsque je lui servais un café. Il aurait mieux valu en rester là, il n'est même plus utile aux fantômes, complètement gâché. J'exécute un plan rapproché du fond de mon verre en me disant que j'aurais mieux fait de rester derrière le comptoir à lui inventer une histoire trépidante. Au lieu de ça je viens d'apprendre qu'il gère un centre commercial à Laval. Même s'il n'y a rien d'excitant dans cette histoire, je devrais en profiter pour m'amuser un peu. J'ai peur de devenir comme Grégoire et de ne plus savoir m'arrêter. Alors que le client est en train de vider sa bière mon regard s'accroche à tout un tas de petits détails qui clochent. Il va falloir que je parle de l'éclairage aux autres. Il aurait fallu poser des lampions sur les tables. Ça y est, il a terminé son verre.

- Sais-tu pourquoi ils appellent le « Rum and coke » « Cuba libre » à Cuba?
- Euh...pour commémorer la révolution?
- Non, ce serait un peu absurde, non puisqu'il y a tout de même du coke dans le drink. Quoi que ça rend un certain hommage à l'indépendance...d'une certaine manière...

Bon, ça y est, je l'ai perdu, il se sent mal, il se sent con...Bon, tant qu'à avoir commencé...

- « Por Cuba libre » était le leitmotiv des soldats américains lors de la guerre d'indépendance cubaine contre l'Espagne. Quand Cuba l'a remportée, elle est

devenue le *red light district* de nos voisins du Sud. Cuba n'a fait que passer d'une forme d'impérialisme à une autre.

- Ben alors pourquoi tu t'es fait ça?

Je zoome à nouveau sur l'intérieur de mon verre presque vide. Le classique lorsqu'on dénonce une absurdité : se faire remettre en plein visage notre propre médiocrité. C'est de bonne guerre, mais peu fertile pour la discussion et mes glaçons fondent dangereusement et ne pourront bientôt plus me tenir compagnie.

Un gars sur scène me fait relever la tête. Il traîne un grand sac d'armée derrière lui. Il demande à une femme du public qui est assise près de la scène de venir l'aider. Il dit qu'il ne sera pas capable tout seul, qu'il aura besoin de notre aide. La femme a l'air mal à l'aise, ce qui me laisse croire que ce n'était pas arrangé à l'avance. Elle ouvre la fermeture éclair du sac. Elle relève la tête et regarde l'homme. Il la remercie et élève la voix :

- Bienvenue au « Cabaret Sauvage »! Vous gagnez un article. Que préférez-vous? La coiffe indienne multicolore fluo ou la ceinture tribale phosphorescente dans le noir?
- Euh...je vais prendre la ceinture.
- Excellent choix! Vous pouvez retourner vous asseoir, je m'occupe du reste.

Il étale le contenu du sac sur la scène. Il prend son temps. Les rideaux s'ouvrent pendant qu'il se déshabille. Il ne garde qu'un caleçon noir et enfile les accessoires : la coiffe dont la femme n'a pas voulu, un pantalon large qu'il se noue aux hanches, des colliers de

coquillage, il enfile un porte-flèche, puis sort un arc du sac en le regardant de tous les côtés. Derrière le rideau, une large toile blanche est accrochée. Au centre de la scène il y a un tambour. Il va le rejoindre pour en jouer. Il a l'air d'une caricature d'Autochtone, d'un Indien de film Western. Il n'a tellement pas l'air vrai que je suis surprise, presque sous le choc, lorsqu'il commence à jouer du tambour. En quelques minutes, le public s'est déjà mis à taper des mains pour suivre le rythme. Tanya entre en scène. Elle a une cape rouge sur les épaules. Mon amie est solennelle et je sais qu'elle s'apprête à se livrer complètement à nous. J'ai le trac. Elle marche tête baissée, comme si elle avait un poids énorme à porter elle aussi. Alors que le musicien accélère le rythme, elle ouvre grand les bras et se laisse tomber sur la toile blanche, puis retombe en boule sur le sol. Au centre de la toile blanche, elle a laissé derrière elle sa cape rouge. Tanya est couverte de peaux d'animaux de toutes les couleurs. Elle essaie de danser, mais son costume entrave ses mouvements. Je me lève d'un bond, soulevée par l'envie irrésistible de l'aider, mais elle commence à se débarrasser de ses peaux et elle les lance au public. Il y a longtemps que je n'ai pas vu mon amie performer, la dernière fois elle avait chanté. Je ne savais pas qu'elle maîtrisait à ce point l'art de la scène. Ces derniers mois, j'en ai fait ma confidente, ma sauveuse, ma bouée. Elle m'a accueillie sans rien demander en retour lorsque j'ai quitté le confort du couple. Peut-être que j'avais oublié comme elle est forte. Quoique c'est peut-être pour cette raison que je me suis accrochée à elle, sachant qu'elle m'éviterait de sombrer. Soudainement plus attentive, je constate que chacun de ses gestes est réglé au quart de tour.

Dans la salle on ne tape plus des mains, on s'arrache les peaux de bêtes. C'est vrai que si elles sont vraies elles doivent valoir cher. La dernière a l'air d'avoir appartenu à un

renard. Où est-ce qu'elle a bien pu trouver ça? Mon amie est définitivement pleine de secrets. Mon voisin se lève et tend les bras pour essayer de l'avoir, mais Tanya décide plutôt de se l'enrouler autour du cou. Elle tourne autour du musicien en appuyant chaque pas, lui lançant des regards de prédatrice. Lui, il a un visage impassible, complètement stoïque, arborant les plumes avec le sérieux d'un ministre. Il joue de plus en plus vite.

Une femme dans la salle se lève pour suivre le rythme. Elle a une pinte de bière dans les mains et elle en renverse des cascades sur ses voisines qui l'arrosent à leur tour de leurs cocktails. Celle qui est debout se fâche contre ses copines qui rigolent, leur hurlant qu'elles ne savent pas s'amuser. Tanya lui crie de venir la rejoindre sur la scène. Si elle veut s'amuser, elle a quelque chose pour elle.

Tanya, ou plutôt son personnage, retire du gros sac de l'Indien un fusil à eau orange fluo.

- Tu sais ce que tu as à faire.

La femme rit aux éclats et asperge le public, mais ce n'est pas de l'eau c'est un liquide noir qui sort de l'arme en plastique. La danseuse l'interrompt :

- Non pas par-là, de l'autre côté, vers la toile.

La femme tourne sur elle-même et rit de plus belle. Elle tire sur la toile, aspergeant le rouge et le blanc d'un liquide noir. Elle se retourne parfois pour viser le public qui lui hurle d'arrêter. Elle a l'air en transe. Tanya lui arrache l'arme des mains et termine le travail. Elle termine le tableau. Elle hurle :

- C'est ce que vous vouliez n'est-ce pas?

Elle fait signe à la salle comble qu'elle va se laisser tomber de la scène, que ce sera à nous de la rattraper. L'Indien prend son arc et envoie une flèche sur la grosse boule disco accrochée au plafond. Il envoie une autre flèche et encore une et la boule disco vacille. Je ne suis pas certaine qu'on ait autorisé ça. Je me tourne vers Grégoire qui s'est transformé en statue. Ses deux mains sont posées sur sa bouche. Comme lui, j'ai envie de crier à l'Indien d'arrêter, mais aucun son ne sort de ma gorge. Mon amie flotte sur l'onde de la foule et s'amuse à faire des figures avec ses jambes. Je tiens toujours mon verre, les yeux accrochés cette fois à la boule disco qui est secouée par un impressionnant va et vient. J'aurais envie de me joindre aux autres qui sont transportés par le numéro, mais je m'inquiète des dégâts que pourrait causer cette énorme sphère instable située juste au-dessus de ma tête. Le client régulier avec qui je suis venue me suggère de partir. Je ne réponds pas. Il me tire par le bras et en guise de réponse non calculée je fais éclater mon verre entre mes doigts. Je saigne. Je lance un autre regard vers mon collègue. Il ne bouge toujours pas, mais une masse assoiffée commence à se former devant le comptoir. Un homme l'attrape par l'épaule. Doucement, Grégoire se retourne vers lui et se remet à exécuter les commandes en lançant des regards inquiets vers la boule disco. Le client, lui, est dégoûté. Il s'éloigne et me demande de ne pas le rappeler. Il n'y a pas de danger à ce niveau-là, mais c'est dommage pour le budget : il était un de nos meilleurs clients. *L'Île* m'aura appris la leçon: ne jamais mêler les histoires de cœur à mes ambitions professionnelles. Heureusement, mon cœur était loin d'être accroché.

Le musicien me paraît ne faire qu'un avec son tambour et le corps de mon amie qui ondule, suspendu en l'air par les bras de la foule. La foule n'est plus anonyme, elle a sa propre identité, comme portée par une quête, celle de faire voler ce corps projectile qui a

sauté en bas de la scène. Tanya retombe finalement sur le sol et continue ses mouvements. Le public forme un cercle autour d'elle et cette femme nue, que j'ai maintenant du mal à reconnaître, semble vouloir fuir une sorte d'enclos humain. Elle se heurte violemment à des parois imaginaires et pousse de toutes ses forces sur ce mur invisible puis commence à en faire frénétiquement le tour pour trouver une issue. L'Indien lâche son tambour, de toute façon la foule gesticule, crie, halète, s'excite et on n'entend plus que cette cacophonie. Il prend sa dernière flèche et vise. Je pose mes mains sur mes yeux. Il vise juste et cette fois : la chaîne se détache. La foule pousse un grand cri de surprise et je lève le regard au même instant, mais pas assez vite pour éviter la boule qui me cogne le front avant de se fracasser sur une table, propulsant les verres à moitié pleins en l'air avant que tout ne retombe sur le sol. Ça tourne tout autour et j'ai l'impression d'être au beau milieu d'un spectacle de marionnettes, puis *blackout* total, je ne vois plus rien. Lorsque je reviens à moi-même je suis étendue sur le sol. Je vais bientôt me relever, c'est certain, mais pour le moment je gis sur le plancher de *l'Île* parmi les éclats de verre et de miroir. Tanya sautille vers moi entre les morceaux cassés pour ne pas se couper. Ses yeux doux posés sur moi sont déjà comme un baume. Je lui chuchote que je m'excuse. Je ne voulais pas gâcher son spectacle. Peut-être qu'elle ne m'entend pas, peut-être bien qu'elle m'ignore. Elle interpelle le musicien :

- Yann! Il y a une blessée. Viens on l'amène à notre loge.

Puis elle se tourne vers le public.

- Bande de Sauvages!

Ils m'aident à me relever et m'emmènent dans leur loge. Grégoire court vers nous, mais Tanya lui fait signe qu'elle se charge de tout. Elle m'asperge le visage d'eau froide pendant que l'Indien se confond en excuses. Il se présente.

- Je m'appelle Yann.

J'ai du mal à articuler mon nom, mais Tanya vient à ma rescousse.

- C'est mon amie Rose. Elle travaille ici. Elle est tellement dévouée qu'elle a dû se jeter sous la boule disco pour protéger le public.

Je ne rectifie pas l'histoire. Au lieu de ça je porte la main à mon front. Yann remarque que ma main est en sang.

- Tu t'es vraiment pas manquée!

Tanya dit qu'elle va chercher de la glace et de quoi faire un bandage. Sur le miroir, des lèvres rouges sont imprimées, pendant qu'il m'explique ce qui l'a poussé à jouer de l'arc, je m'amuse à fixer ces lèvres vermeilles à la bonne hauteur pour voir comment ça m'irait. Tanya est déjà revenue. Elle me tend la glace et embrasse Yann sur les joues. Elle dit que c'est parfait, que maintenant il est libre, qu'il a tenu son rôle jusqu'au bout et même un peu trop. Là-dessus elle me regarde, l'air aussi désolée que lui. Je me sens encore spectatrice, je les observe dans le miroir. Elle commence à ramasser ses affaires qui traînent dans la loge, puis, à un moment, elle se retourne vers le musicien et lui souhaite bon voyage et bon vent, de belles rencontres aussi lorsqu'il remettra pied à terre. Elle m'interpelle. Elle voudrait qu'on rentre ensemble pour que je lui explique ce qui s'est



passé, mais j'ai déjà dit à Grégoire que je resterais pour l'aider avec la fermeture. En plus mon ex doit apporter mes livres plus tard, mais ça je n'ai pas envie de le lui dire. Elle resterait avec moi et elle a l'air tellement fatiguée...je ne veux pas ruiner d'avantage sa soirée. Elle en fait déjà tellement pour moi...

À mon air décidé elle n'insiste pas plus pour que je la suive. Je lui dis de rentrer, que j'ai tout vu, que je sais qu'elle a tout donné, que j'ai enregistré chacun de ses gestes, qu'on en parlera en détails demain et que je l'aime.

Elle sort de la petite loge et je constate à quel point cette petite pièce permettant aux artistes de se recueillir est nécessaire. Je suis heureuse d'avoir insisté pour qu'on la crée. Grégoire a raison par contre de dire que ça ne nous amène pas vraiment plus de revenu comme projet. J'ai hâte de lui montrer que j'ai plus d'un tour dans mon sac. Je suis certaine que la vente de livres peut faire la différence. Avant de franchir la porte, Tanya s'arrête devant le miroir et se sourit. Elle fouille dans sa poche et en sort un rouge à lèvres. Elle en remet une couche épaisse et nous envoie un baiser puis pouffe de rire :

- Je paierais cher pour voir la gueule qu'ils font en ce moment! Si je ne me trompe pas la deuxième performance traite de la question sur un tout autre ton. En tout cas, tu ne tardes pas trop ma chérie? Je vais passer dire à Grégoire que tu as reçu un bon coup et que tu as besoin de repos.

Elle me lance un regard appuyé. Je regarde Yann qui est en train de se démaquiller. Il presse sur ses joues avec une petite éponge et ses vraies couleurs apparaissent enfin. Il termine en portant ses mains remplies d'eau à son visage. Il est encore tout dégoulinant lorsqu'il me regarde. Il ne lui reste qu'un trait noir autour des yeux. Il fourre son costume

dans son énorme sac, puis se retourne vers moi pour me demander si j'ai tout. Il m'explique qu'il a une bonne marche à faire et je m'y invite. J'ai la tête qui tourne et un grand bol d'air me fera le plus grand bien.

Nous sortons en direction du Sud. Je lui demande quand même de m'attendre le temps que j'envoie un message à Grégoire pour lui dire que je repasserai et que je m'occuperai du ménage de fin de soirée. Yann m'explique qu'il campe dans sa voiture sur le Mont-Royal. Il est venu faire un aller-retour pour voir Tanya et pour des voiles. Habituellement, lorsqu'il est de passage à Montréal, il vient chez Tanya, mais comme la chambre d'amis est prise en ce moment il a décidé de tenter l'expérience de la montagne. Un peu gênée d'avoir pris sa place, je lui avoue que c'est moi qui occupe la chambre d'amis de Tanya. Il ajoute que de toute façon, question d'habitude, il dort toujours mieux entouré de la nature. C'est pour ça qu'il a eu besoin de décoller de son coin de pays qui s'avère être sur le tracé noir. Il ne pouvait pas rester les bras croisés à attendre que tout soit défiguré. Ça tourne encore pendant qu'on descend l'avenue et je trébuche deux ou trois fois. À chaque fois j'ai peur qu'il s'arrête de parler, mais il ne remarque rien; tout occupé qu'il est à m'expliquer son histoire.

### **11h PM**

Elle a ouvert toutes les boîtes. J'étais curieux de voir sa réaction lorsqu'elle trouverait la machine à écrire. Qu'est-ce que j'en aurais fait de toute façon? Et puis, connaissant Rose, elle installera probablement une station d'écriture dans cette église pour offrir un libre-accès à la magie de cet objet. La machine appartenait à ma mère. Rose a l'air d'un enfant

émervillé de découvrir un petit chat dans une énorme boîte déposée sous un sapin de Noël. Elle sort la machine à écrire de sa boîte, puis l'installe sur une table face à la bibliothèque. Elle attaque le clavier. Il y a tellement à faire, comment peut-elle écrire dans tout ce désordre?

### *Samedi*

#### **Yann**

Il a stationné son vieux Volks au sommet du Mont-Royal. Ça lui fait plusieurs heures de route accumulées dans les muscles et les articulations. Peut-être qu'il n'arrivera pas à soulever ses jambes, qu'il ne réussira pas à rejoindre sa vieille amie pour la faire danser. Il a la mine inquiète, le Volks a eu du mal à faire cette dernière ascension pour arriver à bon port. En retirant la clé du contact, il se dit que le soulagement doit être encore plus grand pour sa voiture. Un déménagement puis le défilé de ces centaines de kilomètres, ça fait beaucoup pour eux deux. Il dit quelques mots réconfortants à sa bonne vieille machine avant d'ouvrir la portière pour se dégourdir enfin. Il lève les bras vers le ciel le plus haut possible et essaie de se tenir en équilibre sur la pointe des pieds. Il s'étire dans tous les sens en regardant Montréal et le fleuve, surtout le fleuve. Il s'imagine porté par le courant vers l'océan, vers l'infini.

Il se sent aspiré dans la multitude et s'imagine être un funambule à l'équilibre parfaitement calibré lorsqu'il fait quelques pas sur la pointe des pieds. Il doit avoir rejoint Tanya dans une heure. Pas trop le choix de se mettre en marche vers cette ancienne église. Il n'a pas tellement eu le temps de concevoir son costume de Sauvage comme Tanya le lui avait demandé dans sa lettre. Il fait le décompte dans sa tête de ce qui

constitue l'archétype de l'« Indien » : plumes, arc, flèches, ceinture à plumes, la fameuse coiffe mise en vente dans un magasin grande surface comme s'il s'agissait d'un accessoire de mode...

Ils se passeront de commentaires, tout devant être lu dans les gestes. Son expérience de scène est limitée, mais qu'est-ce qu'il ne ferait pas pour une vieille amie? Yann trouve ça compliqué, ce n'est pas trop son genre de plan et l'impact lui semble plutôt nul, mais il est toujours partant pour se moquer des colons qui peuplent encore l'Amérique. En donnant un coup de pied sur une bouteille qui traîne sur le trottoir et qui part en vrille se fracasser contre un mur de brique il se dit que pour l'arc et les flèches il va arrêter chez son ami Rag qui habite dans le Mile End. Celui-là, il vit dans un vrai musée du kitsch.

Il sonne à l'appartement huit et entend aussitôt son ami descendre lourdement les escaliers en hurlant.

- Qui est là? Quelqu'un a pas le droit de vivre tranquillement chez soi? Qu'est-ce que vous avez tous contre la solitude? J'espère que c'est pas un autre vendeur de cochonneries qui vient me harceler. Ah et puis ce sera l'occasion pour moi de lui dire ma façon de penser à propos de cette méthode de vente infâme!!!

Rag finit par ouvrir la porte. Yann n'est plus certain d'avoir sonné à la bonne porte, mais à l'heure qu'il est les options lui paraissent limitées. Il prend silencieusement la résolution de convaincre ce drôle d'antiquaire. Rag n'a qu'une seule branche à ses lunettes, un verre brisé et de la boue plein la figure. Yann se rappelle comme il était difficile de travailler pour lui dans son commerce de revente de vieux bijoux poussiéreux dénichés dans le ventre de la ville. Aujourd'hui, Rag pourrait bien lui rendre la monnaie de sa pièce. Il n'a pas l'air gêné du tout par son look dégingué lorsqu'il prend celui qu'il appelait son apprenti par les épaules pour l'embrasser sur chaque joue et finalement sur la

bouche pour rigoler. Yann crache par terre dégoûté et réduit du même coup ses chances d'atteindre son but.

- Par où t'es passé encore connard, on dirait que tu sors tout droit des égouts de la ville...ou bien directement d'une baignade dans le Saint-Laurent avec tout ce qu'ils y jettent ces temps-ci...
- Hé l'écolo, t'as fini avec ta propagande? Moi je suis un Ninja! Allez monte, j'ai justement des bières à déguster qui attendent juste d'être décapsulées par tes douces mains.
- En fait je peux pas trop boire, je joue ce soir, j'accompagne Tanya. Faut que tu viennes voir. C'est à l'Île! Toi qui adore les vieilles choses, t'en auras pour ton argent! D'ailleurs, je passais aussi pour savoir si t'avais pas des accessoires à me prêter pour...
- Non seulement tu viens faire de la pub pour ta soirée, mais en plus tu veux m'utiliser? Allez dehors, vous savez pas vivre vous autant que vous êtes! Je passe peut-être mes journées à farfouiller les poubelles, mais au moins elles ne me manquent jamais de respect et vice versa!

Rag se met à pousser Yann vers la sortie. Celui-ci se met à genoux en agrippant ceux de Rag avant d'embrasser ses bottes crottées. Il essaie tant bien que mal de lui expliquer sa situation.

- Écoute-moi! J'arrive tout droit du Bas du Fleuve, j'ai conduit toute la journée après avoir déménagé tous mes trucs et ceux de ma mère in extremis pour des raisons que je vais t'expliquer tout à l'heure. J'ai promis à Tanya que j'allais faire

ce spectacle avec elle. Je suis déjà en retard à notre rendez-vous. J'ai juste besoin d'accessoires clichés d'« Indien ». Il n'y a que toi dans tout Montréal qui peut faire ça pour moi dans d'aussi brefs délais.

- Bon. Attends-moi en bas de l'escalier. Allez dehors! Allez lâche-moi, j'ai compris, je vais te dépanner pour cette fois.

Yann redescend et arrivé dehors il ne fait pas trois pas qu'il reçoit presque sur la tête les accessoires que son ami lui descend avec un système de poulie rudimentaire mais tout à fait efficace et Yann se trouve, malgré tout, bien chanceux d'avoir un hurluberlu pareil comme ami. Il fourre un arc véritable avec ses flèches dans son sac ainsi qu'une coiffe de plumes digne d'un Pow wow. Tanya aura le nécessaire pour lui inventer un maquillage à la hauteur. Il se remet en marche vers la salle de spectacle et jette un dernier coup d'œil derrière lui, Rag est en train de se décapsuler une bière sur la galerie et il lance le morceau d'aluminium vers Yann qui l'attrape en plein vol. Ils se mettent tous deux à rire sous le regard amusé des voisins habitués à ce genre de scène de balcon chez l'antiquaire détraqué du coin.

## MINUIT

J'avais imaginé la scène tout autrement. Je l'avais imaginée se dépêcher pour vider les boîtes une à une sur les tablettes de bois. Il fallait que j'assiste à cette scène. Comme rien ne se passe comme prévu je n'arrive pas à décoller d'ici. Même s'il y a longtemps que ces livres sont les siens, il y a encore une sorte de nostalgie qui m'y rattache. La plupart d'entre eux appartenaient à ma mère. À ce rythme, elle en aura probablement pour toute

la nuit. Elle classe les livres en trois groupes. Je ne saisis pas la cohérence. Elle s'attarde à chacune des histoires, puis retourne taper à la machine. Elle les feuillette rapidement. Lorsque les pages ne tiennent plus bien ensemble, elle met du ruban adhésif sur la reliure. Elle marque ensuite les livres avec une petite étampe, probablement à l'effigie de *l'Île*.

## *Mai*

### **Rose**

Vlan! Toute la vaisselle de mon plateau fout le camp par terre. Puis, re-vlan, toute la salle se retourne. Moi je m'accroche au regard de Grégoire qui fait comme tout le monde: il me dévisage. Il a une calculatrice dans une main, un crayon dans l'autre. Il a l'air ailleurs, probablement dans les chiffres. Ce n'est pas un patron même s'il en a l'air. Je le perçois à ce moment comme une sorte d'araignée en plein tissage. Il coordonne toute l'opération mais il y a toujours quelqu'un pour tirer sur un de ses fils et l'obliger à tout recommencer... Au début il n'y avait pas de responsables. Les inventeurs de *l'Île* citant St-Exupéry en guise de leitmotiv : « Chacun est seul responsable de tous et toutes ». À l'écrit, *illes* avaient féminisé la phrase, et ce même sur leur plan d'affaires qui ressemblait plus à un mémoire universitaire qu'à un *business plan*. Ça leur aura permis de convaincre les plus sceptiques qu'un sanctuaire spirituel pouvait être réinventé en espace de rencontre et de diffusion autogéré pour le bonheur des prolétaires. Grégoire a décidé de prendre en charge le côté financier et il a troqué les bons mots de l'auteur du *Petit Prince* pour ceux d'un entrepreneur dont il ne s'est jamais souvenu du nom, mais dont la logique avait beaucoup de sens pour expliquer dans quel état se trouvait *l'Île*. Alors, quand



Grégoire percevait qu'un collègue cherchait à couper court à une conversation en se déchargeant de ses responsabilités sur le dos du collectif, il répondait du tac au tac : « Le meilleur moyen pour qu'il n'y ait pas de responsable est de nous nommer tous et toutes responsables ».

Plus je le regarde et plus je me dis qu'il a l'air d'une araignée. Sa métamorphose a eu lieu sous l'effort de sa volonté. Un par un, au fil des jours, des yeux lui sont apparus tout le tour de la tête. Il m'a déjà raconté qu'au début ça l'agaçait d'avoir conscience d'une panoplie de choses inutiles à l'action du moment, puis il s'est mis à apprécier le potentiel de cette nouvelle faculté. Au début de l'aventure, s'il parlait beaucoup et fort, il a progressivement troqué les mots pour l'action et ses paroles sont devenues rares, mais pesées. Son corps aussi s'est musclé pour tenir le coup. Grégoire m'explique souvent par bribes les péripéties qui se sont jouées à *l'Île*. Je ne sais pas trop comment, mais j'ai gagné sa confiance. Évidemment, d'une personne à l'autre, les points de vue divergeaient, mais j'essaie de ne pas jouer à la polémique. J'en ai marre de la bataille. Si je peux tout simplement amener une bonne énergie et contribuer à souder ensemble les premiers chapitres de l'épopée ce sera déjà beaucoup! Alors peut-être qu'on pourra commencer à écrire la suite. À un moment, tout a failli basculer. Grégoire s'est alors mis à faire du yoga sur la scène. Puis, en quête de sens, il a rencontré ma meilleure amie. Évidemment, Tanya l'a aidé. Malgré une volonté forte de vivre la révolution au jour le jour, le quotidien de Grégoire à *l'Île* avait alors une intrigue aussi élaborée que celle d'un jeu de ping-pong. Ses actions de tous les jours le faisaient courir entre des organisations communautaires, d'activistes et d'artistes aussi paumées que lui, des fournisseurs alimentaires envers qui *l'Île* était endettée et des banquiers et comptables sceptiques.

Étonnamment, c'est au moment où il avait l'agenda d'un ministre qu'il a décidé d'apprendre des notions de langue mohawk. C'est aussi à cette époque qu'il a rencontré Tanya. Elle aussi voulait tisser des liens avec les premiers habitants pour renouer avec ses racines. Dès leur première bière, elle a eu plein d'idées pour mieux enraciner *l'Île* dans des luttes activistes. En plus elle se cherchait une scène accessible pour communiquer son art. Depuis, l'ancienne église sent bon la sauge et y entrer apaise spontanément. Je vais faire comme la sauge et contribuer à une atmosphère apaisante. C'est la seule façon pour que la créativité persiste. Aujourd'hui, ça a l'air moins facile pour Grégoire de croire dur comme fer en la possibilité d'une île. Surtout qu'il faut reconnaître que c'est lui qui empêche qu'elle ne se laisse submerger. Ces jours-là, il parle moins fort... s'il parle. Il plonge dans les chiffres et son regard en est comme voilé. Au début je trouvais ça inquiétant, maintenant la force de sa concentration a plutôt tendance à me rassurer.

Ça n'empêche pas qu'il est capable de laisser les chiffres en plan pour venir m'aider à ramasser un dégât. Il me demande si ça va aller, si je peux travailler comme prévu aujourd'hui. Je me suis offert une petite convalescence après m'être fait retirer une tumeur bénigne au sein droit. Je me sens tellement plus légère depuis, mais à la vue de mon ex... J'ai juste perdu l'équilibre.

Nous sommes mardi, c'est mon premier shift depuis mon congé de deux semaines aujourd'hui et il est là à écrire, probablement son journal, le plus calmement du monde. Heureusement, Grégoire m'aide à me recentrer avec son regard plein d'empathie, ses yeux perçants partout comme la lumière d'un phare. Pendant que je balaie le verre cassé, je sens un regard posé sur mon dos. Je me retourne. C'est un client régulier dont les

regards appuyés commencent à faire effet. Décidemment, il suffit d'un rien pour me distraire...moi qui pensais que je commençais à reprendre pied.

Je sors fumer une cigarette et, à travers la porte vitrée, je vois que le client hésite à venir me rejoindre. Il se décide finalement à sortir. Moi ça me fait chier, je veux juste un petit moment à moi pour dialoguer tranquillement avec moi-même. On dirait que c'est trop demander...Il commence à faire la conversation et je réponds par des monosyllabes. Peut-être qu'il s'en rend compte et, comme pour déjouer ma tactique, il me demande ce que je lis. Il a misé juste, je lui explique que je suis fascinée par les récits de voyage, que j'aimerais en comprendre la mécanique. Il n'est pas plus intéressé que ça. Il dit qu'il est en train de lire un essai anthropologique dont la thèse est que les êtres humains ne sont pas faits pour la monogamie. Une fois sa preuve établie, il enchaîne, me parle de sa copine qui regarde de la pornographie lesbienne. J'ai la forte impression qu'il me raconte tout ça pour que je me sente confortable de me joindre à leur duo amoureux même s'il vient parfois manger avec sa femme et leur fille. Je prends une autre bouffée de cigarette et je passe à deux doigts de m'étouffer. Je m'apprête à lui rire au nez pour couper court au malaise, mais je l'aperçois, mon ex, toujours penché sur son journal, toujours aussi concentré et je me dis qu'il faut bien que j'ajoute moi aussi des péripéties à mon aventure. Jalouse d'une feuille de papier, je propose à mon client entreprenant de me laisser son numéro de téléphone. Je lui explique que, pour la suite, on verra. J'enregistre son numéro dans mon cellulaire. Il a l'air heureux, m'embrasse sur une joue. Je rentre dans le bistro en me sentant un peu plus en contrôle de ma situation. Il est déjà midi et je commence à noter les commandes des clients.

Le client de la table onze, en l'occurrence mon ex, lève le doigt. Je ne comprends pas du tout ce qui se passe, mais je m'approche malgré tout, alors que j'aurais très bien pu demander à Grégoire de prendre le coup pour moi, mais je veux jouer à la fille forte, à celle qui a réussi à se construire cette fameuse armure indispensable à la vie en société. Je pose les yeux sur la feuille de papier qu'il noircit. Je l'imagine narrer une histoire d'amour torride dont il sort à peine : le visage encore marqué par la jouissance. Une histoire romantique comme il ne s'en fait plus, une histoire à mille lieux de la mienne. J'épie son cou, sa nuque... Il se retourne vers moi. J'ouvre la bouche pour lui dire que ça ne fait aucun sens de venir écrire une histoire d'amour avec une autre sur mon lieu de travail. Le visage décomposé, je constate que ce n'est qu'un inconnu qui me regarde, surpris du regard sombre de la jolie serveuse généralement si pimpante et serviable.

- Ça va aller?

Non ça ne va pas. Je suis prise là, dans cet instant, je n'arrive pas à m'en détacher. Il m'a posé une question et je devrais répondre, mais je me sens coincée. Je rougis violemment sans aucune explication. Je ne contrôle plus mes émotions. Elles ressortent comme ça à tout bout de champ, suivant leur propre logique. Il y a une guerre dans ma tête et j'espère que je vais gagner.

- Je vais juste te prendre un double espresso s'il-te-plaît.

Je lui signifie que c'est entendu par un léger hochement de tête, puis, dénouement heureux de ce moment suspendu : ma mère fait son entrée. Agnès est là. Son aura maternelle remplit toute *l'Île*, comme les branches de sauge de Tanya. Elle doit bien porter cinq jupes une par-dessus l'autre. Ça lui donne un air de poupée russe, surtout

qu'elle a noué le foulard multicolore que je lui ai rapporté du Guatemala autour de ses longs cheveux gris. Ça lui a pris un moment avant d'oser venir me voir ici. Il faut dire que *l'Île* est un milieu social et qu'Agnès est très solitaire. Son contact avec les autres est trop vrai, trop direct. Agnès a une tendance naturelle à provoquer la peur.

- Ma belle Rose du printemps, tu es là!

Et elle continue de me complimenter devant les clients amusés en s'approchant de moi pour m'embrasser. Ma mère est une artiste du quotidien. Elle est si enracinée dans le moment présent qu'elle m'en fait revisiter la force chaque fois que je la vois. Pour elle, cette force est pourtant devenue un fardeau avec le temps. Pendant qu'elle me serre dans ses bras je pense à ces vers de Baudelaire:

*Le Poète est semblable au prince des nuées*

*Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;*

*Exilé sur le sol au milieu des huées,*

*Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.*

Elle me demande si je peux prendre une pause, venir m'asseoir avec elle. J'acquiesce, certaine que mes collègues vont se débrouiller pour le reste du service... c'est vraiment tranquille aujourd'hui.

- Rose ma chérie, j'aimerais te tirer les cartes, qu'est-ce que tu en penses?

Elle m'explique qu'elle a appris ça à la bibliothèque. J'affiche probablement un air sceptique car elle s'empresse de réclamer une réponse qu'elle veut franche.

- C'est du sérieux ou ce n'est rien du tout, à toi de choisir.
- Je sais pas trop Agnès. Je me complique déjà assez la vie comme ça et...
- T'as vraiment rien compris! Tu connais pourtant l'importance des récits de vie?  
Les cartes elles sont là pour t'aider à donner un sens, une direction, tu comprends?  
Il y a absolument rien de compliqué là-dedans.

L'argument est convaincant : les cartes comme des symboles, des images qu'on agence pour faire sens. Pourtant elle n'a le temps que de les brasser, puis de couper le jeu et de regarder la coupe: c'est la carte de l'Ermite. Elle la secoue haut au-dessus de sa tête, comme s'il s'agissait d'une trouvaille, d'un trésor, puis me la tend.

Grégoire s'est détaché de son bureau. Il s'avance vers nous avec l'air étourdi d'un intellectuel qui s'est décidé à vivre le choc du réel. Ma mère le remarque. Elle m'embrasse sur les deux joues et me chuchote qu'elle ne veut pas me déranger, qu'elle est contente d'être passée. Elle salue Grégoire d'un hochement de tête un peu trop lointain et étrangement timide, puis sort en coup de vent.

- J'espère que je ne l'ai pas fait fuir...
- T'inquiète pas, ma mère est comme ça. Elle ne fait jamais que passer...
- Et toi? Tu es comme elle?
- Je suis contente d'être là. Vous m'avez manqué. *L'Île* m'a manqué.

Il pose une main sur mon épaule. Une larme fait son chemin sur ma joue. Mon sein me fait mal. Le médecin m'avait dit d'éviter la cigarette pour éviter tout risque d'infection. J'ai besoin d'une étreinte plus franche, plus réparatrice. Grégoire sait beaucoup de

choses, mais j'ai parfois l'impression que tout ce savoir entrave quelque chose chez lui. Je ne dois pas avoir fait fausse route dans mon analyse puisqu'il enchaîne en me résumant le contenu des dernières réunions de membres. Avant de partir en congé post-opératoire j'avais manifesté de l'intérêt pour apprendre la comptabilité et assister Grégoire. Il m'annonce que tout le monde est d'accord et lui le premier. D'ailleurs, ils voudraient même, sous la recommandation de Grégoire, que je prenne en charge la coordination administrative.

Je détourne le regard pour subtilement essayer mes joues, puis lui reviens sincèrement touchée.

- Et toi tu vas faire quoi?
- Moi, je vais faire de la place dans ma tête. Je me sens surchargé, il y a plus de place pour rien là-dedans.

Moi qui cherche à m'investir plus à fond pour maintenir *l'Île* et revoir sa palette de couleurs, je serais servie. Après tout, je suis peut-être plus solide que je le pensais...

### **1h AM**

Elle sort une plaquette noire de la dernière boîte. Elle la tient devant elle comme s'il s'agissait d'un livre sacré. C'est le livre de sa mère. Sa tête tombe. Je ne vois plus qu'un dos. J'entends le mouvement des pages, puis un murmure et enfin des mots. Une explication peut-être. Assurément un tableau comme une photographie coincée en travers de la gorge.

« Elle tanguait entre les tables un plateau dans les mains. Le son d'un saxophone. Elle pleure : deux larmes coulent lentement sur ses joues. Symétrie : une larme sur chaque joue. Elle est plantée au milieu du décor immobile. Quand les larmes sont avalées par son cou elle se meut à nouveau : elle s'effondre. Une voix : waitress! ».

Rose fume. Elle s'est allumée une cigarette et regarde droit devant vers la bibliothèque... ou vers le plafond, je ne suis pas certain. Moi qui croyais qu'elle avait terminé, elle a déjà l'air de chercher une suite.

### *Vendredi*

#### **Yann**

Des crêpes aux pommes. Il a cette idée fixe dans la tête depuis qu'il a ouvert les yeux. Il ouvre le vieux livre de recettes de sa mère. Yann découpe des tranches de pommes, puis les découpe à nouveau en petits cubes. Il combine les ingrédients puis verse une grosse louchée de pâte dans la poêle. Il se laisse porter par l'arôme des fruits qui s'attendrissent et caramélisent doucement, puis de la pâte à crêpe qui se fige et du beurre qui dore tout. Pendant que ça cuit, il écoute un disque de chants de baleines et fait brûler de l'encens. Il s'est créé un véritable cocon. En fait, c'était leur rituel du samedi matin à sa mère et lui. Pendant qu'elle cuisinait, lui il avait les yeux rivés au fleuve. C'est à cette époque où il laissait son regard se remplir de la couleur de l'eau et du mouvement des vagues qu'il s'est mis à imaginer l'apparition des monstres marins des histoires de sa mère. Un samedi, il lui avait hurlé que les monstres fonçaient droit sur eux, qu'il fallait tout abandonner et s'enfuir car ils allaient tout détruire. Sa mère l'avait rejoint dans une



cascade de rires et de couleurs avec des pinceaux en lui proposant de transformer le mur du salon en fresque géante où il pourrait dessiner les monstres qu'il voyait. Il lui avait demandé ce qu'était une fresque. Elle lui avait expliqué que c'était un peu comme un totem, mais en deux dimensions. Yann adorait les totems même s'il ne pouvait plus en voir des vrais depuis qu'ils avaient quitté Kanehsatake pendant la crise d'Oka. Sa mère avait décidé de suivre la route de Thoreau et d'aller vivre seule dans les bois avec son fils. À force de renoncement et de travail acharné comme serveuse, il lui avait suffi de trois ans pour être mesure de contracter l'emprunt nécessaire à l'achat d'une maison avec vue sur le fleuve. Elle l'avait achetée à un client régulier qui lui avait fait un prix d'ami pour lui exprimer sa reconnaissance suite à toutes ces soirées où elle avait eu assez de cœur pour écouter son spleen, lui qui avait pourtant eu tellement plus de chance qu'elle. Ce n'est que bien plus tard, alors que le mur du salon était déjà rempli des monstres imaginaires de son fils, qu'elle lui avait enseigné le secret de ses crêpes aux pommes dont il raffolait tant.

En dégustant ses crêpes préférées nappées d'une bonne quantité de sirop d'érable, Yann laisse errer son regard sur les nuances de gris du fleuve qu'il a cessé de percevoir comme une frontière depuis qu'il a pris la résolution de passer l'été sur le voilier de sa mère. À cette pensée il s'active à nouveau : il vide le contenu des tiroirs dans des boîtes, empile les livres, les disques, les albums photos en s'y attardant le moins possible, car il connaît le piège. Une fois un îlot de boîtes de carton constitué au centre du salon, il s'arrête enfin pour réfléchir à la prochaine étape. Il remarque que le plus gros des objets de sa mère est en fait accroché sur les murs comme pour ajouter une couche de protection à la maison. Il semble hésiter, comme si le fait d'enlever tout cet arsenal symbolique d'un seul coup

allait fragiliser la maison au point de la laisser s'effondrer et glisser dans la mer. Il court chercher son appareil photo et son trépied. Il réalise une photographie panoramique de la pièce principale pour pouvoir tout remettre en ordre lorsqu'elle reviendra. Arrivé face à la fenêtre qui donne sur le fleuve, Yann prend une pause. On dirait même qu'il prend la pose. En fait, il constate que son reflet fait écho aux monstres marins qu'il ne dessine plus. Après de longues minutes à regarder le petit écran de son appareil, il se décide finalement à retirer les tissus, les wampums, les masques et même les morceaux d'écorce d'arbre qui recouvrent le mur entourant la large fenêtre. Dès le premier morceau d'écorce arraché, les dégâts laissés par la colle sont considérables et il le remet immédiatement en place. Décidemment, sa mère aura investi pour faire de leur monde une œuvre d'art : sorte de mémoire vive d'un territoire perdu, désormais plus imaginaire que réel. Il songe qu'il ne s'agit peut-être que d'une ébauche et constate, aux rectangles plus pâles laissés derrière les objets, qu'il devrait mettre une couche de blanc sur les murs jaunis par le temps. Le disque de chants de baleines s'est arrêté. C'est le bon moment pour charger son Volks. Il transporte deux boîtes à la fois jusqu'à la voiture, puis il effectue le déplacement jusqu'au phare qui était son château quand il était petit. Dans le phare, il prend soin de tout entreposer comme il se doit. La porte refermée, il regarde à l'intérieur par le petit hublot, ce n'est pas bien grand mais une personne seule pourrait aisément y vivre. Si sa mère revient, elle pourra s'y installer en attendant le départ des locataires. Le croassement d'un corbeau lui fait détourner le regard: la maison, le Volks, lui et le phare comme une source de va-et-vient jamais tarie. Le corbeau fonce vers le bois d'où vient le persistant vacarme sourd des machines. C'est peut-être son imagination qui lui joue des tours : l'obsession ayant remplacé son sens aigu de l'observation. Peut-être qu'ils sont

vraiment en train de saccager la forêt en tout temps, même le dimanche, même pendant ce moment cérémonieux de dépossession.

Il retourne dans son Volks et il n'y a plus aucun témoin pour voir un homme s'effondrer sur son volant. Il n'y a personne pour écouter ce léger râle, le seul son qu'il se croit être en mesure de communiquer, jusqu'à ce que son ami Jack débarque pour lui donner le coup de main promis. Yann lui explique qu'il est trop tard, que tout est prêt, qu'il a même laissé la clé sous le tapis de l'entrée pour les locataires.

- Tu sais quoi Yann, je vais les surveiller de près moi : eux et leur saleté de pipeline.

Yann ne répond rien, lui qui a décidé de passer à l'action autrement, mais surtout de cesser d'assister passivement à la destruction. Ils s'installent sur la grève et s'offrent une petite session de jam pour boucler la boucle. Yann refuse de boire une seule goutte même si son copain a apporté une bonne bouteille pour lui délier la langue et l'âme. Son amie Tanya compte sur lui pour le spectacle du lendemain et cette pensée l'apaise autant que la vue du fleuve.

## 2h AM

Elle se lève et va écraser sa cigarette. Elle est tellement moins jolie lorsqu'elle fume... Je crois l'entendre chanter, ça lui rachète un peu d'innocence. Elle court à l'autre bout de l'église pour mettre un disque sur la table tournante. Elle danse sur des airs latins. J'ai l'impression que toute son énergie est concentrée dans ses hanches. Elle se donne chaud, enlève des couches de vêtements, puis elle se rapproche. Ce n'est qu'à ce moment que je remarque un grand miroir situé au cœur de la bibliothèque. Je sursaute.

## *Avril*

### **Rose**

Je suis étendue sur une chaise longue, immense. *J'inspire*. Mon corps me paraît minuscule sur cet objet fait pour s'exposer au soleil. Je n'ai même pas mal. Cette opération, c'était une affaire de rien. *J'expire*. Les voisins sont là. D'est en ouest : une série d'arrière-cours séparées par des clôtures. Au nord : un mur de brique beige à perte de vue. Au sud : les cheminées d'une raffinerie hors de fonction. J'absorbe les couleurs, puis porte mon attention à la conversation des voisins. *J'inspire*. Un homme hurle à une femme de ne pas lui parler comme elle le fait, elle ne répond pas et continue sa besogne à quatre pattes dans la terre. *J'expire*. La morphine... *J'inspire*. Enfin je peux flotter, être sans sentir. Marcel sort par la porte-patio arrière. *J'expire*. Il vient me chuchoter à l'oreille que je ne devrais pas rester là, que les voisins m'observent, que je suis impudique. Et puis, l'ai-je oublié? En avril on ne se découvre pas d'un fil! *Je soupire*. Lui, il n'a pas le choix de rester dans la cour, sa chambre est sous surveillance me confie-

t-il. *J'inspire longuement.* Ils ont mis des caméras pour le dénoncer aux autorités. *J'expire* en lui demandant gentiment de retourner sur sa parcelle de terrain et en lui indiquant que la seule violation dont je peux témoigner en ce moment est celle de mon espace privé. *J'inspire.* Il me tourne le dos et traverse la clôture de bois en se plaignant du manque de valeurs de la jeunesse, pourtant c'est lui qui vient de franchir sans autorisation la frontière qui nous sépare des autres. *J'expire.* Des gouttes d'eau perlent au-dessus de ma lèvre supérieure, je sors la langue, éponge ma sueur et grimace au goût de la crème solaire. Je suis absolument bien. Il n'y a ni passé ni futur, rien qu'un gros présent épais et confortable. *J'inspire* en souriant et je sens mes cheveux rejoindre la chaleur du soleil, mon cœur battre au rythme de ma respiration. *Je bois.* Je me suis fait retirer une petite tumeur sous le sein droit. Ça me vaut un congé du boulot. J'ai la permission de devenir une éponge à sensations. Je ne suis que mon sein tuméfié. La permission de tout oublier et de lire de mauvais romans sans culpabiliser. Cette nuit, je pourrais dormir dans la chambre de petite fille qui m'est réservée chez mon père, mais il m'a donné la permission de dormir dans son lit. Je le choisis. Il est en vacances. Je suis en vacances. Nous sommes libres de notre temps, chacun dans notre petite boîte et j'ai le vertige d'être si seule dans cet énorme lit blanc.

### **3h AM**

Elle reprend le livre noir et commence à chercher un autre passage. Lorsqu'elles sont parties ensemble en mer, Rose n'avait même pas dix ans. Je sais que cette aventure l'a complètement changée, mais je crois que je ne savais pas à quel point. L'histoire refait surface : Rose la joue devant le miroir. Juste pour la regarder affronter son passé à voix

haute, j'aurais été prêt à passer une autre nuit blanche, mais Rose n'entre pas dans le drame : lorsqu'ils l'ont séparée d'Agnès, qu'ils ont dit que sa mère devait avoir perdu la tête pour impliquer une enfant dans une aventure aussi risquée.

***Juin 1998***

***Journal de mer, Lundi***

*Passeports*

*Trousse hygiénique (brosse à dents, dentifrice, crème hydratante, advil, mini trousse de premiers soins, pince à épiler, coupe ongle, ciseaux, shampoing, savon)*

*Vêtements chauds*

*Un pantalon chacune, trois t-shirts chacune, une robe chacune, vêtements mous*

*Sacs de couchage*

*Sous-vêtements et chaussettes*

*Souliers de marche*

*Bouteille d'eau*

*Briquet*

*Rose est très heureuse à l'idée de partir en voyage, on a commencé une liste pour le grand départ. Je n'ai plus qu'une semaine pour tout arranger. Il n'y a rien de sûr, mais le déroulement des choses m'indique que c'est ce que nous allons faire. Je n'ai pas peur même si j'ai peu d'expérience. J'ai hâte. Ma petite fille...une navigatrice en herbe. Elle qui aime tant jouer à la pirate, elle va être servie.*

*Je suis tombée la semaine dernière sur une offre d'emploi qui correspond tout à fait à nos besoins. Un vieux loup de mer se cherche une personne capable de prendre en charge tout le volet domestique de son embarcation. Je ne comprends pas exactement les tenants et aboutissants de son projet. Il se présente comme un géographe qui veut cartographier le septième continent. Pour le moment ça me suffit et j'aime bien l'idée de pouvoir fantasmer sur ses découvertes. Peut-être qu'il cherche une île déserte. Je pense qu'on serait heureuses sur une île déserte...*

*Bon, je vais aller lire une histoire à ma petite sirène pour l'endormir, je vais lui lire celle du moulin magique qui raconte justement l'histoire d'une famille de domestiques, qui, grâce à l'aide d'un magnifique dragon, parvient à se libérer de la domination d'une sorte d'ogre vorace. Aussi, qui sait ce que nous pourrions croiser en mer? J'amènerai des récits fantastiques pour garder éveillée la fantaisie aux jours moroses. Je fabule...je ne sais même pas encore si je ferai l'affaire, je dois rester concentrée! Demain départ à l'aube à la rencontre du capitaine. Il est en train de finir la préparation du voilier à ce que j'ai compris. Départ prévu d'ici quelques jours. S'il est dans l'urgence, mes chances sont meilleures. Je compte bien lui montrer que je suis dégourdie, il ne doit pas trop se rendre compte de mon inexpérience, mais je saurai baratiner grâce à toutes les histoires que mon père m'a racontées...*

**Jeudi**

**Yann**

Il décachette une lettre. En retire des feuilles lignées et lit sans sourciller l'écriture serrée qui y figure. Il s'attaque immédiatement à une réponse en faisant quelques pauses pour regarder les contours des monstres de son enfance.

*Tanya, Ta lettre est un baume. Tu me manques. Je ne sais plus bien ce que je fais ici. Lorsque je suis arrivé, ma mère était déjà partie. Je ne t'écris pas pour me décharger de mes soucis. Je t'écris car je veux faire cette performance avec toi! J'adore le concept. Merci d'ailleurs pour le dessin : le tableau est très fort. Je serai là samedi coûte que coûte, je suis presque prêt.*

*Te souviens-tu de ces soirées où nos phrases s'étiraient, emportées qu'elles étaient dans le grand souffle des saisons du fleuve? Nos mots se sédimentaient dans l'espace. Nous nous inspirions des contes de nos mères pour les lancer au vent en performant leurs histoires. Tu te prépares probablement à entrer en scène. Je sais à quel point la danse est importante pour toi. Je sais que tu deviens autre comme lorsqu'on jouait sur la grève. Tu me donnes envie de retrouver le goût du jeu. Dans chaque espace que tu transgresses avec ton corps et ta voix, il y a une affirmation.*

*Tanya, j'ai détruit la grand-voile de Sagana au moment où j'en avais le plus besoin. Je t'ai déjà parlé de ces bruits qui m'inquiétaient la nuit dans la forêt. Ils attendent la pénombre pour laisser aller leur machinerie folle. J'en fais des nuits blanches ou des cauchemars. J'ai un rêve récurrent, il y a longtemps d'ailleurs que tu ne m'as pas raconté les tiens. Il consiste en l'apparition d'un homme à l'allure de celui qu'on voit dans « Le cri » d'Edvard Munch, ce tableau accroché dans la salle de bain de ma mère a dû marquer mon imaginaire. Dans mon rêve, l'homme craint les animaux sauvages et se réfugie parmi un troupeau de mastodontes motorisés qui parcourent une montagne de*



*troncs d'arbres. Là, son visage se décrispe, il peut enfin s'asseoir, rassuré, et il met le feu à la montagne en faisant de grands signes pour faire décamper les conducteurs. Les chauffeurs de grues suivent ses indications. Des milliers de véhicules sortent de la montagne en poussant des cris aigus. Des pattes leur poussent pendant qu'ils évacuent en trombe la fourmilière.*

*Tout a commencé avec ces sons étranges venus de la forêt. L'autre matin, j'ai bien été obligé d'en constater la réalité. Au moment où l'homme du tableau allait allumer le brasier on a cogné à ma porte, m'évitant ainsi la vision d'horreur du carnage de la montagne-fourmilière. Un homme était là, me tendant un bout de papier noirci. Je n'ai pas voulu entrer dans ce dialogue dont je connaissais déjà l'issue. J'ai tiré sur le document qu'il serrait entre ses poings et l'ai observé d'un regard froid, je n'ai même pas voulu entrevoir son humanité au risque de me laisser séduire. C'est ici que je veux faire intervenir ma raison. Tu sais, je ne crois pas que tous les êtres humains méritent mon attention, je sélectionne, comme on le fait face à une bibliothèque... Mais tu me connais, je n'ai pas tenu la ligne très longtemps et l'air du soir imbibé d'alcool a soufflé au large mes inhibitions. Je suis allé me réfugier sur le bateau de ma mère avec une bouteille de fort... Arrivé sur Sagana, j'ai déployé ses voiles, j'avais besoin d'elles, de les entendre battre au vent pour m'accrocher à quelque chose de tangible. Je me suis débattu toute la nuit, confondant muses et démons. J'ai parlé à ces visages en m'adressant au large et puis il m'a semblé qu'ils se joignaient à moi. Mais j'étais réfugié, tu comprends, je n'étais pas prêt! L'aube m'a enveloppé en camouflant mes gestes dans le brouillard. Tout de même, je n'ai pu faire autrement que de constater que la grand-voile était en lambeaux. Gâchis total. Il ne me restait qu'une bouteille vide et le*

*pire mal de tête que j'ai eu depuis des lunes! Tout ça pour te dire que je viendrai à Montréal pour m'en procurer de nouvelles et pour monter sur scène avec toi. Je tourne la page et j'ai envie d'inscrire ton nom sur la première ligne. Je suis parti si vite...*

## ***Mars***

### **Rose**

6h30 Des tréfonds de mon sommeil je perçois une alarme et je me réveille en sursaut avec un mal de tête particulièrement intense. J'éteins l'alarme et m'amuse à imaginer la force de l'onde de choc sur l'échelle de Richter. Je ne dois pas être bien loin de celle du Vésuve, si seulement je pouvais faire comme la Gradiva et rester là, immobile à jamais sous l'effet du cataclysme, captive mais provocante. Je tourne les pieds dans tous les sens pour faire craquer mes chevilles : je suis encore mobile bien que crispée, ça va aller. Je m'habille en quinze secondes et quart et m'apprête à sortir. Avant de partir j'embrasse mon amant. Il ouvre les yeux. Je ne le vois jamais sans ses lunettes. Il est craquant avec ses yeux ensommeillés. Je ne l'avais pas revu depuis décembre, alors que j'avais débarqué chez lui à l'improviste peu après ma séparation. Ça c'était mal terminé. Heureusement il a l'air de ne se souvenir de rien. Peut-être qu'il fait semblant. C'est aussi bien comme ça et à vrai dire ça m'importe peu. Je grimpe sur lui à nouveau et je sens son érection. Dommage que j'aie enfilé mon pantalon aussi vite. J'embrasse son ventre et je file avant de céder à la tentation. Un mot et il m'aurait eue pour lui toute entière à nouveau. Je ne lui en laisse pas le temps et il n'est pas assez impulsif pour me retenir.

6h45 Je glisse sur la glace et m'étends sur le trottoir enneigé. Je me relève difficilement avec l'impression que ce n'est pas moi qui suis tombée, mais une autre, une femme que

tout le monde regarde en sachant qu'elle a fait l'amour toute la nuit avec un homme dont je ne connais que la sensualité. Je m'agrippe au mur pour reprendre équilibre : une main en plein dans le visage du drôle de personnage qui y est peint. Je rigole en l'apercevant, puis je regarde mes bottes lorsque je croise des passants au regard insistant. L'impression indélébile d'être marquée par la jouissance. Quelle idée aussi d'accepter un shift en cuisine, je ne sais même pas si j'ai encore les mains qu'il faut. Je croise les doigts.

7h Je débarre la porte de l'église (à ce moment, j'ai encore l'impression de squatter une église et je n'appelle pas encore *l'Île* par son nom). J'inscris le code du système d'alarme. C'est le signal de la course.

7h15 J'envoie un texto: Bon matin Dom Juan. Je me suis pété la gueule en sortant de chez toi. J'ai fait des muffins aux bananes, pis j'ai l'goût de boire d'la bière.

Il répond : Ça pourrait être un poème.

J'envoie : Je te le dédie.

Pas de réponse. Il me fait chier celui-là à être si bien campé dans son rôle de gars qui s'en fout.

8h Je retourne la pancarte qui affiche maintenant que nous sommes ouverts. Je fais du café et au même moment la minuterie du four se fait entendre : les viennoiseries sont prêtes. Je retire deux plaques du four et les remplace par les pains pour les sandwichs. Je commence à faire des boules uniformes avec la pâte à biscuits. Je me retourne. Des clients s'impatientent derrière le comptoir. Je me lave les mains. Je meurs de soif, j'ai la bouche sèche quand je leur dis bonjour.

9h J'épluche les légumes racine. Je prépare une soupe au lait de coco, pommes de terre sucrées et épinards. Le quinoa cuit sur le feu pour la salade juste à côté des betteraves. Je nettoie les courgettes, poivrons et carottes que je mettrai dans la croustade aux légumes servie en plat du jour.

10h Je soulève l'énorme marmite et verse la soupe dans la soupière. J'enchaîne avec un mélange à brownies. Je casse d'abord les douze œufs nécessaires. Je graisse le moule et prépare les commandes de petits déjeuners entre deux étapes.

11h J'enfourne la croustade aux légumes. Je souffle un peu. Ne reste plus qu'à éplucher les betteraves et assembler la salade. J'envoie un texto à celui dont j'ai dû me séparer ce matin pour lui faire l'inventaire de mes réussites.

J'envoie : J'ai préparé une soupe et une salade géantes, une plaque de brownies, des biscuits, une croustade aux légumes. Mission accomplie, mais c'est de l'esclavage, j'ai mal partout.

Il répond : Toujours au lit. Je ne me lève même pas pour aller manger.

J'envoie : Oh! J'aimerais tellement y être avec toi...

Pas de réponse. Je scrute mon cellulaire pendant que j'épluche les betteraves. Je ne peux plus y toucher, j'ai les mains violettes.

12h Coup d'envoi. Les commandes s'enchaînent, je vois la soupe et la salade descendre à un rythme régulier. Chaque assiette qui sort de la cuisine a été savamment travaillée pour être jolie et soutirer des « Oh! » aux clients. Grégoire serait fier de moi, même que je

prends une série de plats en photo pour lui montrer qu'il peut compter sur moi quand son corps aura besoin de repos.

13h Voilà, la journée est faite. Anna, une connaissance d'une autre époque entre dans l'église qui embaume bon mes recettes de la journée. Je décide d'aller la voir.

- Salut Rose! Je savais pas que tu travaillais ici.
- Salut! Oui ça fait pas très longtemps, c'est magnifique non?
- Oui j'adore cette place. Un havre de paix! Les choses bougent, alors! J'ai entendu dire que ton ex allait présenter une pièce sur l'histoire de votre rencontre!
- Un truc délirant, de bar en bar, presque un truc initiatique. Du billard, un juke box et deux corps. Il y a de la danse aussi pas mal. Je vais y aller c'est sûr! D'ailleurs tu joues pas dedans?
- On...

J'ai entendu ces mots comme si une autre les prononçait. Je tourne les talons. Je sens un regard lourd sur mes épaules qui se raidissent.

L'impression de devoir me retenir. Je m'accote sur une table. La fais basculer.

Les couverts glissent doucement.

Une histoire d'amour sans moi.

Une fourchette tombe sur le sol. Rebondit.

Il lui enseigne à jouer au billard, penché sur elle, respire son odeur.

- On est plus ensemble...

Un bol glisse et s'approche dangereusement du sol.

- Je...je sais pas de quoi tu parles.

Elle casse le jeu à la perfection. Les boules s'éparpillent sans laisser de zone vide sur toute la surface du tapis vert.

- Rose, ça va pas?!

Il était moins une, un collègue est venu rétablir l'équilibre initial, presque rien de cassé. Je lui réponds que ça va, que ma pause va me faire le plus grand bien. Je m'éloigne d'Anna qui a porté ses deux mains sur sa bouche ouverte en réalisant son erreur. Je m'assois dehors une cigarette au bec. J'ai du mal à l'allumer, mes mains tremblent et mon mal de tête reprend de plus belle. J'ai une paupière qui joue au clignotant comme si elle voulait me faire tourner sur moi-même en une sorte de transe. J'allume cigarette sur cigarette, je veux geler mon mal avec la nicotine. Mes mains tremblent. Alors que je me tourne pour me cacher du vent et allumer une autre cigarette, je constate que Grégoire est juste là.

- Je me demandais ça te prendrait combien de temps avant de remarquer ma présence. T'étais partie loin... Qu'est-ce qui se passe Rose? *L'Île* est pleine à craquer...tu laisses les autres se débrouiller tout seuls?

Je dois trouver une explication, je sens qu'il est sur le point de me renvoyer, mais il me pose une main sur l'épaule, compatissant. Il semble lire mon visage, mon regard fuyant, mes mains qui bougent dans tous les sens.

- Écoute, à demain, Rose.

Je regarde ailleurs, je n'aime pas sentir qu'on a repéré mes failles, mes faiblesses. Elles sont tellement apparentes. Alors que je m'apprête à me lever pour rentrer tête baissée, Grégoire me prend la main, mais mon attention est déjà attirée ailleurs.

- Grégoire... regarde cette dame, là qui vient vers nous. Quand je serai vieille j'aimerais être comme elle. Elle se déplace si légèrement, sa longue jupe bleue est presque indécente pour son âge. Malgré le froid, elle sourit à tout le monde, entièrement disponible. C'est comme ça que je définirais la beauté, par l'indécence et la disponibilité. Regarde, elle vient vers nous.
- C'est vrai qu'elle est belle. Au premier coup d'œil, j'aurais juré voir ta mère...

***Juin 1998***

***Journal de mer, Mardi***

*Mes os absorbent comme par extension l'humidité du port. C'est frais ce matin, j'ai mis un chandail de laine à la petite, elle refusait de le faire elle-même, prétextant qu'il faisait beaucoup trop beau pour s'habiller si chaudement. Je lui ai expliqué qu'au port il y aurait du vent. Elle a compris, elle est déjà pas mal stressée par ce rendez-vous qu'elle sent décisif. Elle a dans les mains un gros thermos de thé à la menthe avec beaucoup de miel. Elle répète sans arrêt « du miel? », comme dans l'histoire d'extraterrestre que je lui lis souvent. Des extraterrestres qui adorent le miel. Ce serait chouette d'en croiser un ici, ça détendrait l'atmosphère ou mes épaules et mon cou à tout le moins, je me sentirais moins en territoire hostile. Je me rattache aux sons du port : les câbles qui grincent, les vagues qui se heurtent au quai, les voix qui essaient d'harmoniser le travail, les*

*passerelles qu'on tire. Je m'arrête devant le voilier sur lequel est inscrit le nom « Ariel ».*  
*Bien que j'aie d'abord trouvé ce nom bien peu original, la calligraphie me le fait adopter instantanément. Il n'y a personne à bord et ça me soulage. Je suis heureuse de pouvoir d'abord faire connaissance avec l'embarcation. Les voiles me font penser à un navire chinois. La barre est grandiose aussi, on dirait la roue du temps prête à être manœuvrée. Je lève le pied, projetée vers l'avant par je ne sais quoi, peut-être le vent, mais une voix stoppe ma lancée :*

*- Agnès? Je ne vous attendais pas de sitôt.*

*Je me retourne. Il est là avec toute sa prestance. C'est un géant.*

*- Je suis arrivée en avance, j'avais bien hâte de faire votre connaissance.*

*- Je vois que vous avez déjà apprivoisé Ariel, le plus beau voilier du monde!  
Montez si vous voulez.*

*Il se retourne vers ma fille.*

*- C'est à vous?*

*- Oui c'est ma fille. Elle a le pied marin.*

*- Je n'en doute pas une seconde. Mais vous n'avez pas vos affaires avec vous? Et franchement ces vêtements...ce n'est pas vraiment l'idéal pour...*

*- Que voulez-vous dire? Je pensais que c'était une sorte...d'entrevue.*

*- Tu sais...euh...on peut se tutoyer oui?*

*- Bien sûr!*



- *Tu sais, tu vas remarquer que moi les formalités c'est pas trop mon truc. Tant que tu...que vous, toi et ta fille, êtes prêtes à partir à l'aventure et à prendre soin d'Ariel, puis à apprendre deux ou trois petits trucs de navigation...*

*C'est ma fille qui répond pour moi.*

- *Oui on veut apprendre! Maman et moi on adore la mer!*
- *C'est parfait moussaillon, j'ai pas peur de partager mes trucs, mais il va falloir bien écouter et aussi mettre l'ego de côté, il va falloir réapprendre à marcher!*
- *Les legos? Maman m'a dit que c'était pas pratique sur un bateau parce que c'est pas comme sur le continent, ça bouge et ça fait tomber les grandes tours!*
- *Hahaha! Elle a le sens de l'humour la petite! Alors vous êtes partantes à ce que j'ai compris.*
- *Euh...Oui on l'est! Tu nous laisses une journée pour nous préparer?*
- *Parfait, à demain!*

*Il me tend une petite bouteille de vitre verte.*

- *À l'intérieur tu vas trouver une liste du nécessaire à la vie sur mer. C'est pas sorcier, faut juste être bien équipée. Il y a aussi une adresse, c'est la boutique d'une amie, s'il te manque certaines choses. J'ai aussi glissé quelques billets, c'est une avance. Bienvenue à bord!*

*Mon petit poisson lune, qui est restée sur le quai, me tend la main pour m'aider à la rejoindre. J'ai les genoux qui tremblent...il me semble que ce personnage est encore moins réaliste que ceux des contes que je lis à ma fille...et il n'a aucune notion du temps*

*puisque nous sommes arrivées trois quarts d'heure en retard...enfin, j'ai pas trop le temps de me perdre dans de futiles considérations! Je suis embauchée, une grosse journée nous attend! J'ai envie de crier VICTOIRE! C'est le nom que j'aurais donné au voilier, j'en parlerai au capitaine...je ne connais même pas son nom d'ailleurs!*

### ***Mercredi***

#### **Yann**

Je n'ai pas dormi encore. Il y a de ces nuits qui passent comme une seule longue heure solitaire. Moi qui ai arrêté de fumer depuis des années, je me suis levé à plusieurs reprises pour me remplir de nicotine. La dernière fois que je suis sorti, j'ai aspiré tellement fort la fumée de cigarette pour m'en dégoûter et la quitter pour toujours que j'en ai dégueulé. Le vacarme s'est tu avec le lever du soleil. J'allais encore une fois me perdre dans toutes ces teintes roses, oranges et bleues, mais quelque chose m'a empêché d'ignorer les sons de destruction, même si leur source est camouflée par les arbres. Je le sais jusque dans mes tripes : ils sont en train de raser la forêt pour faire passer cette saleté de pipeline.

Ça me rentre dedans comme si je ne l'avais jamais su. Comme si on n'avait pas déjà eu assez d'envahisseurs ici...ça c'est l'Histoire avec sa grande hache. Qu'est-ce qu'un gars comme moi peut faire face au poids d'une hache *swignée* par les bras musclés d'un bûcheron? À part éviter la rencontre je ne vois pas trop... Et pourtant c'est vrai qu'il est magnifique ce lever de soleil, encore plus tendre que mon premier *french kiss* à quatorze ans dans le stationnement du bureau de poste... Je me demande quand même ce qu'elle est devenue Amélie. Une fille géniale, beaucoup trop bien pour moi d'ailleurs...ça doit

être pour ça que ça n'a pas duré. Et là, cette situation non plus ne peut pas durer. J'ai beau avoir lâché prise, je ne supporte pas d'être le témoin passif de la destruction de ma cour-arrière. Un plan B, pense vite à un plan B. Chier des plans B à tout bout de champ pour compenser les contingences de son temps, c'est pas donné à tout le monde. Retourner prof d'histoire et éveiller les consciences? Mmm... pas assez efficace à mon goût et de toute façon depuis 2012 je suis pas mal barré des commissions scolaires. Pas assez réaliste. Il n'y a que Sagana qui peut m'amener quelque part. Je pourrais retaper le vieux voilier de ma mère. En plus elle serait contente, à son retour de la marche, que j'aie accompli quelque chose de constructif. En fait, je ne serais plus obligé d'attendre son retour. Je pourrais aller les rejoindre, elle et les autres marcheurs. Je sais qu'elle y est avec ses meilleures amies, ses sœurs comme elle les appelle encore: celles que je n'ai plus vues depuis qu'on a quitté Oka. Ça me ferait du bien de les revoir...Surtout, ça commence à sonner comme un plan B.

### **5h15 AM**

Elle regarde l'heure, puis fourre le livre dans son sac après y avoir glissé les feuilles qu'elle a noircies avec la machine. Ses mouvements se font plus rapides, moins calculés. La bibliothèque se remplit à un rythme régulier. L'effet est convaincant. Elle laisse une tablette complètement vide dans chacune des sections. Elle ouvre une armoire et en sort trois grandes affiches. Elle installe la première dans la section consacrée aux livres de poche. Je m'attendais à y lire un extrait d'essai, des vers ou bien l'incipit d'un roman, mais au lieu de cela je constate qu'elle y affiche un prix. Ces livres que j'ai apportés jusqu'ici pour qu'elle en fasse quelque chose de bien, elle s'apprête à les vendre? Aussi

bien dire qu'elle s'apprête à les faire disparaître de notre vie. Elle n'a jamais même évoqué cette possibilité!

### *Février*

#### **Rose**

C'est comme suit que ça s'est produit. L'épopée lui revient en mémoire alors qu'elle déambule sur le trottoir croche en se frottant la tête dans un geste vain pour apaiser la douleur. Ça, elle ne peut plus en douter, à la vérité près, elle est sortie de chez son amant avec une bonne prune sur le front. Le reste, elle n'en est plus bien sûre. Elle était allée le rejoindre chez lui. Lui, il ne se souvient de rien : il est entré saoul. Se dirigeant vers son lit, il a dû se rendre compte qu'il y avait un autre corps sous les draps. Il s'est donc étendu au bout du lit, comme un chien. Là, il lui semble qu'elle s'est peut-être mise à donner des coups de pied dans tous les sens, prise d'une terreur nocturne soudaine. Lui, il aura répondu avec les poings. Ils se sont rendormis, crinqués par une colère inexplicable, les épaules aux oreilles et la mâchoire serrée.

Elle s'est fait un café, mal à l'aise. Il s'est levé et lui a dit bonjour comme si de rien était. Le sourire aussi tendu que sa mâchoire, elle a risqué un –As-tu bien dormi? Et la question a résonné dans sa tête en écho. Non elle n'avait pas bien dormi. Lui, il a répondu que oui. Elle n'a pas insisté, lui a dit qu'elle allait se chercher du travail et l'a remercié pour son hospitalité. Il a cherché à la rassurer, lui a assuré qu'elle ne dérangeait pas, mais sans comprendre pourquoi, il s'est senti soulagé. Elle a rassemblé ses affaires en vitesse, décidée à mettre une distance entre elle et ce malaise sorti de l'obscurité d'une nuit trop peu rêvée. La porte a claqué, elle est sortie. Alors qu'elle se frotte encore la tête à mi-

chemin entre la recherche de réconfort et ses souvenirs aigres, il se dit que c'est un bien drôle de temps tout de même pour trouver un boulot.

Il est sorti lui aussi fumer une cigarette et sa main libre se porte naturellement à son crâne où il touche du bout des doigts une nouvelle bosse. Il aurait aimé lui proposer de l'accompagner, mais quelque chose l'a retenu. Il hésite encore un moment à la rejoindre. Le temps a tranché: il ne la voit plus. Dehors est un grand écran gris et blanc. Il rentre enfiler ses bottes de ski de fond, décidé à profiter du tableau.

Elle a tourné à gauche dans la ruelle... Les couleurs du large graffiti lui ont donné envie de bifurquer. Elle s'arrête un moment devant la mosaïque pastel. Elle se penche vers la tête difforme. La gifle du vent la ramène dans ses bottes et elle reprend sa marche dans un bruit sourd, le regard aux orteils. Sa marche la mène à la bibliothèque. Elle tire la porte alourdie par le vent et se défait de plusieurs couches de vêtements une fois entrée. La poussière et les pages vieilles embaument. Le mur fenestré de l'aile sud ouvre vers le spectacle de la tempête. Sa mère cogne des clous derrière le comptoir. Il règne un silence ouaté qui donne envie de se confier avec la tête appuyée pour laisser aller un flot de paroles reposées. Rose se dirige vers le laboratoire informatique à pas feutrés. Elle imprime cinq fois son c.v. et les pages viennent une à une égratigner l'atmosphère. Les agrafes de la brocheuse achèvent de percer l'ambiance pour la transporter vers son mandat du jour : se trouver du travail et ne plus dépendre de personne. Ce métier de bibliothécaire serait parfait pour elle. Elle pourrait dialoguer avec les œuvres par ces journées faites pour rester chez soi. Elle s'arrête devant Agnès et la regarde comme si elle ne la connaissait pas. Agnès a les cheveux détachés. Ils tombent négligemment sur ses épaules et s'entremêlent autour d'une chaînette en argent. Sa poitrine se soulève puis se

rétracte doucement. À l'expiration, Rose remarque un geste saccadé qui se répète. Le regard de Rose remonte vers le visage détendu de son interlocutrice absente. Ses lèvres peintes en rouge détonnent avec les teintes pâles de ses vêtements, de sa peau, de ses cheveux. Étrangement, elles sont comme pincées, presque tordues : sa mère a l'air d'avoir les mâchoires serrées comme une poignée de bras de fer. Rose remonte vers les paupières qui tremblent un peu. Le tableau l'inquiète. Pourquoi Agnès, dans son royaume de livres, serait-elle tendue? Elle laisse une pièce de un dollar sur le comptoir et se retourne, s'apprête à quitter ce dôme où elle irait bien se vautrer. C'est peut-être parce qu'elle traîne un peu des pieds en se dirigeant vers la sortie qu'elle entend entre deux pas Agnès inspirer profondément, comme si elle sortait de l'eau après une trop longue immersion. Elle jette un dernier coup d'œil derrière elle et remarque un dernier détail à côté de sa mère: il y a une statuette de sirène sur le comptoir. Cette bibliothèque est le domaine d'Agnès et Rose ne veut pas brouiller les cartes. Elle décide de chercher ailleurs. Rose soulève son chapeau où un petit amas de neige fondant s'est accumulé et sort. Elle semble hésitante, comme si elle avait voulu dire quelque chose à la femme. Confuse, elle heurte un homme emmitoufflé dans un foulard sans fin qui réagit en la sommant de regarder où elle va, la traitant d'endormie. Sur le seuil de la bibliothèque, elle s'allume une cigarette et reprend sa marche.

Un sourire naturel accroché aux lèvres, elle déambule sur les artères du centre-ville, s'arrêtant çà et là, attirée parfois par un décor, puis par une enseigne, ou par un mot affiché dans la vitrine. Plusieurs restaurants arborent encore leurs décorations de Noël, elle se dit qu'il serait paisible de se laisser porter par les odeurs combinées de plats

mijotés, de café frais et de viennoiseries se gonflant au four. C'est peut-être aussi son appétit qui oriente son jugement dans le moment.

Elle passe quelques fois un bon moment assise à se laisser transporter par l'atmosphère avant de se décider à s'adresser aux employés. Elle observe les rapports entre eux. Elle décèle les traces de la hiérarchie.

Elle entre dans un petit restaurant avec un large mur de bois. Là, elle commence à manger un bortsch et lève les yeux après chaque cuillerée. Elle écrit. Une serveuse s'adresse à son collègue sur un ton critique après que ce dernier lui eut annoncé qu'il étudiait en publicité :

- Tu vois justement, moi, j'ai décidé d'étudier en littérature pour aller dans le détail des choses. J'avais l'impression qu'en journalisme on apprenait seulement à simplifier encore et encore, alors que moi je voulais comprendre.

L'autre opine, l'air évasif. C'est un client au comptoir qui intervient.

- Tu sais, moi j'étudie la littérature et je m'intéresse aux raisons qui poussent les écrivains à écrire.

Le regard de la serveuse devient immense, curieux. Rose se décide à lui laisser sa candidature, attirée par l'interrogation qui approfondit le regard de sa collègue potentielle. Alors qu'elle s'approche du comptoir son c.v. à la main, la serveuse l'aperçoit. Ça se passe en quelques secondes : le regard qui perd tout éclat, la bouche qui articule qu'ils n'ont besoin de personne, Rose qui baisse les bras et arrête sa marche, le client qui lui adresse un sourire désolé, leurs deux corps crispés dans l'attente que Rose s'éloigne.

Elle ne dit rien puisque ça n'aurait pas l'effet désiré de toute façon. Elle se permet tout de même une profonde révérence, n'ayant pas perdu toute contenance, toujours un peu soucieuse de son effet, alors que les autres pouffent en se tenant l'estomac dès qu'elle sort en laissant pénétrer dans le bistro une bourrasque glacée.

Elle décide de se mettre en marche vers chez Tanya. Elle lui envoie un message pour la prévenir. Son amie lui répond tout de suite de plutôt venir la rejoindre à une salle de spectacle nommée *l'Île*. Elle va entrer en scène d'ici un quart d'heure. Ça tombe bien, Rose est tout près. Peut-être qu'ils auront du boulot à lui offrir!

Son pas se fait plus vigoureux, elle reprend son port de tête et son regard se dirige droit devant. C'est peut-être cette stature qui la rend disponible à un chant qu'elle reçoit comme sorti de la terre. Elle remarque tout de suite Tanya assise sous l'auvent d'une belle église. Instinctivement, elle se dit qu'elle aimerait apprendre à s'exprimer de cette façon : par pulsations venues du ventre avec le filtre du cœur. C'est la première fois qu'elle entend son amie chanter comme ça.

Temps mort d'hésitation, elle réajuste ses vêtements chauds.

Un sourire timide se glisse sur le visage de Tanya. Elle lui fait signe d'approcher. Rose répond à son geste en montant les marches du parvis en un éclair. Là, elle s'assoit tout près de son amie qui recommence à chanter. Au bout d'un bon moment, Rose commence à s'exprimer par une sorte de plainte sans paroles. Elle cherche à s'adapter aux vibrations de Tanya en laissant sa voix la guider. C'est sans prétention et ça la réchauffe. Au bout d'un moment, elle se rend compte qu'elle est seule maintenant à chanter et que son amie la regarde.



Rose prend les mains de Tanya et souffle dessus pour les réchauffer.

- Tu risques bien de perdre un doigt! Tanya, ce chant... c'est magnifique!  
Comment as-tu pu me cacher ce talent?

Tanya marque une pause, comme si elle essayait de traduire une pensée difficile à communiquer.

- Ton chant à toi... c'est drôle à dire, mais il me donne l'impression que tu cherches...
- Ce que je cherche? Tu ne peux pas le savoir puisque je ne le sais plus bien...je le savais, mais depuis que je me suis assise ici en haut de cet escalier je... Mais peu importe ce que je cherche! Toi, qu'est-ce que tu fais ici?
- Je voulais revoir cet endroit. J'y suis beaucoup venue quand j'étais plus jeune. Je sais que je t'ai dit que j'avais grandi en région, mais il y a eu une petite parenthèse durant laquelle j'ai habité ici. À une époque ma mère ne savait plus bien où se diriger. Elle venait, comme toi, de se séparer, mais elle avait en plus une petite fille de six ans, tu peux imaginer... C'était il y a plus de vingt ans! Pendant qu'elle restait assise des heures à réfléchir, parfois stoïque, parfois en chantant comme tu m'as entendue le faire, je m'amusais à découvrir les coins secrets de cette église. Un jour, alors que je racontais une histoire à une amie imaginaire dans le confessionnal, j'étais très seule tu comprends, elle est venue me prendre par la main et elle m'a dit qu'elle avait pris une décision. On irait vivre près du fleuve.
- Ce n'est pas bien précis.

- Pour elle ce l'était assez. Elle cherchait le sacré.
- C'est une belle histoire. Tu ne m'avais jamais raconté ça.
- Les moments intenses comme ceux-là solidifient les amitiés, ma Rose. L'intensité de ce que tu vis me pousse aussi à affronter mes peurs et...
- Et?
- Et ce que je veux dire, même si ça peut paraître égoïste, c'est que tu me fais du bien!

Tanya se jette dans les bras de Rose qui pose sa main dans ses cheveux, puis sa tête sur son épaule. Rose relève ensuite la tête et regarde tout autour comme si elle voyait les lieux pour la première fois. Une énorme porte s'ouvre derrière elles, ce qui la fait sursauter sous le regard amusé de Tanya. À l'intérieur, une foule joyeuse s'entasse autour des tables disposées de façon disparate. La lumière, bien que tamisée, lui fait plisser les yeux et elle se met à saliver à l'odeur de grillades qui s'échappe de l'église. Tout au fond, l'autel a été remplacé par une large scène. Un homme vient briser le tableau en s'approchant elles.

- Tanya! ça va être à toi, tu es prête?

Tanya se lève d'un bond et se secoue des pieds à la tête comme pour changer d'état et se transformer en bête de scène. Mais avant, sans même que son amie ne lui demande de l'aide, elle s'est donnée une mission prioritaire : faire engager Rose à *l'Île*. La vieille église étant pleine à craquer, Grégoire se laisse facilement convaincre par le charmant duo. Rose les suit à l'intérieur et enfile le tablier que lui tend Grégoire avant de se faufiler

entre les tables en tourbillonnant avec des verres pleins, puis vides. Elle adore le spectacle, bien qu'elle ait encore plus apprécié le chant de Tanya lancé à tous vents.

## *Mardi*

### **Yann**

Il y a un escalier de pierres qui mène à la grève, puis au fleuve. Il est bordé d'églantiers qui s'épanouissent en été à partir de la Saint-Jean Baptiste. On peut alors voir des enfants chanter et danser avec des roses accrochées dans les cheveux. La danse de l'innocence toujours répétée des rosiers qui bordent l'escalier de mon enfance.

Ce devrait être interdit que je puisse te parler comme ça, sans filtre. Tu es ma mère et je suis supposé te craindre lors de moments comme ceux-là, où je me sens perdu, où je me sens seul, où je ne me sens plus rien qu'un de ces troncs d'arbre qui roule dans le ressac. Plus rien à quoi s'agripper. À la limite de la grève, là où la végétation reprend ses droits, il y a des masses de bois mort bien sec. C'est pas croyable d'échouer ici à l'aube de la trentaine en sachant moins que jamais ce que je veux faire de ma vie. Il me semble avoir évalué tant de possibilités et avoir tant critiqué que maintenant la seule option est de trouver une issue. Et bien sûr qu'il y en a toujours, j'ai plus d'un tour dans mon sac pour trouver des issues, je crois qu'il faut surtout être créatif. D'ailleurs j'ai toujours eu le sens de l'image, tu me l'as si bien appris. Les images...ma force, la force de ton fils, ta force

Et la maison, maman, elle me fait vivre les mêmes émotions qu'avant! C'est vrai que tout paraît plus petit, mais je me revois courir sur les rochers, le regard vers le phare, tomber si fort sur les genoux que je le sentais jusque dans les dents, mais continuer à courir pour faire comme le vent, pour m'envoler enfin quelques secondes, comme toi dans les champs, portée par tes longues jambes de gazelle. C'est juste que tout est plus petit et un

peu moins impressionnant. Je suis dans une maquette en miniature de paysages que j'ai fouillés de fond en comble. Apparemment ils veulent y voir de plus près et creuser plus creux. C'est pour ça que tu es partie.

Tu te souviens les traces de dinosaures, le sentier des lutins, nos cavernes d'Ali-baba, les cheveux des sirènes, les bateaux-fantômes et ces milliers de trésors que nous dépoussiérions tous les jours en parcourant la côte du fleuve?

Combien de lunes depuis que tu es partie marcher? Mais je n'ai aucun moyen pour te parler. Tu me disais fièrement que je n'avais qu'à m'adresser à toi par la pensée, que ça ferait pareil et que c'était intemporel.

Il fait quelques pas avant de se pencher à nouveau pour cueillir le bois mort qui décore la grève. Une fois les bras chargés à bloc, il apporte le fagot jusqu'à l'amoncellement qu'il a déjà entamé. Il devra faire brûler le bois aujourd'hui même pour éviter qu'il ne soit trempé par la pluie. Les rafales de vent créent des moutons gris sur le fleuve et il a bien l'intention de les compter pour occuper les heures du jour. Préparer un feu comme on se fait couler un bain chaud. Et alors qu'il s'évertue à embraser sa petite montagne grise, il se retourne vers le grondement sourd dont la source est camouflée par la lisière du bois. Il se cache derrière la boucane et ajoute des boîtes au feu et toutes sortes de choses qu'il avait sans s'en rendre compte accumulées au fil du temps. Le phare est trop petit pour contenir tous ces souvenirs. Un flocon de cendre vient se poser sur sa joue rendue humide, il a les yeux fermés. Les larmes et la cendre lui dessinent un nouveau visage et il tourne le regard vers le fleuve, pas mécontent d'avoir déniché une nouvelle trajectoire, un autre possible.

Et c'est la grève qui t'avait offert une réponse. C'est cette pierre sur laquelle tu t'étais penchée à ce moment précis qui t'avait poussée à me garder, c'est ce que tu m'as raconté.

### **6h AM**

Elle lui a demandé de se montrer. Elle, son regard est perçant. Elle veut savoir ce qu'il fait là. Bien sûr elle a senti elle aussi la réminiscence, puisqu'ils s'étaient rencontrés la nuit dans une bibliothèque. Ils avaient alors tout un avenir à se composer. Là, il ne s'agit pour l'un que d'une parenthèse. Là, elle considère le contexte d'emblée illégitime et donc l'établissement d'un dialogue peu probable voire même peu souhaitable. Elle n'a pas besoin de parler. Il commence à défaire les boîtes qui contenaient les livres et en fait une grande pile.

- J'en ai besoin pour mon déménagement. Je dormais quand tu es arrivée et puis... je n'ai pas voulu t'interrompre. Tu as l'air bien, Rose. Je ne voulais pas te déranger.

Il se dirige vers la sortie et avant que la porte ne claque il a tout juste le temps de l'entendre le remercier pour la machine.

### ***Janvier***

#### **Rose**

Tanya était venue me chercher à l'appartement. J'étouffais avec mon secret : j'allais quitter Antoine. Elle ne savait rien encore. Elle n'avait aucune idée d'à quel point j'avais

besoin d'elle. Je l'avais déjà partagé avec quelques amies. Leur dire que je doutais avait imprimé noir sur blanc un besoin de mouvement dans mes pensées. Ça m'obsédait et partir était devenu la seule option. Je voulais attendre le bon moment. Un peu après Noël. Je voulais aller dans le bois. Sortir de Montréal.

Tanya est toujours partante pour les escapades. En plus, elle adore conduire. Les kilomètres ont commencé à créer de l'espace entre mes idées sombres. La musique entre nous deux me donnait l'impression qu'on communiait. Les mots n'étaient ni mûrs ni nécessaires et les arbres qui défilaient commençaient à modifier ma perspective, à l'aérer pour lui permettre d'émerger.

On écoutait du *rap*. Un *beat* enragé, des paroles qui frappent, des histoires de vie qui commencent par une rupture. Il y en a qui craquent sur le coup, d'autres se transforment.

- J'ai l'impression d'avoir frappé un mur.
- Dis-toi qu'il est imaginaire et dessine une porte au centre.

Elle a arrêté le moteur. On était arrivé au chalet que j'avais loué. Une petite chaumière rudimentaire mais confortable. Je l'ai regardée dans les yeux et c'est comme si la neige tombait pour soulager un temps lourd, mais le *beat* continuait à remplir l'air et elle a fermé les yeux. J'ai mis ma main dans ses cheveux et je lui ai laissé sentir mon vacillement quand je lui ai dit que je voulais mettre fin à mon couple. J'ai décidé de ne pas tourner autour du pot.

- Est-ce que je peux venir vivre chez toi quelque temps?

Je l'ai dit sous l'impulsion d'un coup de tête. Un coup de tête de rupture. Le contraire d'un coup de foudre...



- Tu... tu lui as dit?
- Non pas encore. Mais je me sens incapable de rentrer chez moi... je... je vais lui dire que je dors chez toi, puis je passerai rassembler mes affaires. Je lui dirai quand il rentrera du boulot et je reviendrai chez toi...

Tanya a mis un disque. Je me suis endormie comme pour oublier le grand froid que j'avais à l'intérieur et Tanya est revenue avec deux tasses de café brûlant. Elle a mis la clé dans le contact et m'a annoncé qu'on partait grimper une montagne. Je ne me suis pas fait prier.

En haut de la montagne on a déliré sur une histoire de sexe spatial dans les nuages. On a pu créer ensemble l'archétype de l'homme parfait. Tanya a voulu faire une randonnée de plus, c'était une journée douce pour le mois de janvier et elle voulait en profiter. Je lui ai proposé qu'on se sépare. Je voulais rester seule, réfléchir seule, sentir mon spleen et le laisser bercer par le vent dans les branches et le reflet des lacs à perte de vue. Mais on a fini par revenir au bercail et je me suis fermée comme une huître sur le chemin du retour.

De retour à mon appart, j'ai fait mon sac machinalement. Ce sac avec lequel j'ai tant de fois erré avec lui. Une errance que je n'arrivais plus à partager. Je n'en pouvais plus de cette impression de mensonge qui me réveillait à tous les matins avec un goût amer. J'ai pris une feuille de papier en me sentant irresponsable de ne pas mieux avoir préparé mon départ. J'ai écrit quelques mots sur la table de la cuisine avec la forte impression qu'ils sonnaient faux.

J'ai entendu la porte s'ouvrir et ses pas monter une marche à la fois avec la régularité d'un soldat. Je lui ai jeté des mots durs au visage et il s'est décomposé. Il a lâché un

« Non » venant d'un lieu si profond en lui, un lieu que je n'avais pas entrevu auparavant, jamais. Il a fondu en larmes. Pour la deuxième fois je l'ai vu pleurer. Je l'ai fait pleurer, celui que j'aimais pourtant plus que tout au monde, celui que je ne pouvais pas m'imaginer cesser d'aimer. Je m'en suis voulu très fort, sans savoir quoi faire de ce sentiment de culpabilité, et ça faisait tellement mal ces larmes coincées, ravalées, c'était du goudron. Il a parlé.

- J'aurais voulu qu'on en parle un peu plus, je...
- Je t'ai écrit une lettre. Là, j'essaie de t'expliquer mon départ. J'ai beaucoup de mal à t'expliquer ce que je ne comprends pas bien moi-même. Je veux que tu restes fort. Tu es une personne merveilleuse. J'ai besoin de me retrouver.
- C'est dur. C'est si soudain.
- Tu m'avais demandé de prendre une décision claire et de m'y tenir. Je vais y aller maintenant. C'est trop difficile pour moi en ce moment.

J'ai pris mon sac de voyage.

- Ah... tu as déjà fait ton sac...

J'ai descendu un premier escalier, puis un deuxième et une fois atterrie sur le trottoir j'ai entendu une voix douce m'interpeler.

- Au revoir Rosie.

Il était descendu sur le balcon du deuxième sans manteau pour me regarder partir. Mes pas se sont imprimés dans la neige et déjà je n'y pensais plus. Je n'y avais pas repensé à ces pas, ces traces d'un abandon, car c'est bien ce dont il s'agissait. Abandon d'un nous,

abandon de nos projets passés et futurs, abandon de moi-même au monde. L'écoute qui cède : les voiles à tout vent.

Et je voulais courir le rejoindre comme si tout ça n'était qu'une très bête mise en scène. Je sentais qu'il aurait été prêt à tout pour me retenir, mais d'où me venait cette certitude?

C'était fait. J'étais allée jusqu'au bout. Pas si compliqué finalement, ça prenait une dose de courage, une carapace face à sa peine. Lui, mon coeur, j'avais posé une frontière entre lui et moi.

C'est moi pourtant qui l'avais demandé en mariage, moi aussi qui lui avais sauté dans les bras. Lui avait tout juste continué le mouvement en tournant sur lui-même alors que j'étais toujours accrochée à sa taille, la bibliothèque apparaissant et disparaissant dans mon regard par flashes embrouillés de larmes d'une composante étrange.

En sortant de la bouche de métro j'ai demandé une cigarette à un homme qui attendait l'autobus. Il m'a toisée et me l'a tendue. Je lui ai demandé du feu aussi. Il m'a fait sentir que j'en demandais beaucoup...probablement une autre sale gosse trop gâtée pensait-t-il probablement. Déjà, on se tournait le dos.

### **6h30 AM**

Il est enfin sorti. Mon ex ne me fait pas peur. Il ne le sait probablement pas, mais cette nuit à ses côtés m'a fait du bien. C'était paisible et tendre comme un adieu fait en toute conscience. J'étais tout de même curieuse de voir à quel moment il allait intervenir. Je l'ai vu sursauter lorsqu'il a aperçu les prix. Je comprends que ça ait pu lui causer un choc

que je mette en vente les livres qui ont bercé notre quotidien durant toutes ces années passées ensemble. Mais justement, cette bibliothèque était à un « nous » qui n'existe plus.

### *Lundi*

#### **Yann**

Un homme conduit un vieux Volks à toute allure sur la vingt. Il creuse sa route vers on ne sait où, les phares des autres comme seul obstacle à dépasser. Après son passage, on sacre, on gesticule : « Où c'est qu'il va le p'tit criss coudonc!?! ». Ses essuie-glace non plus ne sont pas assez performants, lui c'est après eux qu'il sacre. Depuis l'intérieur du véhicule, la colonne d'arbres qui creuse son tunnel semble le poursuivre, le sommer de ralentir. Yann ne les voit pas. Il a le regard fixé sur un point devant, une zone inconnue et pourtant précise : il a un regard d'explorateur. Assurément, ce n'est pas avec une telle attitude qu'il découvrira quoi que ce soit de neuf, alors il est probable qu'il roule vers son passé...ou vers la mort à une vitesse pareille.

Mais il est trop concentré pour mourir maintenant dans un accident de voiture: première cause de mortalité. À ce point-ci de son histoire, ce ne serait pas possible, incohérent. Son attention est toute dirigée vers son objectif. Il fait une courte pause pour mettre de l'essence en soupirant. Il n'a pas l'air heureux de dépendre de ce tuyau dégoulinant, mais il respire quand même plus fort parce qu'il en adore l'odeur malgré lui. Il reprend la route de plus belle, comme un joueur de hockey à qui le coach permettrait de retourner sur la glace après une trop longue pause, une pause qui aurait tout voulu dire s'il ne donnait pas à ce moment précis le maximum de lui-même.

Ellipse de quelques heures qu'il ne compte pas de toute façon. Il tourne à bâbord dans une entrée. La pluie ne lui a pas donné de répit. Son rythme est devenu lent. Son regard s'est

comme débloqué, il se pose maintenant sur chaque détail de l'allée, sur les arbres fruitiers dont les baies vermeilles ont déjà été saccagées par le torrent vertical qui l'accueille. Il apparaît à ce moment hors de tout doute qu'il est en train de revenir chez lui après une longue absence. Il plisse les yeux pour faire le focus sur une maison rendue invisible par la pluie. Il ouvre la portière et la cacophonie aquatique produit comme un déclic en lui. Il reprend le rythme et monte les escaliers quatre à quatre, puis cogne à la porte. Pas de réponse. Il sort son cellulaire de son sac pour voir s'il a un appel manqué. Il en a trois. Sa mère a essayé de l'appeler trois fois pendant qu'il était au volant. Elle a laissé un message. Il sait qu'elle prévoyait partir, c'est précisément pourquoi il aurait voulu la rejoindre avant. Il aurait tenté de la raisonner, mais il est trop tard. En écoutant son message vocal il comprend qu'elle est partie marcher, poussée par la philosophie de l'Onkwehonwe, le nom Mohawk pour désigner les êtres humains et leurs relations avec les autres et la terre. Il n'aurait donc rien pu faire, car c'est elle qui lui a tout enseigné à propos de la manière de vivre de son peuple et leur idéal de coexistence pacifique. C'est ce qui lui avait donné le goût de l'histoire d'ailleurs. Il se reconforte à l'idée qu'elle n'est pas seule et qu'elle n'est pas partie par lâcheté, mais bien pour se battre. Elle lui demande de s'occuper de la maison. Il n'est pas évident de savoir si ce sont des larmes qui coulent sur ses joues ou des gouttes de pluie qui peinent encore à s'évaporer...probablement un peu des deux. On ne le saura pas car il est déjà sous la pluie à essayer d'encaisser le choc. Qui est bien moins pire, relativise-t-il le nez au large, que celui d'un véhicule qui percute un arbre à 160 km/h...ou d'un navire chargé de colons qui se heurte à une *terra incognita*.

## 7h AM

Le soleil se lève sur *l'Île*. Il y a encore beaucoup à faire pour que ce soit tel que je l'imagine : pour que la réalité se rapproche un tant soit peu du rêve, mais ce matin elle brille. On dirait un joyau. Notre plus grand défi pour l'avenir sera certainement l'accessibilité et le fait de relier d'avantage *l'Île* à la réalité du quartier. Il y a tant à faire, on ne peut pas se contenter de vendre. Je tourne la tête vers la salle et sursaute à la vue des dégâts de la veille. Je sors de ma rêverie pour aller zigzaguer rapidement entre les tables un balai à la main. J'allume quelques feuilles de sauge et les laisse brûler en me recueillant quelques minutes sur la scène. J'en ai assez fait pour cette nuit, même si je sais que ce n'est pas assez, je ne veux pas manquer Yann qui pourrait croire que j'ai changé d'idée.

L'autobus passe en coup de vent sur la rue perpendiculaire à celle où je me trouve. Je cours et je serre fort les ganses de mon sac pour le coller contre moi et éviter du même geste qu'il ne me rebondisse sur le dos. Comme souvent lorsque je cours, une scène de *Forrest Gump* me revient en mémoire : celle où, enfant, il se déprend d'une sorte d'armature lui bloquant les articulations des jambes : « Cours Rose, cours! ». La différence c'est que je me le dis à moi-même. L'effet est le même puisque je réussis à sauter dans l'autobus avant que le feu de circulation ne change au vert. Le matin, Parc-Extension est d'une beauté qui prend aux tripes. Je partage mon émoi avec la chauffeuse d'autobus qui acquiesce mollement à ma remarque enthousiaste. Je crois que nous avons toutes les deux passé une nuit blanche, la sienne filant au rythme d'insolites rencontres nocturnes et la mienne au fil de celles de mes jours passés, comme emmagasinés,

enregistrés. Mon bagage n'a jamais été aussi léger. Il y a quelque chose de solennel qui prend forme en moi pendant je me laisse bercer par le bringuebatement de l'autobus. Je me sens plus réveillée que les matins de ces mois que je viens de passer en revue. Il s'agit d'un éveil profond qui traverse toute mon échine : j'ai retrouvé mon allure et maintenant je peux rejoindre Yann. Mon visage n'est plus un masque collé sur une mer agitée : il est tout simplement l'expression de qui je suis à ce moment précis en lien avec l'avenir que je me dessine. J'atteins l'ange du Mont-Royal. Un groupe de jeunes fait circuler un joint au pied de la statue. Je m'approche tête en l'air de l'être ailé en l'imaginant se détacher de la terre et survoler Montréal simplement pour changer d'air et mieux réintégrer sa pose méditative. Un des jeunes me demande si je veux une « pof » et comme je me sens déjà *high* je dis non. Je me mets plutôt en route pour acheter des croissants frais qui me permettront de réatterrir dans mes souliers et de grimper la montagne. Hier soir, Yann m'a glissé des directives dans la poche. Il y a déjà quelques âmes matinales posées sur l'herbe verte. Certaines ont d'ailleurs l'air d'y avoir dormi. Cette montagne est un pied de nez à tous les gérants de ce monde qui croient que leur savoir-faire a su attirer un public : la communauté de la montagne n'est guidée que par un désir primaire et essentiel de communion dans le vert. Il y a toujours les entrepreneurs de condos qui continuent à essayer de manger la montagne, mais nous on lutte tout simplement pour la conserver telle qu'elle est. C'est vrai qu'elle n'a aucune direction. Mais est-ce qu'une montagne peut avoir une direction? J'aime cette idée et je l'imagine trembler, se déraciner de la terre et fuir Montréal avec des milliers de petites pattes formées par la vie maintenue dans ses racines. Au lieu de ça, elle gît sur le sol en formant une sorte de carapace humaine sur cet espace volé aux parents de Yann. C'est une journée magnifique et j'imagine les



musiciens, les musiciennes et les danseurs et danseuses qui vont bientôt prendre d'assaut la place et donner corps à Montréal. J'esquisse quelques pas de danse, mes pieds faisant tout vibrer autour de moi, mes mains me propulsant vers l'avant. Les croissants achetés, un d'eux englouti avec un café bien fort, je peux maintenant commencer l'ascension. Je ne vois pas le temps passer. J'ai l'estomac noué, curieuse de revoir cet homme pour l'heure plus fantasmé que réel, comme la projection qu'on se fait d'un voyage planifié des mois à l'avance et dont les contours commencent à se tracer bien avant l'immersion en terre étrangère.

### *Dimanche*

#### **Yann**

J'ai vu le soleil se lever sur les tours. Elles ne m'ont paru ni belles, ni laides, mais je me suis senti petit. Rose a surgi du bois. Il y a quelque chose de magique chez elle : quelque chose d'insaisissable. Elle veut voyager avec moi. J'y ai pensé toute la nuit. Dans un autre contexte ça aurait été le plan parfait, mais pas aujourd'hui. Tanya ne me le pardonnerait pas. Il va falloir que je lui parle. Je ne sais pas comment elle va prendre le coup. Rose est cernée, elle a l'air épuisée, mais sûre d'elle-même, comme apaisée par rapport à hier soir. C'est sûr que, lorsqu'on s'est rencontré, elle venait de recevoir une boule disco sur la tête. Elle me tend un croissant de sa main blessée. Je lui agrippe délicatement le poignet.

- Peux-tu bien me dire ce que tu as fait de ta nuit? Tes coupures n'ont pas cicatrisé.

- J'ai essayé de terminer une...une œuvre que j'avais commencé.

J'évite de lui dire que le résultat est peu convaincant. Non seulement ses coupures sont encore ouvertes, mais elle a d'énormes cernes sous les yeux et elle est pâle comme un drap...Toute une compagne de voyage que voilà...Elle répond à mon scepticisme en me retournant le compliment :

- Au fait, toi aussi t'as l'air de t'être gardé occupé. Je crois que j'ai jamais vu des mains aussi sales!

Elle dépose son sac par terre et commence à fouiller à l'intérieur. Il est vraiment minuscule. Ce n'est pas du tout un sac de voyage. Peut-être qu'elle aussi a changé d'avis... Il va bien falloir que je lui explique ce qu'il m'est arrivé. Elle interrompt le fil de mes pensées :

- Je sais que je ne suis pas bien équipée pour un trip dans le Bas du Fleuve, mais j'ai l'essentiel : le carnet de voyage qui relate ma première – et ma seule- expérience de voile!

Elle est là, devant moi, pleine d'énergie et prête à tout quitter pour me suivre sur un voilier, mais encore faut-il qu'on s'y rende à ce voilier:

- Ma voiture a rendu l'âme. Je t'ai dit que j'avais un vieux Volks...Malheureusement on dirait bien que c'est là où nos chemins se séparent. Je n'arrive pas à le redémarrer. C'est pas tout. Pendant que je m'y acharnais hier dans la nuit, j'ai vu une fille qui dormait dehors et qui avait froid. Elle dormait dans un sleeping bag et elle tremblait si fort qu'on aurait dit qu'elle était possédée. Je me suis approché, lui ai secoué l'épaule. Elle ne m'a

pas regardé. Elle a seulement demandé si j'allais l'arrêter. Je n'ai pas répondu, alors elle a commencé son histoire. Elle avait cherché une carrière de pierres toute la nuit. Elle m'a expliqué qu'il y avait sur la montagne une carrière de pierres qui fournissait pointes de flèches, couteaux et grattoirs aux Autochtones. Il s'agirait d'une carrière centenaire, peut-être millénaire. L'emplacement exact du site serait gardé secret par les spécialistes.

Rose a le regard un peu flou. Je ne sais pas si elle me suit ou si elle est complètement ailleurs. J'essaie d'attirer son attention sur cette information qui me paraît du plus grand intérêt : il y a sur cette montagne une carrière de pierres qui était utilisée par les habitants de cette île.

- Tu te rends compte? Une immense carrière dont quelques élus uniquement connaissent l'emplacement. Une sorte de boîte de Pandore! Ils y fabriquaient des outils de toute sorte. La femme m'a dit qu'elle avait besoin de la voir. Qu'elle se sentirait protégée.

Rose sort enfin de sa torpeur pour me demander :

- Mais justement, où est-elle la femme?
- Je ne sais pas. J'ai pas dormi longtemps cette nuit, mais j'ai bien dû fermer les yeux une heure ou deux et elle n'était plus là lorsque je les ai ouverts.

Rose a l'air choquée par mon histoire. C'est peut-être le poids de la sienne qui pèse sur ses paupières rougies par la fatigue. Je réalise que je ne lui ai pas donné l'occasion d'arriver. Je garde le silence quelques instants en espérant qu'elle se sentira aussi à l'aise

de s'exprimer. Je vois que ma nouvelle amie cherche à sonder comment elle se sent. Pendant un instant j'ai l'impression qu'elle va rebrousser chemin.

- Je meurs de chaud! J'ai monté la montagne à pieds! Et si on allait faire une saucette dans le lac des Castors? C'est clairement pas l'eau la plus saine, mais on mourra pas! Après ça on se fixe un plan pour rejoindre Sagana...sans voiture. C'est sûrement plus réalisable que de trouver une carrière millénaire dont l'existence est maintenue dans le secret d'une élite d'anthropologues éclairés. On le leur laisse leur tas de cailloux. Moi j'en peux plus de rester immobile et une chasse au trésor me fait pas trop envie.

Elle part déjà à la course vers le lac. Je lance presque son sac dans le Volks avant de la rejoindre. Arrivé à la hauteur du lac notre chemin est barré par un grillage métallique. Le ciel est lourd de nuages et des montagnes de gravier entourent l'eau sombre. Rose me dit de bien regarder, qu'elle voit des dauphins sauter. Elle est déjà en train de soulever un coin de la grille sur laquelle un panneau indiquant « No pedestrian » est accroché. Elle me fait signe de la traverser. Je m'exécute.

- Tu ne trouves pas que « pedestrian » ça sonne comme une espèce de dinosaure.

On avance vers l'étang gris en mimant une créature à mi-chemin entre la poule et le kangourou. On saute en même temps, main dans la main, mais l'eau ne nous arrive qu'aux genoux, alors on décide de se laisser aller sur le dos, ce qui nous évite aussi la vue du chantier qui nous entoure. Rose sort de l'eau. Elle est toute dégoulinante et se met à chanter très fort comme pour se faire entendre par un public imaginaire:

- Un jour je ferai mon grand cerf-volant.  
Un côté rouge, un côté blanc.  
J'y ferai monter vos cent-mille enfants.  
Ils vont m'entendre!  
Je les vois venir du soleil levant!  
Puis j'attèlerai les chevaux du vent.  
Un cheval rouge, un cheval blanc!  
Oui j'attèlerai les chevaux du vent  
et nous irons voir tous les océans,  
s'ils sont en viiiiiiiie!

Sa robe blanche lui colle sur le corps et lorsqu'elle me demande si je me souviens de la dernière phrase de cette chanson de Vigneault, je prends un moment avant de réagir.

- Non, c'est pas trop mon répertoire...Hum...Je me demandais. Tantôt t'as parlé d'aller rejoindre Sagana. Tu sais ce que c'est Sagana?
- Bien sûr, c'est le nom de ton voilier!

Elle sort de l'eau en rigolant.

- Bon d'accord. C'est aussi le nom d'un royaume imaginaire peuplé d'êtres merveilleux et où on trouve des pierres précieuses à la pelletée. Tu m'as déjà raconté.
- Justement, je pense que je t'ai pas mentionné que c'était aussi une grosse supercherie...
- T'inquiète pas, je me l'étais imaginé toute seule. Ça va de soi.

Un nuage assombrit soudainement ses yeux grands ouverts. Je regarde le ciel et me dis que ça ne peut pas être son reflet que je lis dans son regard, car lui il est déjà saturé de nuages.

- Bon, on doit régler la question de nos vêtements trempés.

Je propose de les poser sur le toit de la voiture, mais Rose propose plutôt qu'on s'organise une corde à linge avec les moyens du bord. Finalement, on réalise que le plus simple est de tout accrocher sur les branches d'arbre qui tendent les bras vers le ciel. Les feuilles d'arbre impriment leur ombrage sur le tissu de la robe blanche de Rose. Le vent la fait danser.

Elle prend encore une longueur d'avance devant moi et commence à dégringoler la montagne au pas de course. Elle va vite, mais elle a l'air très concentrée et je ne veux pas interrompre le fil de ses pensées. Finalement, elle ralentit, comme je garde le silence elle m'ouvre la porte à suivre le fil de ses réflexions :

- J'ai quitté mon copain il y a déjà quelques mois. Je t'ai rencontré juste au bon moment. Dans une sorte de moment de flottement. Je sens déjà que tu m'aides à reprendre une direction. Dans la vie, j'ai pas besoin de grand-chose, mais j'ai besoin d'une direction sinon je déraille.
- Et tu n'aurais pas voulu profiter de l'occasion pour prendre un pied à terre?
- Je ne sais pas. C'est abstrait pour moi l'idée d'un pied à terre...Il pourrait aussi bien être enchaîné à un boulet et...

Rose arrête sa phrase et s'arrête tout court à la vue de la foule entassée au pied de la montagne. Je tourne aussi mon regard vers la marée humaine qu'on s'apprête à rejoindre. Des centaines de petits clans sont formés.

- Rose.

Elle ne se retourne pas, comme hypnotisée par la foule.

- Rose!

## **Rose**

Arrivée au Volks je n'en peux plus. Je l'ai regardé remonter en silence jusque-là. C'est ma faute. Je lui ai proposé une marche silencieuse pour nous permettre d'intégrer tout ce qu'on venait de vivre, de faire, de dire. En marchant sur la montagne, il me pointait parfois un oiseau particulier, un papillon, une fleur... moi je n'avais d'yeux que pour lui! Je me sens déjà comme une obsédée et je ne sais pas comment je vais pouvoir me concentrer sur les achats que nous avons à faire, sur l'itinéraire que nous devons déterminer ou -chose primordiale- sur l'étude de la navigation avant que nous ne prenions la mer. J'ai beau avoir navigué quelques jours plus jeune, ça me paraît bien loin. Il se retourne vers moi, me sourit. Mon visage doit laisser transparaître toutes sortes d'émotions contradictoires. Résultat : je rougis. J'ai envie de l'embrasser partout, de m'agripper à ses bras, de les mordre, d'enfoncer les doigts dans ses cheveux noirs, de me perdre dans son souffle. Je me sens à l'étroit dans mon short en jean et je sens le tissu de

mon t-shirt me caresser le bout des seins : j'ai envie de lui, si je m'écoutais on ferait l'amour ici et maintenant.

Je l'attrape par la taille par derrière et l'embrasse dans le cou, doucement. C'est une invitation qui me fait trembler. Le Volks est à quelques pas de distance seulement. Mon regard est attiré par quelque chose qui bouge près du Volks. En fait, c'est quelqu'un, c'est une femme qui se met à crier :

- C'est tellement loin chez moi! C'est trop loin chez moi!

Yann et moi échangeons un regard, il m'attrape la main, puis on part tous les deux à courir pour la rejoindre. La femme est étendue par terre, jambes écartées. Elle hurle à Yann de s'approcher. C'est moi qui m'exécute. Elle me jette ses mains au visage et je lui attrape les poignets. Deux larmes glissent sur chacune de mes joues. La femme a le visage tuméfié. Il est évident qu'elle a été droguée.

- Je viens du Nord. C'est tellement loin chez nous.

Elle essaie de détacher son pantalon et s'adresse à Yann à nouveau.

- C'est ce que tu veux non? Je vous ai vus! Deux pervers! Vous êtes dégueulasses! Moi aussi j'ai ce qu'il faut!

Je dis à Yann que je vais aller chercher de l'eau, qu'il faut l'aider à retrouver ses esprits, qu'elle a été droguée. Je lui dis de tenir bon, de la soutenir, de l'aider à se relever, à garder sa dignité. Au Volks, ce sont deux policiers qui m'accueillent.

- Madame, il est à vous ce véhicule?



Je suis trop surprise pour répondre quoi que ce soit. Je n'avais pas du tout pensé à la possibilité de cette intervention.

- Madame. Veuillez répondre à la question. Ce véhicule vous appartient-il?
- Mais vous voyez pas que cette jeune femme là-bas a besoin d'aide?
- On va s'occuper de ça après. Pour le moment nous voulons identifier le propriétaire du véhicule. On va le faire remorquer. On a vu la femme qui crie en sortir. Ce vieux char là a plus l'air d'un repaire de junky que d'un véhicule.

Yann arrive en courant et je pars aussi vite prendre le relais auprès de la jeune femme.

- Écoutez. Ce n'est pas du tout ce que vous vous êtes imaginés. J'ai croisé cette jeune femme par hasard. Elle semblait très fatiguée. Je lui ai proposé de se reposer dans ma voiture pour quelques heures hier soir. Elle y est peut-être revenue lorsque je suis allé marcher.
- Je préfère vous arrêter tout de suite. Écoutez, ramasser vos guenilles qui traînent dans les arbres de propriété publique et décampez d'ici. Si vous nous faites pas d'histoires on fera aucun rapport de police.
- Mais vous voyez pas que...
- J'ai été droguée! Moi aussi je veux baiser! Je suis Inuite! Je suis Inuite! Je suis Inuite. Je suis Inuite... Je...suis...I...nuite...

Elle s'est approchée des policiers en rampant et s'agrippe maintenant à leurs bottes. Quant à eux, ils pointent la route à Yann pour le sommer d'obéir. Cette fois c'est moi qui hurle.

- Mais c'est quoi ces ordres ridicules? Il y a une vie humaine en jeu ici! Elle est en train de perdre conscience. Elle a été droguée. Je croyais que votre rôle était de venir en aide aux victimes!
- Madame, si j'étais vous, j'en rajouterais pas parce qu'on dirait que votre petit ami ici présent a sa responsabilité dans l'état de...de cette jeune femme. Madame est sortie en titubant du véhicule qu'il a lui-même identifié comme étant le sien. On veut pas faire de drame alors on veut bien vous laisser partir, mais vous partez maintenant ou bien on vous passe les menottes.

Je regarde Yann, puis les policiers, puis Yann à nouveau. Mon regard se perd dans le semblant de forêt qu'il y a autour de nous. Un arbre de haine est en train de grandir en moi à une vitesse exponentielle. Si j'ouvre la bouche, un arbre au branchage chargé de fruits rouges ultra-toxiques leur fouettera le visage. Je sens que si j'ouvre la bouche je ne contribuerai qu'à défigurer ces demi hommes, ces moins que rien. Je pars plutôt à la course rejoindre la jeune femme qui agonise. Je prends la gourde d'eau que je trimbalais dans mon petit sac à bandoulière et j'asperge son visage :

- Viens avec moi. Il ne faut pas rester une minute de plus ici. Ils veulent nous détruire...Viens!

L'eau froide lui a fait l'effet d'une gifle. Plutôt que de me suivre dans mon élan, elle me regarde comme si elle me voyait pour la première fois. Yann ne lui laisse pas le temps de réagir :

- Rose, je t'ai déjà expliqué, tu m'as écouté? Elle traînait sur la montagne cette nuit et elle n'avait nulle part où dormir. Je lui ai simplement ouvert la porte, comme n'importe quel humain ayant un soupçon d'empathie l'aurait fait...
- Mais en quoi ça me regarde de toute façon ce que tu as fait la nuit passée? Moi j'étais avec mon ex-copain toute la nuit si tu veux tout savoir.

Les policiers nous interrompent.

- Alors, vous vous en allez ou pas?

Je leur réponds, à bout de nerf.

- Non on ne part pas, on ne peut pas partir parce que sa voiture est complètement finie. Conséquence immédiate du déménagement in extremis de toutes les affaires de sa mère partie rejoindre un concept abstrait incompréhensible pour le commun des mortels.
- Mais Rose, arrête de dire n'importe quoi! Bien sûr que les descendants de colons ne connaissent pas l'Onkwehonwe. On est plus qu'une poignée à porter le message puisque tes ancêtres ont généré un choc bactériologique à leur arrivée. Quatre-vingt pour cent de la population autochtone de l'Amérique du Nord en est morte. Tu es surprise? Ce n'est que la pointe de l'iceberg.
- Tu as honte de moi maintenant c'est ça?

C'est au tour des policiers d'intervenir.

- Il est de mon devoir de ramener votre attention au problème actuel.

- L'incompréhension généralisée de l'Onkwehonwe n'est pas actuelle peut-être?!
- Madame, je crois qu'une journée au poste vous redonnera le sens des priorités. Suivez-nous. Monsieur, si vous ne voulez pas qu'on vous embarque aussi, appelez immédiatement une remorqueuse. On a déjà assez de corps morts à gérer.

Ils regardent la jeune femme qui est en train d'étudier quelque chose dans un carnet.

- Et pourtant, ça ne devrait pas être loin d'ici...

Yann me regarde droit dans les yeux. Il a l'air d'essayer de comprendre ce que je veux, mais moi-même je ne le sais plus très bien. Une autre nuit à moi...je pourrai terminer le carnet de voyage de ma mère. Plus le temps avance, plus je me dis que j'ai commis une erreur en ne le lisant pas au complet, après tout, c'est ce qui m'appelait tant de mon ancienne bibliothèque. Je me suis égarée dans les détails. Yann essaie de convaincre les policiers de me laisser partir. Il justifie mon comportement, explique que je suis sous le choc.

- Oui effectivement je suis sous le choc! Et toi tu ne l'es pas? Tu ne trouves pas ça aberrant qu'ils s'intéressent plus à une voiture dans le bois qu'à une personne en pleine crise.
- Madame, si on intervenait auprès de toutes les personnes qui font des crises, comme vous dites, on ne pourrait pas faire notre travail convenablement.

Je m'apprête à leur rétorquer qu'ils devraient pourtant se préoccuper un peu plus du mal de vivre, que ça s'appelle de la prévention, mais Yann détourne mon attention.

- Rose...je peux pas me mettre dans la merde maintenant...Tu vois pas que ça sert à rien de leur répondre?

Je demande à Yann de partir sans moi. Je le rejoindrai. De toute façon, je veux accompagner la jeune femme jusqu'à l'hôpital. Je ne fais pas confiance à ces agents. J'exige qu'ils ne la touchent plus et là, enfin, ils m'écoutent. Yann vient m'aider à l'emmener jusqu'à leur voiture et à l'installer sur la banquette arrière. Dans cet espace aseptisé, elle a l'air encore plus perdue. Je retourne chercher mon sac au fond du Volks et viens la rejoindre sous le regard méfiant des policiers. Ils n'ont rien à craindre, ma rage est dans mes mots, pas dans mes gestes. J'embrasse Yann du regard. Nos doigts s'agrippent quelques secondes. On dirait une scène de film. Je l'aime déjà et j'ai envie de vomir.

En amenant la jeune femme vers l'hôpital, les policiers m'expliquent que ça leur arrive souvent de trouver des Indiennes complètement intoxiquées. Je leur demande ce que ça change pour eux que ça arrive souvent. Est-ce moins grave? Moins tragique? Elle serait tellement mieux auprès de ses proches, des gens qui l'aiment plutôt que ces grands colons qui ne la voient que comme un autre corps à stabiliser. Et qu'est-ce que ça change que moi je la vois autrement? L'un des deux agents est resté avec moi tandis que l'autre essaie de grimper l'escalier principal de l'hôpital avec la jeune femme accrochée sur le dos. Elle refuse de marcher, mais elle ne se débat pas. Il n'y a plus une seule percée de soleil et je commence à greloter dans leur voiture beaucoup trop climatisée. Une envolée de pigeons crée un nuage noir dans le ciel. J'aurais voulu passer la nuit à la veiller, mais

ils sont aussi têtus que moi. Ils sont bien déterminés à m'amener au poste. Celui qui est resté dans la voiture me regarde dans le rétroviseur, sourcils froncés. Il a l'air de se dire que c'est à son tour de guérir une femme de quelque mal obscur et probablement imaginaire. Je lui envoie en retour un regard noir, car mon méfait est aussi fictif que son autorité sur moi à ce moment précis.

- Je n'ai absolument rien fait.
- Vous en avez déjà trop fait.
- Tu ne trouves pas ça normal d'avoir une réaction émotive face à une femme en crise de panique?
- Votre réaction et vos actions semblaient réfléchies et dirigées contre notre autorité. Vous devez apprendre à respecter le corps policier. Ne vous inquiétez pas, j'en ai vu d'autres qui font les dures comme vous. Une nuit au poste et vous marchez plus droit. La prochaine fois, vous nous laisserez faire notre travail, c'est aussi simple que ça et c'est une question de sécurité publique. Vous nous remercirez plus tard lorsque vous aurez des enfants qui iront flâner sur la montagne.

Il m'a eue. Je suis sans mots et mains liées. Yann part sans moi, il est peut-être déjà en route. Tout est gâché. On détourne tous deux le visage vers l'espace public chargé de piétons qui déambulent entre les commerces. Je crois voir Grégoire passer à bicyclette et pendant un instant il a l'air lui aussi de me reconnaître. Je n'ai pas honte, mais je lui envoie un message pour le prévenir que je ne pourrai rentrer que le lendemain matin. C'est sans conséquence puisque *l'Île* est fermée le lundi. Ils m'emmènent dans une

cellule après m'avoir pris mes affaires. Je leur demande de garder un livre. À ma plus grande surprise, ils acceptent. Ils se disent probablement qu'une détenue occupée à lire, c'est une cinglée de moins à maîtriser.

**Juin 1998**

**Journal de mer, mercredi**

*C'est un départ. Nous avons reçu une première directive : observer. Le capitaine nous a expliqué que ça suffirait pour le moment, que c'était élémentaire et que l'exercice demandait au moins une journée de pratique. Il nous a donné des noms de navigatrices, Azur et Perle, puis il nous a demandé de lui en donner un. J'ai cherché un nom qui ne serait pas trop éloigné des nôtres. Perle et moi en avons discuté et nous avons choisi Corail. En plus ça nous permet de l'appeler Coco ce qui fait rire énormément Perle-Rose. Tiens c'est joli! J'aime tant ma beauté nacrée.*

*À l'appareillage, Coco nous demande de rester à l'intérieur pour pouvoir se concentrer et sortir du port sans accrocs. Je ne sais pas qui entre ma fille et moi est la plus frénétique. On regarde par les hublots avec le cœur battant. J'ai vraiment l'impression de décoller de la terre. Sur le coup de cette impression je propose à ma belle Rose de faire une prière avec moi. Je lui explique qu'on doit lui souhaiter le meilleur à cette terre dont j'ai décidé de nous éloigner au moins pour un temps. Et pendant qu'elle invoque tous les dieux imaginables je me questionne sur le sens du mot départ. La clarté se fait autour de moi lorsque je me concentre sur le visage de ma fille qui est encore émerveillée de tout. Je l'emmène vers sa première grande aventure. Nous n'avons pas de fin*

*déterminée à notre programme. Je lui ai présenté notre voyage comme un projet pédagogique. Elle tient beaucoup à apprendre à se diriger avec les étoiles. Je n'ai pas osé en parler encore à Coco, je vais d'abord me mettre en mode écoute avant de l'assaillir de questions. Pour le moment, j'ai encouragé Rosie à se créer un petit dictionnaire de la voile où consigner les nouveaux mots que nous apprendrons.*

*Appareiller : Verbe d'état. Sensation de glisser dans une autre dimension. Ses signes distinctifs sont des papillons dans le ventre et une forte impression de connexion avec le moment présent.*



**Juin 1998**

**Journal de mer, jeudi**

*Le vent a tourné. Un crayon derrière l'oreille, un calepin dans la poche arrière et le regard vif, j'essaie de suivre les indications de Coco. Je suis sa copilote. Il a le sérieux du capitaine d'un bateau de croisière hanté par le naufrage du Titanic. Il se doit d'être le passeur de connaissances et je dois mettre toute ma concentration à absorber son langage pour me l'approprier. Il n'est pas bon pédagogue et je remets en question mes capacités à être bonne élève. Je suis peut-être trop habituée à avoir le rôle de la passeuse, ma réception s'en est peut-être trouvée affaiblie. Je ne veux pas fléchir sous l'ampleur des connaissances à acquérir, mais un sentiment d'infériorité commence à m'envahir entre deux hochements de tête. Je ne veux pas qu'il doute de ma capacité à naviguer. Il le comprend et me demande de ne plus faire comme si je comprenais lorsque ce n'est manifestement pas le cas. Que répondre? Que j'ai l'impression que nous reproduisons à bord les rapports de pouvoir que je trouve insupportables en société? Je me doute que la critique ne porterait pas. Il faudrait qu'elle ouvre sur une solution...Je réfléchis à la question tout en apprenant à border les voiles pour ne pas les laisser faser.*

*Coco, je deviendrai la meilleure pour hisser la grand-voile, régler les voiles, virer de bord, réduire les voiles, empanner et tout ce qu'il faudra. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour le faire. Pour ça, il faut absolument que je sente que notre relation est établie d'égal à égal.*

- *Il y a le maître et il y a l'élève. Je ne vois pas vraiment comment on peut rééquilibrer les choses...*
- *Que penserais-tu que je t'enseigne quelque chose à mon tour? Je pourrais t'apprendre à tenir un carnet de voyage par exemple!*
- *Un carnet de voyage...J'en tiens un, mais les informations que j'y consigne sont purement factuelles. Peut-être y aurait-il moyen de le rendre plus complet...*
- *Oui, y ajouter ton regard personnel, donner vie à la vie que tu veux tant défendre!*
- *Tu sais, la navigation est pour moi une sorte d'application de la poésie...j'ai jamais ressenti le besoin de retranscrire son effet sur papier. Écoute, on continue l'apprentissage demain et on réfléchit à tout ça.*

*Perle et moi on joue à se bâtir un dictionnaire de la navigation. Coco a commencé à préparer le repas et fait la sourde oreille. Je perçois quand même son sourire en coin lorsqu'il entend certaines de nos réappropriations.*

*Abattre : Contredire le vent.*

*Accastillage : Comité exécutif du bateau.*

*Allure : Souvent utilisé à la négative pour inviter quelqu'un ou quelque chose à retrouver le cap.*

*Amarres : Comme dans « Larguer les amarres! »...ça dit tout.*

*Ancre : Pièce métallique permettant de toucher le fond et de s'y accrocher.*

*Bâbord : Qualifie la direction du regard d'un utopiste (à gauche en regardant vers l'avant).*

*Barre : L'expression « Tenir la barre » référant à maintenir la position du gouvernail d'un voilier.*

*Border : Action de se rapprocher de l'axe du vent en raidissant la voile.*

*Écoute : Cordage permettant d'atteindre un rapport équilibré entre le vent et la voile en ajustant l'angle de cette dernière.*

*Faseyer : État trouble de la voile en conséquence du fait de « mal prendre le vent » ou ne pas l'avoir bien bordée.*

*Cette définition fait penser à Perle que ce sera bientôt l'heure où je lui demanderai d'aller rejoindre le pays des rêves. Astucieuse, elle réclame une histoire et Coco joint sa voix à ses doléances pour réclamer une histoire de sirène en hommage à notre embarcation. J'ai bien l'histoire de la petite sirène d'Andersen qui me revient en mémoire...Je vais en profiter pour montrer à Coco le pouvoir de l'imaginaire. Peut-être que ça piquera sa curiosité. S'il n'aime pas, c'est probablement que nous ne pourrons pas nous comprendre. Dans ce cas, il sera difficile d'aller plus loin.*

*Il était une fois une petite humaine ténébreuse et mélancolique. Elle passait ses journées à déambuler sur la grève à marée basse comme à marée haute. Elle faisait collection des plus beaux coquillages et des pierres les plus étincelantes. Elle pouvait passer des heures à regarder les flots s'agiter au loin. À l'âge de quinze ans, elle savait qu'elle pourrait aller voir le monde des sirènes dans une combinaison qui lui permettrait*

*de respirer sous l'eau. Elle ne vivait plus que pour ce jour, ses frères et sœurs s'éloignant peu à peu alors qu'elle leur apparaissait de plus en plus comme un coquillage complètement refermé sur lui-même. Pourtant, ce n'est que face à la mer qu'elle pouvait enfin s'ouvrir et elle laissait alors porter sa voix toujours plus haut et toujours plus loin. Il lui semblait que c'était le seul moyen d'effleurer le monde sous-marin.*

*Par un jour gris où ses frères et sœurs étaient encore une fois terrés dans la maison, la petite humaine partit marcher seule sur la grève. Une fois arrivée au grand rocher blanc qui séparait deux sections de la plage, elle commença à chanter en n'émettant que des sons harmonieux. Une sirène apparut au loin entre deux vagues, puis une autre apparut et enfin une bonne dizaine de sirènes commencèrent à danser ensemble dans une cohérence parfaite. Des étoiles, des algues et des anémones tout aussi éblouissantes de beauté vivaient dans leurs cheveux et formaient parfois des coiffures d'une envergure merveilleuse. Quand la petite humaine cessa de chanter, toutes les sirènes plongèrent à nouveau dans les flots. Les larmes de la petite humaine se joignirent au geste des sirènes et sombrèrent dans les flots.*

*À ce moment, je n'ai d'autre choix que d'arrêter mon conte puisque Perle est en train de crier à tous vents qu'il y a un monstre à côté de nous. Dans le hublot du voilier, nous pouvons voir nettement l'œil d'une baleine qui semble elle aussi espérer la suite de l'histoire. Coco nous dit de rester tranquilles, que cette baleine a peut-être décidé de veiller sur notre voyage. Nous fixons la baleine plusieurs minutes avant qu'elle ne plonge. Je suis certaine que cette nuit Perle fera des rêves peuplés de créatures magnifiques. Le ciel est noir. Perle, dans un demi-sommeil, lève le doigt pour lancer un*

*dernier ordre : Larguer les amarres! Je lui expliquerai demain au déjeuner qu'on a besoin d'être près de la côte pour se livrer à une telle opération.*

**Juin 1998**

**Journal de mer, vendredi**

*Nous sommes au beau milieu de la nuit et une douce plainte venue de loin me réveille en sursaut. Je prends vraiment peur au moment où je me rends compte que ma Perle Rose n'est pas à côté de moi. Je sors en trombe de l'intérieur du bateau et trébuche dans l'escalier. J'espère ne pas avoir réveillé Coco. Je me cogne le menton sur la marche du haut. Un peu plus et j'y perdais des dents! Une fois sortie, j'aperçois Perle sur le pont qui chante comme la petite humaine de mon histoire. Elle est si près de l'eau. Je lui hurle de revenir. Rien n'y fait. Elle est comme ensorcelée. Je n'ai d'autre choix que de la rejoindre. Je m'en veux énormément de l'avoir laissé s'endormir sur l'image d'une petite fille qui pleure. L'œil de la baleine m'a complètement écartée de mon fil, mais j'aurais dû m'y accrocher! Elle me regarde droit dans les yeux. Elle s'explique : il faut faire revenir la baleine qui nous a rendu visite il y a quelques heures. Perle lui a chanté des chansons, mais rien n'y fait. Je réalise qu'elle a grandi. Elle a intégré l'histoire au point de vivre elle-même le drame de mon personnage. Je lui explique que ce n'est qu'un conte, que l'imagination sert à ça, à imaginer des situations impossibles.*

*- Perle, dans la réalité c'est pas pareil. Tu comprends la différence entre les histoires de maman et la réalité?*

*Je pose mes mains sur ses épaules et mon étreinte se fait de plus en plus vigoureuse. Finalement elle me demande calmement de lâcher prise.*

- *Maman tu me fais mal. T'inquiète pas. C'est juste que j'arrivais pas à dormir.  
En plus, c'est trop beau les étoiles!*
- *Tu aimerais que je termine mon conte?*

*Elle acquiesce. J'esquisse un geste pour la prendre dans mes bras, mais elle préfère rester là où elle est. Elle n'a pas seulement grandi, elle a gagné en maturité... Des larmes coulent sur mes joues pendant que je lui raconte. Ma voix tremble.*

*À la vue des larmes de sa fille, la maman de la petite humaine pensa qu'il fallait qu'elle intervienne. Portée par la mélancolie, comme coincée dans un intarissable va-et-vient, la petite humaine se mit alors à errer sur la grève comme elle avait l'habitude de le faire. Cette fois, sa mère la suivit en secret. Elle marchait d'anse en anse, en récoltant les bijoux laissés par la mer, et le paysage lui semblait de plus en plus beau. Elle rêvait à la prochaine apparition des sirènes, s'imaginant les rejoindre et se fondre parmi elles comme elle se fondait au monde organisé par la mer. La mer qui chatouillerait éternellement la terre de sa grande langue bleue écumante. Au milieu du jour, elle se retrouva au beau milieu d'une anse déserte et remarqua au loin une petite cabane en bois qu'elle n'avait jamais vue auparavant. Elle décida de s'y rendre, trop intriguée pour ignorer sa trouvaille. Sur le coup de cette impulsion, elle sentit le sol bouger et se recroquevilla dans le sable, certaine de se trouver au cœur d'un tremblement de terre. Avant de protéger sa tête de ses bras, elle eut le temps de voir se former une sorte de tunnel se dirigeant droit vers elle. Lorsque la terre arrêta de vibrer, elle releva la tête pour se trouver nez à nez avec un serpent des sables. Elle sut d'instinct qu'il connaissait l'existence des sirènes et qu'il saurait comment la mener vers elles. Il se pencha alors comme pour lui permettre de grimper sur lui et elle n'hésita pas une seconde à*

*s'accrocher à son dos. Il se mit alors à se tortiller, évitant de se creuser un passage souterrain par souci de sa passagère, et se mit en direction de la petite cabane en bois. La petite humaine ne ressentit pas la peur à ce moment, persuadée qu'elle se dirigeait là où il fallait pour pouvoir se guérir de sa mélancolie et enfin rejoindre le monde des sirènes.*

*Sa mère voulut crier à sa fille de se sauver, mais aucun son ne put sortir de sa bouche. Elle se mit alors à courir à toutes jambes, mais une bonne distance la séparait encore de son enfant qui s'éloignait de plus en plus alors que le serpent gagnait en vitesse.*

*Prise d'une excitation sans borne, la petite humaine était grisée par son voyage à dos de serpent et c'est au pas de course qu'elle franchit la porte de la maisonnée de bois. Une fois le seuil passé, elle s'arrêta net. Aucun signe n'avait laissé présager un tel aménagement. Elle se retrouvait dans ce qui semblait avoir été une énorme pierre dont les parois avaient été taillées en des dizaines d'étagères. Sur celles-ci étaient posés une douzaine de petits flacons qui semblaient vides. Au centre de l'unique pièce de l'ancre du serpent, qui était déjà étendu près d'une des parois de pierre, il y avait un menhir sur lequel reposait un flacon rempli d'un sombre élixir. La petite humaine fit alors le tour du menhir pour trouver une manière de l'escalader et elle ne fut pas surprise de découvrir un étroit escalier taillé à même la pierre. Elle put donc grimper jusqu'en haut où elle dénicha une lettre à son intention posée sous le flacon.*

*Perle est toujours pendue à mes lèvres. Je voudrais retourner dormir, mais je vois bien qu'elle ne trouvera pas le sommeil tant que je n'aurai pas bouclé l'histoire. Je sens que ce sera bientôt le tour des doigts de l'aube de nous tenir éveillées. Il y a encore tant de manœuvres à apprendre et j'angoisse un peu à l'idée de ne pas être en forme pour ma*

*prochaine journée. J'essaie de sonder l'effet d'une suite repoussée à plus tard, mais Perle réclame un dénouement et comme je me suis enfoncée dans une histoire plutôt angoissante je ne peux faire autrement que de lui livrer la suite.*

*La lettre allait comme suit :*

*Chère petite humaine,*

*Il y a plusieurs semaines que je t'observe. Je connais ton obsession pour le monde des sirènes et je sais aussi que tu chantes à tous les vents. Je suis celui qui a le pouvoir de te laisser les rejoindre. Il te suffit de boire cet élixir et tu deviendras l'une d'elles au contact de la mer. En contrepartie, au fur et à mesure que tu avaleras cette potion qui te permettra de vivre sous l'eau, ta voix remplacera le liquide et je la garderai en ma possession. C'est tout ce que je te demande en échange de la réalisation de ton souhait le plus cher.*

*Le serpent, certain de la réussite de son plan, s'était déjà endormi après son escapade sous le soleil de midi. Or, il s'était complètement trompé sur la petite humaine, car ce qu'elle souhaitait plus que tout au monde était de pouvoir chanter avec les sirènes. Ce qui la rendait affreusement malheureuse était leur air triste lorsqu'elle chantait pour elles, alors qu'elles semblaient prisonnières d'elle ne savait quel charme. Maintenant elle comprenait. Aussi s'empressa-t-elle de descendre du menhir sans faire de bruit et de mettre dans son sac à trésors les flacons remplis de leurs voix. Une fois sortie de l'ancre du serpent, elle se mit à courir aussi vite qu'elle le put.*

*Sa mère l'aperçut et même si cette dernière ne pouvait pas savoir dans quelle entreprise s'était lancée sa fille, elle espérait ardemment qu'elle réussirait. Elle n'était plus bien*



*loin d'elle et continua elle aussi à courir pour la rejoindre. Alors que la petite humaine n'était plus qu'à quelques dizaines de mètres de l'eau, sa mère aperçut le serpent sortir de la petite cabane en bois et s'enfoncer dans le sable, se dirigeant à toute allure vers sa fille. Un moment avant qu'il n'arrive à la hauteur de sa cadette, elle vit cette dernière fourrer les deux mains dans son sac et lancer un à un de petits flacons dans les flots. La petite humaine se retourna au même instant où le serpent des sables arriva face à elle pour la pousser dans les flots sous les hurlements de sa mère. Elle ne vit alors réapparaître ni le serpent, ni sa fille, comme s'ils avaient été engloutis par la mer qui commença alors à s'agiter fortement. Traversée par un souffle vital, la mère de la petite humaine se mit alors à chanter pour faire ses adieux à sa petite fille. Si la voix de sa cadette était jolie, celle de sa mère l'était autant tout en ayant gagné en maturité. C'est alors que sa voix sembla se diffracter telle une onde en un chœur merveilleux et elle vit pour une deuxième fois les sirènes sortir de l'eau. La talentueuse maman n'avait d'yeux que pour sa fille que les sirènes multicolores portaient à bout de bras en se dirigeant vers la grève. Si le chant de la mère s'enfonçait dans une tristesse sans nom, il remonta en un éclair dans les notes de la joie lorsque la petite humaine ouvrit les yeux et joignit enfin sa voix à celles des autres.*

Je me souviens de la suite. Coco qui est accoudé sur le pont l'air morose. Qui demande si on peut maintenant écouter la vraie histoire de la petite sirène. Ma mère qui lui dit qu'il a l'esprit bien étroit pour quelqu'un qui dépense autant d'énergie pour faire le tour du monde. Passer la journée à faire gaffe par-dessus gaffe. Maman qui s'endort partout. Coco qui, prétextant aller faire le plein de vivres, nous invite à bien réfléchir si on veut rester puisqu'on s'apprête à sortir du fleuve. Il n'y a rien de tout ça dans son *Journal de*

*mer. Il se termine avec le conte. J'ai tout lu d'un trait comme on boit un grand verre d'eau après une longue course. En examinant bien le livre je remarque une petite pochette dans la couverture de cuire. J'y glisse une main pour en retirer un petit paquet de feuilles pliées en quatre. Elles ne sont pas datées. Je retiens mon souffle.*

*Le regard fixé au ciel je termine le conte avec une citation de mon écrivain préféré :  
« Chaque étoile / Témoigne d'un impossible que l'on a su rêver / Et tout firmament n'est qu'un ordre à soi-même. »*

*- Où est-elle?*

*Coco a l'air effrayé, comme s'il se réveillait à peine d'un mauvais rêve. Encore une fois, il me ramène dans mes souliers. Mon regard revient là où Perle était sagement assise à m'écouter. Elle n'y est plus. Pour la première fois depuis le départ, j'ai très très peur. Coco le sent et on hurle à l'unisson.*

*- PERLE!!!*

*Je descends immédiatement dans la cabine attraper une lampe de poche. Je me cogne le front en remontant, mais je ne sens rien. J'éclaire. Dans l'eau. Elle est dans l'eau et elle ne bouge pas. Coco a déjà plongé. Je me mets en boule et je répète comme un mantra les mots de Chamoiseau :*

*- Chaque étoile / Témoigne d'un impossible que l'on a su rêver / Et  
tout firmament n'est qu'un ordre à soi-même...*

*Et Coco revient. Je parviens à sortir de ma torpeur, à attraper la main de Perle. Je n'ai même pas eu le temps de prendre mon cours de premier soin. Je ne suis d'aucune aide.*

*Je tire Coco de l'eau qui se met au bouche à bouche. Je reviens à mon mantra les yeux rivés sur ma fille. La voix de Coco est plus forte.*

- *Respire!*

*J'inspire. J'entends la surveillante des cellules tourner les pages d'un magazine. Elle cogne du pied sur le sol. Elle mâche de la gomme. Je me mets la tête sous l'oreiller. J'ai besoin de silence. Je fouille dans la poche intérieure de mon manteau. La capsule de morphine y est toujours. Après avoir accumulé assez de salive dans ma bouche, je me dépêche d'avaler la drogue. Les images fusent dans ma tête comme des feux d'artifice. Je vois des visages sereins, des regards vides, le visage de Coco collé au mien, une main qui saigne, Agnès recroquevillée qui me regarde sans me voir. Je vois Tanya, Antoine et Yann. Agnès leur dit de partir, de me laisser respirer. Au même instant le visage de la gardienne apparaît en gros plan. Elle ouvre la porte. J'aurais dû guetter davantage les sons. J'aurais pu me faire prendre.*

- Est-ce que je peux avoir un crayon?

- Bien sûr que non! D'ailleurs ce n'était pas une bonne idée de vous laisser ce livre. Vous le récupérez demain matin. Vous feriez mieux de dormir. Ça va passer plus vite.

Je lui tends le journal de ma mère. Les pages de l'accident sont déjà dans ma poche revolver. Ils ne pourront jamais m'empêcher de résister. Je vivrai. Nous sommes toutes les deux chanceuses que j'aie gardé un échappatoire dans ma poche revolver, sinon j'aurais certainement été coincée ici pour une autre nuit et le journal serait en morceaux.

Il ne fait pas assez sombre dans la cellule pour que je puisse bien dormir. En fait, si la luminosité était régulière peut-être que j'y arriverais, mais une ampoule accrochée au plafond clignote comme si une mouche était coincée à l'intérieur et s'amuse à faire des allers-retours d'une paroi de verre à l'autre. Je veux chasser ces visages de ma tête. Je veux du neuf. J'avais bien fait d'oublier cet épisode. Une peur immense me parcourt toute entière. Le manque d'oxygène. L'eau. Les sirènes qui ne viennent pas. Le froid. Je flotte sur les graffitis laissés sur le mur : « Fuck the police », « I love you Frank », « On te surveille », « Mom pray for me », « Tu n'es pas seule ». Comment ont-ils fait pour écrire? Ces inscriptions sont une provocation. C'est étrange qu'ils laissent ces graffitis sur les murs. Peut-être que c'est exprès. Que c'est fait pour narguer les détenus. De toute façon je n'ai plus qu'un nom en tête. Je n'ai aucune idée comment le rejoindre, comment le convaincre que l'eau n'est pas toujours une alliée. J'enfouis ma tête sous mon oreiller à cette pensée et, dans le demi-sommeil qui me gagne, je fantasme sur le dos de Yann dont les muscles roulent doucement sous sa peau basanée alors qu'il monte le Mont-Royal. Je m'imagine lui sauter dessus en riant, puis nos deux corps roulant dans les fougères. Mon sexe brûle. Je n'ose pas y toucher. La surveillante fait des rondes sans horaire prévisible. Ici, l'intimité n'existe pas et je ne pourrais survivre une seule nuit de plus à ce supplice. Les grosses briques de ciment gris se transforment en vagues. Je suis sur un radeau dans une mer calme. *Inspire*. J'entends un trousseau de clés qui frappe aussi régulièrement que l'aiguille d'une horloge la cuisse de la policière qui m'a prise en charge. Les clés sont lancées dans les airs, puis retombent lourdement dans une paume inconnue. *Expire*. Le soleil plombe. J'ai terriblement soif.

- J'ai soif!

Les clés s'approchent. À travers une petite ouverture, on me tend un verre d'eau en styromousse. Je l'attrape et le bois d'un trait, mais je dis quand même ce que je pense.

- Vous utilisez encore ce matériau dans les prisons? Vous savez qu'il y a dans l'océan Pacifique un continent de plastique? Il fait six fois la taille de la France! Le plastique numéro six prend des centaines d'années à se dégrader. Si c'est une question d'économie, vous n'avez qu'à acheter des verres réutilisables.

Cette fois elle a l'air en colère, les clés s'agitent à une fréquence que je n'avais pas encore captée. Il y a un prédateur dans l'océan. Je me recroqueville sur mon minuscule lit dans le coin de la cellule.

- Il y a quelque chose que tu as pas compris. Si tu dors pas. Je dors pas. Bonne nuit.

Elle ferme simultanément tous les interrupteurs. C'est le noir total. Il semble qu'ils peuvent aller toujours plus loin dans ce processus consistant à restreindre la liberté d'autrui. Ma geôlière m'a enlevé la vue. Heureusement, mon radeau tient bon. Des éclairs percent le ciel de ma nuit. Je suis sur le qui-vive.

La fin de mon état d'enfermement a été d'une banalité absolue. On ne m'a rien demandé, rien conseillé. On m'a amenée dehors, sous la pluie. On m'a tendu mes effets, mon livre, puis on m'a relâchée. La porte a claqué. Ça va aller : j'ai mon imperméable. Je suis loin de m'être échouée sur une île déserte, ou, pire, je m'être noyée. J'ai retrouvé ma liberté de mouvement. Le son de la pluie qui percute l'asphalte encore chaude me fait penser à Satie. En humant l'air empreint de terre je sens une vague de jouissance me parcourir. Où

Yann a-t-il dormi? Est-il arrivé à destination? Nous devons partir ensemble. L'ai-je oublié? Ai-je oublié de donner une suite au plan? La femme va-t-elle mieux? Retournera-t-elle chez elle?

Alors que ces questions se bousculent dans ma tête avec l'incroyable faculté de générer d'autres questions, je me heurte à la porte close de la bibliothèque. Nous sommes samedi et c'est encore l'aube. Elle n'ouvre qu'à midi. Agnès travaille aujourd'hui. Elle sera sûrement heureuse de récupérer son journal, peut-être que ça lui donnera envie d'écrire la suite. Peut-être qu'elle aura appris à se détacher de l'échec, à en saisir la dimension mondiale. Je préfère l'alarme incendie au grincement des ongles qui graffignent un tableau. J'ai entre les mains un livre inclassable et inachevé. Puisqu'elle n'est pas là, je glisse le journal dans la fente des retours de livres. Je ne reviendrai pas dimanche. Cette nuit noire à fixer le plafond m'a remis les idées en place. Il s'agit de déterminer l'endroit où fendre et ouvrir pour donner un sens.

Au coin de la rue, à côté du panneau signalant un arrêt qui a été transfiguré pour indiquer « A R T », je remarque un magasin de bicyclettes usagées. Mon nouveau départ serait bien souligné par l'acquisition d'une nouvelle monture. L'homme qui m'accueille a de l'huile à vélo jusqu'aux coudes. Je remarque un superbe vélo bleu.

- Celui-là il a une crevaison. Si tu peux te débrouiller je te le laisse pour pas cher.
- J'ai jamais fait ça, mais j'aimerais apprendre.

Qu'à cela ne tienne, il propose de me montrer la séquence de gestes nécessaires. Je l'écoute m'expliquer son art, tout fier qu'il est de me rendre autonome comme il me dit,

surtout qu'avec cette pluie il n'y a pas âme qui roule. J'en profite pour lui expliquer l'autre intervention qui m'attend : une salle de spectacle à la dérive demande une greffe d'organes. Je lui confie que je ne suis pas certaine de la direction à prendre. Il me regarde quelques secondes dans les yeux :

- Tu as des convictions. Tu as de la folie dans les yeux et donc tout est possible pour toi.
- Je vais réussir à ne pas tout laisser s'effondrer à cause de la folie qu'il y a dans mes yeux?
- Tout à fait!

Il a l'air sûr de sa théorie, alors je n'insiste pas.

Il m'a vendu un kit pour que je me débrouille lors de ma prochaine crevaison. Je ne lui ai pas dit que je n'avais pas de pompe à vélo et plus assez d'argent pour en acheter une. Pas tout à fait autonome encore, mais reconnaissante.

J'entre dans *l'Île*. Le doute a foutu le camp. Je ne pars pas, mais j'ai besoin de voir grand : j'ai besoin du large. Je me retrousse les manches en me dirigeant vers l'atelier.

## **Yann**

Je vais faire remorquer le Volks comme ils l'ont exigé. En fait, je vais essayer de le vendre au remorqueur. Je ne peux pas investir dans deux moyens de transport à la fois et Sagana est définitivement ma priorité. C'est bien ce que je dois faire : établir un ordre de priorité. Les policiers m'ont averti qu'une autre patrouille passerait dans moins d'une

heure pour contrôler le secteur. De toute façon le ciel se couvre et je n'ai pas trop l'intention de passer le reste de la journée ici. En temps normal, j'essaierais une ultime fois, et sûrement la bonne, de procéder moi-même à la réparation, mais l'altercation entre Rose, la femme intoxiquée et les policiers m'a retiré une bonne dose d'énergie. Je cherche un numéro de remorqueur sur mon cellulaire. En moins de vingt minutes il est arrivé et nous concluons un marché correct. Tout de même, ça me laisse un goût amer. On dirait bien qu'il y en a toujours pour venir faire des affaires avec des gens qui auraient surtout besoin d'aide. Le gars qui va remorquer mon Volks me propose de me déposer à ma prochaine destination. Sa proposition a pour effet de chasser mes idées noires et de diriger mes pensées vers la prochaine étape : les voiles. En plus, ça me fait un petit budget pour investir dans Sagana. Il y a bien le loyer de location de la maison qui m'amène un petit revenu, mais théoriquement cet argent revient plutôt à ma mère. Le gars qui remorque mon Volks n'est pas bavard et ça me laisse tout mon temps pour penser aux travaux prioritaires à mener sur Sagana. Je veux réaménager complètement la cabine pour rendre possible un long voyage, mais aussi pour pouvoir accueillir une marcheuse si elle a besoin de repos.

Nous arrivons devant *La Voilerie* où j'ai commandé ma grand-voile. Le remorqueur me souhaite une bonne journée. Il a l'air heureux de son marché du jour. C'est vrai que mon Volks est pratiquement une antiquité...Je me retrouve dehors et étrangement je ne me sens pas dépouillé, simplement plus léger.

Je demande au commis de la boutique de voiles d'emballer ma commande pour qu'elle soit facilement transportable à pied. Au début, il croit que je me moque de lui, mais il comprend à mon air sérieux que je n'ai pas de véhicule. Il part donc dans l'arrière-



boutique s'affairer à la tâche. En attendant, j'étudie un livre de cartes marines des Amériques. Je sais qu'il ne sera pas évident de naviguer seul. C'est pour ça que la proposition de Rose était tentante. Elle a le caractère qu'il faut pour être une bonne navigatrice...J'espère qu'elle ne passe pas un trop mauvais quart d'heure.

Ça me démange de retourner chez nous. Je suis curieux de voir l'état de la maison. J'espère qu'ils en prennent soin... Lorsque le commis revient il est déjà six heures. Le soleil ne tardera pas à se coucher. Rose m'a dit qu'elle dormait chez Tanya...Elles sont les deux seules raisons qui me feraient rester à Montréal un peu plus longtemps. Quant à Rag, je pense que la ville ne lui fait pas. J'aurais pu lui proposer de venir avec moi. Il m'a bien aidé pour le cabaret, mais ses insultes auraient carrément pu me faire perdre mes moyens et je ne peux pas risquer d'aller en mer avec un gars aussi caractériel.

Le commis me tend un gros paquet. Je réussis tout de même à le faire rentrer dans mon sac de voyage qui double alors de poids. Cette étape franchie me procure de l'énergie, mais je dois vraiment réduire mes dépenses le plus possible. Je vais retourner chez moi en faisant du pouce et je ne peux définitivement pas me mettre en route à cette heure. Tanya habite dans le quartier Centre-Sud. Ce n'est pas trop loin et en plus je peux longer le fleuve pour aller chez elle. Dommage que mon cellulaire soit mort, ça aurait été bien de la prévenir. Même si mon sac est lourd, le trajet est rendu moins désagréable par la vue du coucher de soleil derrière les montagnes russes de La Ronde.

Je cogne enfin sur la porte bleue de chez Tanya. Elle ne répond pas. C'est un appartement fait sur le long et, si elle est dans la cuisine, il est possible qu'elle ne m'ait pas entendu. Il va falloir que je fasse le tour du bloc. La ruelle est verdoyante. Il y a même une murale sur le mur de brique du triplex de mon amie. Des fruits, des légumes et des plantes y ont été peints et semblent signaler les différentes sections de l'étroit jardin. Au travers de ces formes apparaissent toutes sortes d'oiseaux aux couleurs flamboyantes. Je suis prêt à parier que Tanya est derrière tout ça. La clôture métallique de sa cour arrière n'est pas

barrée, je n'ai qu'à la pousser. Deux pas plus loin, je l'aperçois dans le hamac qui est suspendu sur son balcon. Elle est en train de lire.

- Coucou!

Elle se relève, tout échevelée.

- Bon. Tu réapparaîs! Est-ce que tu sais où est Rose? Elle n'est pas rentrée les deux nuits dernières.

Je ne veux pas effrayer davantage Tanya. Je lui mens avec la forte intention de me mettre à la recherche de Rose au plus vite.

- Elle est à *l'île*. Je pense qu'elle s'accroche à ce projet-là. Son ex est venu lui livrer des centaines de livres.

- Je sais pas si « s'accrocher » comme tu dis est le mot juste, en tout cas elle prend racines, c'est bon signe, je pense. Et toi je pensais que c'est aussi ce que tu allais faire. Tu n'es pas encore parti?

Je lui explique d'où j'arrive, ce que j'ai et ce que je n'ai plus. Elle accepte de m'héberger pour la nuit. Je n'ai pas le choix de m'excuser d'être parti aussi vite il y a déjà une semaine. On venait de faire l'amour pour la première fois lorsque j'ai reçu un courriel de ma mère. Elle m'annonçait qu'elle avait mis la maison en vente, qu'elle s'en allait marcher pour s'opposer au virage pétrolier du Kébèk. Elle n'en pouvait plus d'entendre les machines progresser vers le passage étroit. Elle m'a annoncé que notre terrain était situé sur le tracé noir. J'ai vu rouge. Je suis parti sans dire au revoir. Tanya est forte et si

elle m'en a voulu, elle ne m'en laisse rien paraître, mais elle m'avertit tout de suite qu'elle m'accueille comme un ami.

- Je suis heureuse de notre performance. Ça m'a réconcilié avec la lutte.

On discute jusqu'aux petites heures du matin des actions qui se multiplient au Québec contre la recherche de l'or noir. Tanya est architecte et elle a parfois l'impression de voir tout ça du haut d'une tour.

- Si c'est toi qui en a élaboré les plans, alors je suis certain que ce sera un observatoire de la résistante!

On rigole et nos propos tiennent de moins en moins la route tandis que la fatigue commence à nous envahir. On s'embrasse sur les joues pour se souhaiter bonne nuit. C'est doux. Je lui dis que je partirai tôt le lendemain et que ce n'est pas la peine qu'elle se réveille. On se promet de s'écrire.

Je rêve à Sagana. Il est grand comme un voilier d'explorateur des siècles passés, mais je suis seul à le manœuvrer. Sur la côte j'aperçois les membres de la marche des Peuples pour la Terre Mère. Leurs corps forment une file qui serpente le long de la berge. Finalement ils entrent dans les terres et je me retrouve à nouveau seul, mais je n'ai plus peur. Ce sont les yeux de ma mère qui me réveillent comme pour me pousser à continuer moi aussi la marche. Je sors sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller mon amie. J'ai le cœur tout gonflé de la quitter à nouveau sans dire au revoir...

J'ai un dernier arrêt à faire avant le départ : *l'Île*. J'espère très fort que Rose y soit. Je ne pourrais pas partir sans savoir où elle est. Je ne peux pas croire que j'ai joué du tambour ici il y a deux jours. J'ai horreur des églises depuis que j'ai écouté une histoire d'horreur

de souffrance et d'humiliations : une histoire d'enfants arrachés à leurs parents, une histoire d'aliénation. En plus, j'ai lu quelque part que la première chose que les colons ont fait en arrivant chez nous, c'est de planter des croix partout. À présent, *l'Île* n'est plus liée d'aucune sorte à la religion. Il n'y a que l'architecture pour nous rappeler l'origine du lieu. Impressionné par l'ampleur de l'espace je lève le menton pour tout embrasser du regard. Je dois retenir un cri de surprise. Rose est perchée sur un escarbot d'au moins trente pieds de haut, mais du sol la distance semble encore plus grande. Elle est occupée à écrire au plafond. Je ne peux lire que le début de la phrase : « Il s'agit de déterminer l'endroit ». La suite est en composition. J'imagine que l'écriture de chaque mot doit lui prendre au moins une heure : ils sont énormes. Elle semble sentir que quelqu'un est en train de lire par-dessus son épaule. Elle arrête son mouvement et regarde au sol.

- Yann! Je savais que tu viendrais!
- Rose. Attention! Tu...tu peux parler? Tu es sûre que ça va pas te faire tomber? Que fais-tu au juste? T'as pas l'air prête à partir...
- Je travaille! Ça m'aide à garder la tête hors de l'eau. Tu veux m'aider? C'est pas un paysage aussi sauvage que sur le Saint-Laurent, mais tout est à inventer!
- Rose, tu sais bien que moi aussi j'ai une œuvre à entamer. En plus, j'ai peur des hauteurs. Je voulais être certain que tu allais bien... Aussi, tu peux peut-être lâcher un petit coup de fil à Tanya pour lui dire où tu es.
- C'est vrai que je vois pas le temps passer là-haut. Je lui téléphone dès que je descends pour replacer l'échelle.

Elle s'est déjà retournée vers le plafond pour continuer à écrire. Tant qu'à être ici, j'en profite pour lui donner un coup de main, car il y a encore des traces du cabaret. Je sors les poubelles. J'ouvre les fenêtres et termine en nettoyant le plancher. Ça brille et ça sent bon. Lorsqu'elle va descendre de là-haut, ça lui fera une jolie surprise. Pour l'instant, elle est toujours accrochée à son pinceau, le bras tendu au plafond. Je ferais aussi bien de me mettre en route. Je lui lance un dernier regard et elle l'attrape au vol. Elle descend de son escarbot sans me lâcher des yeux. Arrivée face à moi, elle me prend les mains.

- Yann...
- Rose! Quand t'auras terminé d'écrire ce ciel de vers, tu passeras voir Sagana et son capitaine?

Elle me saute dans les bras comme si j'avais dit exactement ce qu'il fallait. Je lui embrasse les mains avant de pousser la porte. Dehors, je trébuche sur un bout de boîte de carton. Je le ramasse pour terminer le nettoyage, puis je réalise que c'est justement ce qu'il me fallait pour continuer la route. J'en fais une pancarte affichant « Rimouski », puis je l'accroche à mon sac. En route vers l'entrée du pont le pouce en l'air, je croise une jeune femme accotée sur sa voiture. Elle m'interpelle.

- Salut ! Où vas-tu?
- Je vais voir Sagana.
- Mmm...moi je vais à Trois-Pistoles.

Devant sa mine perplexe, mais amusée, j'explique à Émilie que Sagana était en fait une sorte d'attrape touriste inventé par un grand chef autochtone : le chef Donnacona.

- Il avait été amené de force en France par Jacques Cartier. Pour convaincre le roi de financer un troisième voyage, il leur a fait croire en un Eldorado nord-américain. Jaloux qu'ils étaient des découvertes espagnoles, ils ont pris les paroles de Donnacona pour de l'or.
- Et alors, ça a marché?
- Non. Donnacona est mort en France.
- Mais tu vas où alors en vérité?
- Ma mère a nommé notre voilier du nom de ce royaume mythique. Il est ancré entre Trois-Pistoles et Rimouski, alors ça me va tout à fait comme point de chute! Je vais arrêter à *l'Auberge de la Grève*, puis j'irai à pieds. J'ai ce qu'il faut pour camper.

La route est un baume sur les accros laissés par la ville sur mon dos et mes projets. Émilie habite dans une petite roulotte sur une terre dédiée à l'agriculture biologique. Elle en est la gardienne. Avant de retourner au bercail, elle s'arrête un moment avec moi visiter le 1 rue de la Grève. C'est une auberge verte comme le varech. On ne tient pas à y entrer puisqu'on est que de passage, alors on s'installe dans l'arrière-cour donnant directement sur la rivière Trois-Pistoles. Elle se jette dans le fleuve juste devant nous. Émilie prend des photos. Elle me demande de regarder vers l'auberge. Je me retourne et mon regard tombe sur un panneau qui m'avertit: « Coule pas chez nous! ». Je pointe cet ordre à Émilie.

- Regarde! Ça m'en prend un comme ça pour le hisser au-dessus du mât de Sagana.

- Tu vas en voir partout par ici... Bouge pas!



## Bibliographie

### Corpus principal

CARTIER, Jacques, *Relations*, édition critique par Michel Bideaux, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986, 499 pages.

LAHONTAN, *Dialogues avec un Sauvage*, Lux éditeur, coll. « Mémoire des Amériques », 2010 [1703], 368 pages.

POULIN, Jacques, *Volkswagen Blues*, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1984, 290 pages.

### Ouvrages critiques sur le corpus

CÔTÉ, Jean-Denis, « Un entretien avec l'écrivain Jacques Poulin », *Études canadiennes/Canadian Studies*, Bordeaux-Pessac, no 46 (1999), p.77-92.

FRAISSÉ, Marie Hélène, « Introduction » des *Voyages au Canada*, Lux éditeur, coll. « Mémoire des Amériques », 2002 [1534-1542], p.-9-19.

HOUDE, Isabelle, « Jacques Poulin : entre la mémoire et l'imagination », *La Presse* [En ligne], 7 février 2015, <http://www.lapresse.ca/arts/livres/entrevues/201502/06/01-4841969-jacques-poulin-entre-la-memoire-et-limagination.php>.

L'HÉRAULT, Pierre, « Volkswagen Blues: traverser les identités », *Voix et Images*, vol. 15, numéro 43 (1989), p. 28-42.

MELANÇON, Robert, « Terre de Caïn, Âge d'or, prodiges du Saguenay : représentations du Nouveau Monde dans les Voyages de Jacques Cartier », *Studies in Canadian Literature/Études en littératures canadiennes*, 1979, Volume 4, Numéro 2.

OUELLET, Réal. « Introduction », *Dialogues avec un Sauvage*, Lux éditeur, coll. « Mémoire des Amériques », 2010 [1703], p.7-48.

OUELLET, Réal, « Pour une poétique de la relation de voyage. L'encyclopédie du monde découvert », *Aux confins de l'ailleurs*, Université de la réunion, coll. « Klincksieck », 2007, p.35-47.

### **Ouvrages théoriques**

BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Éditions Gallimard, coll. « Tel 120 », 1987 [1978], 488 pages.

BONOLI, Lorenzo. *Lire les cultures. La connaissance de l'altérité culturelle à travers les textes*. Éditions Kimé, coll. « Philosophie », 2008, 274 pages.

COOK, Peter, « Les premiers contacts vus à travers les sources documentaires », *Les Autochtones et le Québec. Des premiers contacts au Plan Nord*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2013, p.55-73.

DE CERTEAU, Michel, « Ethno-graphie. L'oralité ou l'espace de l'autre : Léry », *L'écriture de l'histoire*, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1975, 358 pages.

DUBÉ, Paul, « Pour une nouvelle symbolique francophone. La construction d'une identité interculturelle », chapitre dans *Des cultures en contact. Visions de l'Amérique du Nord francophone*, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2005, 552 pages.

FISHER, Dominique, « L'esthétique et la politique du réel dans la littérature aujourd'hui », *Art et politique : la représentation en jeu*, Presses de l'Université du Québec, coll. « Esthétique », 2011, p.59-79.

GARAND, Dominique, « Propositions méthodologiques pour l'étude du polémique », *État du polémique*, Éditions Nota bene, « Les Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise », 22, 1998, p.211-268.

GLISSANT, Édouard, *Introduction à une poétique du divers*, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Prix de la revue Études françaises », 1995, 106 pages.

GLISSANT, Édouard, *Philosophie de la Relation*, Gallimard, coll. « Blanche », 2009, 158 pages.

HAREL, Simon, *Humanités jetables*, Presses de l'Université Laval, coll. « Intercultures; Espaces en perte », 2008, 289 pages.

HOBBS, Thomas, *Léviathan*, Éditions Gallimard, coll. « Folio/Essai », 2000 [1651], 1027 pages.

HUSBAND, Timothy, *The wild man. Medieval Myth and Symbolism*, The Metropolitan Museum of Art, coll. « Americana », 1980, 233 pages.

NEPVEU, Pierre, *L'écologie du réel*, Éditions du Boréal, 1988, 243 pages.

RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 1990, 424 pages.

RICOEUR, Paul, « L'identité narrative », *Revue Esprit*, n<sup>os</sup> 7-8, (juillet-août), p. 295-304.

TODOROV, Tzvetan, *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 1982, 339 pages.

TODOROV, Tzvetan, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1981, 315 pages.

THIÉBAUT, Martine, « Modèle antique et leçon sauvage : l'ancien et le moderne par Cortez et Montezuma », *Pour une poétique de l'échange philosophique : Le dialogues d'idées et ses formes littéraires*, Éditions de L'Harmattan et Université de la Réunion, *Cahiers du Centre de Recherche littéraires et Historiques*, 15, 2008, p.123-134.

## Ouvrages divers

CHARAUDEAU, Patrick et Dominique Maingueneau, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Éditions du Seuil, coll. « Philosophie générale », 1992, 661 pages.

LEGAULT, Josée, « Idle No More : un message qui porte », *L'Actualité* [En ligne], 20 février 2015, <http://www.lactualite.com/blogues/le-blogue-politique/idle-no-more-un-message-qui-porte/>.

MONTAIGNE, Michel de, *Essais*, Éditions Bordas, coll. « Les Petits classiques Bordas », 1980 [1967], 253 pages.

MORISSET, Jean, *Les chiens s'entre-dévorent. Indiens, Blancs et Métis dans le Grand Nord canadien*, Mémoire d'encrier, coll. « Essai », 1977, 230 pages.